



HAL
open science

De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad

Antoine Mounier

► **To cite this version:**

Antoine Mounier. De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01524627

HAL Id: dumas-01524627

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01524627>

Submitted on 18 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Mémoire de master - ensan 2016

*De la main à la rue,
la richesse narrative
d'Ahmedabad*

Étudiant: Antoine Mounier
Encadrement: Amélie Nicolas

**Période: septembre 2015-aout 2016 dans le cadre du séminaire
Mémoires des villes, récits de ville.**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À Mamie Jacqueline,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

J'aimerais d'abord remercier Mme Amélie Nicolas, qui a suivi ce mémoire, pour m'avoir aidé à faire évoluer ce travail.

Ma gratitude va à Sir Sachin Soni, enseignant au CEPT Ahmedabad (Centre for Environment Planning and Technology) pour ses conseils avisés, ils m'ont permis d'approfondir mes recherches bibliographiques.

J'aimerais témoigner de ma profonde reconnaissance à Paola, architecte-paysagiste à la Blind People's Association of Ahmedabad et Philipp, étudiant à l'ETH Zurich en échange au CEPT qui, en me soutenant sans jamais faillir, ont informellement participé à l'élaboration de ce mémoire, à Harshil étudiant au CEPT pour son énergie, nos discussions et les visites en version originale sous-titrée.

Merci à tous ceux qui m'ont soutenu ou aidé de diverses manières au cours de cette année et tout particulièrement Oza, Nikunj, Gaëlle, Fuluchanbar, Apoorva, Lynn, Mahindrabhai, Calidasbhai, Udalalbhai, Ashokbhai, Marie-Christine.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

INTRODUCTION	9
PART. 1.	15
•Protocole	17
•État des lieux	23
1. Gulbai Tekra	24
2. Bathiyar Gully	27
3. Law Garden	29
4. Mirzapur	29
5. River Front	30
6. Himalaya Mall	31
7. Parimal Garden	32
8. Gujari Market	34
9. Jamalpur Market	35
10. Shastrinagar Market	37
11. Fernandiz Bridge	38
TRANSITION	39
PART. 2	43
•De l'observation à l'objet	45
<i>Un morceau de viande.</i>	49
<i>Un kart.</i>	58
<i>Réparer</i>	66
<i>Un banc</i>	75
<i>S'installer.</i>	81
<i>Une gamelle</i>	89
<i>Un thé.</i>	95
<i>Une pièce de tissu.</i>	104
<i>Un lit</i>	114
CONCLUSION	121
ÉPILOGUE	110
BIBLIOGRAPHIE	127
ANNEXE	137

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

Après la Chine, l'Inde est le second pays le plus peuplé avec 1,3 milliard d'habitants. L'Inde moderne née du retrait de l'Empire britannique en 1947 a donné au monde sa plus grande démocratie. Malgré les tensions internes déclenchées à l'indépendance, l'Inde n'a jamais cédé et a accompli en un demi-siècle ce qui a pris des siècles pour d'autres nations. Derrière cette unité divisée en 29 états, l'Inde abrite une grande diversité tant sur le plan religieux que traditionnel. L'histoire de sa civilisation remonte à plus de 2600 av. J.-C. avec les Harappans qui construisirent des villes le long de l'Hindus au temps où l'Égypte se développait le long du Nil et la civilisation sumérienne sur les berges de l'Euphrate.

Cette apparente unité remonte à la dissolution de plus de 500 états princiers en 14 unités administratives au sein de l'Union indienne dont l'unification a été orchestrée par le parti du Congrès entre 1946 et 1948. Ce passage d'un état princier à un État-nation a provoqué plusieurs conflits régionaux. La partition indo-pakistanaise est l'un des plus importants. Aujourd'hui encore cette tension, entre diversité et unité nationale, est conflictuelle comme l'illustrent les affrontements hindo-musulmans à Bombay entre 1992 et 1993 où « au moins 1400 personnes auraient trouvé

la mort »¹ ou le conflit au Kashmir².

Séparée en deux par la Sabarmati, la ville d'Ahmedabad, dans l'état du Gujarat, à l'ouest de l'Inde, illustre ce visage aux différentes expressions. La ville est située dans un état au climat sec dont la région désertique de Kutch a une frontière à l'ouest avec le Pakistan. Malgré un climat contraignant, le Gujarat est connu dans l'Inde entière par ses habitants réputés être des entrepreneurs émérites issus de la caste *vaisya* et de la communauté Jain. C'est dans cet état que Verghese Kurien a créé, en 1964, la chaîne de produits laitiers *Amul* en commençant par organiser les paysans en coopérative, en 1962. Cette initiative a vu passer son nombre de membres de 100 à 500 000, avec une collecte de lait passant de 250 litres par jour à un million (Gupta, 2015)³. Cet esprit entrepreneurial s'est particulièrement exprimé lors du développement de l'industrie textile débutée en 1961, avec la première usine à Ahmedabad. Pour Howard Spodek, les premiers entrepreneurs à se lancer dans ce commerce ont préféré rester à Ahmedabad malgré le climat sec, le réseau ferroviaire peu développé et la qualité médiocre du coton. La décision de rester à Ahmedabad aurait été influencée par le désir de s'installer à proximité des investisseurs majeurs et de leurs familles. (Spodek, 1965):

'The decision to found the mill in Ahmedabad, despite its dry climate, its distance from port facilities and lack of railways, and the mediocre quality of local cotton surprises many people. Why not begin in Surat, where Ranchhodlal had, in fact,

1 'The divided metropolis went to war with itself; a series of riots left at least 1400 people dead.' In Metha, Suketu, *Maximum City: Bombay Lost and Found*, Londres, PenguinBooksdormer, 2004, 584p. [p.43]

2 « India captures 'Pakistan' militant after Kashmir attack », *BBC News*, mis en ligne le 6 aout 2015, <http://www.bbc.com/news/world-asia-india-33799139> (consulté le 6 aout 2015)

3 Gupta, Sbhadrha Sen, *A Children's History of India*, New Dehli, Rupa/Red Turtle Publications, 2015, 452p. [p.413]

directed his earlier efforts, or in Broach, where James Landon had actually begun a successful mill in 1855? The answer seems to lie with the source of capital. Ranchhodlal's partners, in addition to a "Mr White," were Rao Bahadur Magandas Karamchand, and Rao Baha-dur Premabhai Hutheesingh Kesari-singh, both leading financiers in Ahmedabad. It seems natural that they would want the mill in their own city where they could follow its progress without leaving their families or their other business interests. »⁴

Comme toute ville historique, Ahmedabad a sa propre légende⁵. Elle se déroule, il y a plus de 600 ans. À cette époque, Ahmed Shah qui allait devenir le fondateur d'Ahmedabad régnait sur le sultanat de Patan. Un jour, il réalisa qu'un de ses serviteurs était bien souvent absent. Pour expliquer ses absences répétées, ce dernier répondit qu'il voyageait jusqu'à Ahmedabad pour pouvoir admirer la beauté de la princesse Teja, fille d'Asha Bhil, seigneur d'Ashawal (aujourd'hui Astodia).

Intrigué, Ahmed Shah décida d'aller à Ahmedabad pour comprendre quelle beauté pouvait pousser son serviteur à trahir ses ordres. Au premier coup d'œil, le roi de Patan tomba amoureux de la princesse Teja. De retour à Patan, il s'empressa de lever son armée jusqu'aux terres du seigneur Asha Bhil. Aux portes d'Ashawal, Asha Bhil pria Ahmed Shah de ne pas attaquer un si petit royaume et lui proposa de lui verser de l'argent pour éviter un carnage certain. Ahmed Shah fixa une somme bien au-dessus des moyens d'Asha Bhil et lui proposa une seconde option, lui accorder la main de sa fille.

4 Spodek, Howard, 'The manchesterisation of Ahmedabad', *Economic & Political Weekly*, Vol - XVII No. 11, March 13, 1965

5 Traduite et adaptée d'après l'article d'Ashish Vashi :

Vashi, Ashish, « Ahmedabad 1411 : A Love Story », Times of India, 18 novembre 2009 [en ligne] <http://timesofindia.indiatimes.com/city/ahmedabad/Ahmedabad-1411-A-Love-Story/articleshow/5241234.cms> (consulté le 5 mars 2015)

D'abord réticent à accepter cette seconde proposition, sa femme qui finalement le convainquit d'offrir la main de leur fille. Ainsi la princesse Teja devint la reine d'Ahmed Shah.

Après s'être marié, le roi et la reine repartir pour Patan. Mais la reine ne supportant pas vivre loin de sa famille supplia Ahmed Shah de retourner s'installer auprès d'eux. Alors qu'il campait sur les berges de la Sabarmati, Ahmed Shah aperçut un lièvre poursuivre un chien. Impressionné par cet acte de bravoure, il décida d'installer sa nouvelle capitale qu'il appela Ahmedabad sur cet emplacement boisé le long des berges de la rivière Sabarmati. De cette légende est née une ville, mais aussi un dicton : là où le lièvre poursuit un chien, l'empereur construit une ville.

Dans *Journal du dehors*⁶, Annie Ernaux consigne les faits du quotidien qu'elle rencontre lors de ses trajets en R.E.R. Son livre est un registre de l'infra-quotidien. Entre sociologie et flânerie, Annie Ernaux remet en question la place du sociologue dans la ville. Avant elle, Georges Perec a expérimenté cette dimension insoupçonnable, en apparence, de la vie de nos espaces publics avec pour exemple son dernier travail "L'herbier des villes"⁷ qui l'a amené à collecter les fragments physiques de vie laissés pour compte sur les trottoirs comme des tickets et des listes de courses. Selon Rachel Thomas, cette vision de la ville, née avec la figure du marcheur, s'est immiscée aux frontières de l'anthropologie, de la sociologie urbaine ou encore de la philosophie et de l'urbanisme :

“Or cette rêverie à l'œuvre dans la marche à pied, et la perception des lieux qui la sous-tend, constituent des instruments de lecture et de recomposition de la ville. Ce point de vue, adopté par des auteurs

.....
6 Ernaux, Annie, *Journal du Dehors*, Paris, Gallimard, 1993, 106 p.

7 « Le dernier projet auquel travaillait Perec peu avant sa mort s'appelait "L'herbier des villes" » In Nordholt, Annelies Schulte, « Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur », *RELIEF*, mars 2008.

aux franges de l'urbanisme, de la philosophie ou de la géographie, tend aujourd'hui à renouveler les manières de concevoir la ville piétonne. »⁸

Arrivés dans une ville que nous ne connaissons pas qui plus est dans un pays que nous ne connaissons que très peu, dont la richesse culturelle rend le verbe "connaître" obsolète, remet le compteur de notre aptitude à comprendre le quotidien à zéro. Nous arrivons dans un lieu où aucun endroit n'offre d'alternative à l'inconnu. Il s'agit là de rentrer dans un processus de compréhension pour ouvrir une brèche et créer de toute pièce un lieu hors de l'inconnu. La nouveauté de la situation rend le choix de posture libre. Comme l'a fait Sophie Calle dans les *Suites vénitiennes* en découvrant la ville par la filature d'inconnus, il s'agit d'adopter un rôle qui nous guidera à travers la découverte de ce nouvel espace. La combinaison entre nouveauté et nécessité de compréhension nous a amenés à la figure de l'étranger. Cette dernière accepte une évolution dans l'élaboration du sens imaginaire de l'environnement observé. La compréhension dépend d'abord d'observations empiriques dont l'exactitude de l'interprétation ne peut être vérifiée que par l'accumulation d'éléments. À la différence du géographe ou de l'urbaniste qui bénéficie d'un corpus de connaissances acquis en amont et qui lui donne un prisme d'entrée pour comprendre la ville qu'il découvre, l'étranger ne peut vérifier la justesse de son analyse uniquement au moment où le croisement de différents éléments accumulés vérifie ses thèses empiriques.

À la manière d'Annie Ernaux, la collecte de ces éléments doit se faire sans aucune discrimination, la figure de l'étranger n'est, par définition, chargée d'aucun préjugé sur ce qu'il s'apprête à observer. Son regard est chargé des préjugés de l'individu qui anime son regard, appelons-le l'observateur, le "je" qui interagit avec la ville à travers cette figure. Nous l'avons évoqué plus

.....
 8 In Thomas, Rachel. « La marche en ville. Une histoire de sens. » *L'espace géographique*, 1er trimestre 2007, n° 1, pp.15-26.

14 ▪ *De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad*

haut, Georges Perec et Annie Ernaux nous donnent l'exemple d'objets laissés pour compte ou de l'écriture comme médium pour consigner la vie quotidienne. Le choix du médium que nous choisirons devra retranscrire l'évolution du regard de l'étranger sur la ville qu'il observe. L'écriture sera avantagée au détriment de toutes représentations picturales. La dimension contemplative et narrative de l'écriture offre une plus grande flexibilité concernant la classification des éléments consignés.

À travers ce travail d'observation, nous chercherons à comprendre comment la narration peut intervenir dans notre compréhension de la ville contemporaine.

Pour ce faire, nous construirons notre travail autour de deux axes. Il s'agira en premier lieu d'établir l'origine et le processus expérimental qui guidera ce travail. Le second axe sera dédié à l'organisation et à l'interprétation des éléments narratifs.

PART. 1

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Protocole

La définition d'un protocole fait partie des préparatifs de ce travail de mémoire. Il dessine le cadre du travail de terrain. L'objectif de départ était de retranscrire la rue et ses histoires. Il a fallu penser un cadre, des plus larges, pour ne pas brider les premières expériences de terrain en fixant des règles flexibles capables de s'adapter aux différents lieux. Sans oublier le but premier de ce protocole, donner la première impulsion à l'écriture, puis la guider à travers différents thèmes.

Le médium utilisé pour ce travail est l'écriture. Elle est manuscrite pour ce qui concerne le terrain. Pour des raisons évidentes de discrétion, nous nous sommes limités à un cahier à spirale et un stylo dont la couleur de l'encre est restée libre. Suivant cette logique, ce mémoire est retranscrit sous forme écrite. Nous sommes particulièrement attachés à ce terme de *retranscription* qui ne désigne pas un produit de l'imagination, mais une mise en écriture des observations brutes. Selon le dictionnaire Larousse¹, transcrire vient du latin *transcribere*, contraction de *scribo* « écrire » et du préfixe *trans* — qui a pour sens « d'être au-delà, de passer à travers ». Transcrire désignerait l'utilisation de l'écriture pour consigner des faits, reproduire des textes, consigner un discours,

.....
 1 Dictionnaire Larousse en ligne, « transcrire », <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/transcrire/79082> (consulté le 23 mai 2015)

18 ▪ De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad
en passant par l'écriture.

Les choix bibliographiques accompagnent ce processus d'écriture. Nous avons choisi deux auteurs chez qui le traitement du détail occupe une place prépondérante. Dans *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust², l'attention portée à chaque détail — tant dans l'écriture que dans le récit — rend la narration extrêmement riche. Le temps du récit s'allonge à mesure que le temps du lecteur et celui du narrateur se rapprochent. Dans *La vie mode d'emploi*, Georges Perec³ assemble une grande quantité de détails pour dresser le portrait d'un immeuble parisien. L'omniprésence des détails illustre cette sociologie du quotidien propre à Perec et que Annelies Schulte Nordholt qualifie de « quête de l'infra-ordinaire »⁴. Aucun élément n'est laissé pour compte. Cela rappelle la peinture à l'huile où le moindre relief crée par l'effleurement du pinceau participe à la composition finale.

La philosophie de Paul Ricoeur a accompagné l'évolution de notre statut d'observateur, guidé par la figure de l'étranger. Le concept d'identité-mêmeté et identité-ipséité développé dans *Soi-même comme un autre*⁵ est défini comme suit par Jérôme Truc :

« Le philosophe explique que la “mêmeté” (identité-idem) suppose une permanence dans le temps, s'oppose au différent, au changeant, au variable, tandis que l'“ipséité” (identité-ipse) n'implique rien de tel, et permet au contraire de poser d'autres modalités d'identité non identique. S'il est possible d'assimiler la mêmeté à l'identité sociale, l'ipséité désigne elle une part de pluralité et de diversité au cœur de l'identité personnelle irréductible à la seule

2 Proust Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, [1e ed. 1913], 2001.

3 Perrec Georges, *La vie mode d'emploi*, Paris, Le livre de Poche, 1980.

4 Voir note de bas de page 7 dans le chapitre « Introduction »

5 Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, L'Ordre Philosophique, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 424 p.

identité sociale »⁶

Il permet d'aborder la question de l'identité à travers l'évolution de la narration et non uniquement dans la constance des déterminants sociaux. Dans notre étude, le statut d'observateur pourrait être lié à l'ipséité. La compréhension du milieu étudié est en permanente évolution et s'enrichit par l'accumulation de détails. La figure de l'étranger pourrait, elle, être liée à l'identité-mêmeté. La perception des lieux parcourus suit un mouvement circulaire alternant entre appréhension des lieux et compréhension du lieu. L'approche de la ville est modulée par les déterminants sociaux impliquant des préjugés inhérents à l'individu qui incarne cette figure. Ces préjugés sont l'énergie de base servant à nourrir ce mouvement circulaire entre appréhension et compréhension. Ainsi, le résultat final de cette étude sera la combinaison de ces deux identités suivant une trajectoire qui diffère sans s'opposer et qui —entre objectivité et subjectivité— propose un regard croisé sur les lieux étudiés.

Dans sa trilogie *Temps et Récit*⁷ Paul Ricoeur découpe le temps du récit en trois périodes qui, simplifiées à l'extrême, différencient le temps réel de l'action, le temps de la fiction et le temps perçu par le lecteur à travers le récit. En un sens, notre réflexion sur la retranscription du quotidien a été influencée par ce découpage. Nous nous sommes interrogés sur le cheminement du détail partant de son exécution réelle jusqu'à la représentation que s'en fera le lecteur en passant par la description, par l'écriture de l'observateur.

.....
6 Gêrôme Truc, « Une désillusion narrative? De Bourdieu à Ricoeur en sociologie », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 11 octobre 2012. URL : <http://traces.revues.org/2173>; DOI : 10.4000/traces.2173

7. Ricoeur, Paul, *Temps et récit 1, 2 et 3*, Paris, Seuil (Coll. « L'ordre philosophique »), 1983.

Longtemps nous nous sommes interrogés sur la place que pourrait prendre l'image dans ce travail. La réflexion d'une amie est venue définitivement écarter la question lorsqu'elle écrivit : « Pourquoi doit-il y avoir de l'image? Imagin [ez] *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*⁸ accompagné d'une photo. ». Si nous prenons délibérément cette précaution, c'est aussi pour éviter de minimiser l'influence qu'a exercée l'écriture dans l'élaboration de ce mémoire.

L'écriture oblige la coordination de la main et du regard. Si le regard peut sélectionner un élément de la scène en quelques secondes, il faut parfois plusieurs minutes à la main pour retranscrire précisément ce détail. Sélectionner ce qui doit être décrit, c'est faire un premier choix qui influencera plus tard l'analyse. Mais ce choix ne peut être éclairé dès le début. Dans la première phase d'observation, la collecte sera arbitraire sinon libre. Les descriptions ne doivent pas se limiter à une seule échelle. Elles doivent s'intéresser tant à l'urbain qu'au micro-sociologique. L'enjeu final est d'interconnecter ces échelles afin d'approfondir la compréhension du lieu. Les échelles permettent de s'investir progressivement dans une observation. La grande donne une vision d'ensemble comme un décor dans lequel de plus étroites viendront s'inscrire hiérarchiquement. Ce sont *les échelles du regard*. Une fois que des mécanismes se seront mis en place, les détails collectés devront servir à relier des faits déjà observés, mais dont la signification n'est pas encore claire. Si nous considérons qu'il existe plusieurs échelles, de celle de la main jusqu'à celle de l'urbain, cela nous pousse à observer en croisant ces dimensions. Elles ne doivent pas être observées indépendamment, mais simultanément. Par — là nous assumons l'influence structuraliste de notre observation.

Vient ensuite le cadre temporel de l'observation. Chaque lieu sera visité plusieurs fois à des périodes différentes de la journée.

.....
8. Perec, Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres » (no 70), 2008, 49 p.

Partant, il est important de conserver dans le texte des indications sur la temporalité à laquelle correspondent les observations. Ces indications permettront plus tard d'analyser les évolutions de l'activité du lieu à travers le temps. Enfin, des thèmes comme les sens pourront être évoqués à tout moment pour saisir une odeur ou donner une idée générale de l'ambiance du lieu observé. Les sens interviennent également pour décrire l'action des éléments. Le vent, l'eau, le feu et la terre ne sauront être négligés à travers la lecture du quotidien. Sur ce lien entre quotidien et éléments, Pierre Sansot écrit à propos du vent du bassin méditerranéen :

« Quant à l'habitant ordinaire, il "fait avec", il bondit d'un recoin à un autre. Il est un fils de ce vent qui l'a endurci et, au fond, il est à l'aise en sa compagnie, à l'aise comme un poisson dans l'eau. Ce qui l'enveloppe, ce n'est pas sa pèlerine, mais ce vent-là qui a curieusement épousé les contours de son corps. »⁹

Concrètement, l'ensemble des règles de ce protocole pourrait être résumé en 4 points :

1 • Matériel utilisé

- bloc-note A4, papier épais
- roller ou stylo à encre (couleur libre)

2 • S'asseoir

- commencer par parcourir une à deux fois le lieu d'observation pour s'en imprégner et repérer une place où s'asseoir

⁹ In Sansot, Pierre, « Connivences méditerranéennes », *Mappemonde*, no1, Janvier 1992, p.2-3.

— demander à s'asseoir à la place repérée. Cette étape est primordiale. Ce premier interlocuteur deviendra pour toute la session d'écriture un point d'accroche avec le lieu.

3 •Écrire pour décrire

— l'écriture est le médium privilégié dans ce mémoire — l'absence d'autres modes de représentation est un choix faisant écho à notre problématique. Le type de narration choisi dans ce mémoire étant l'écriture, nous chercherons à en identifier les avantages et les limites.

— l'observation ne doit pas se limiter à une échelle. Si l'observation peut débiter à l'échelle de la main, elle ne doit pas omettre de donner des détails sur l'échelle du lieu, ses connexions avec la ville (routes, bâtiments...)

— l'observation est libre, mais ne doit pas se focaliser uniquement sur des détails d'ordre spatial ou des détails concernant l'expression de la vie publique du lieu. Elle doit aussi faire état des ambiances ressenties.

4 •Le temps de l'observation

— l'observation d'un même lieu doit se faire à différentes heures de la journée afin de saisir les nuances de l'activité quotidienne d'un lieu.

— la durée d'une session d'observation ne peut être encadrée

État des lieux

Un premier regard

Les lieux choisis délimitent le contexte de nos observations. Réunis, ils sont les limites de notre *observatoire du quotidien*. Les textes reproduits ci-dessous ont été écrits avant de commencer notre travail terrain. L'écriture de ces textes ne s'est pas faite sur site. Ils cristallisent les premières impressions éprouvées par l'observateur en devenir que nous étions à cette étape du mémoire.

Notre travail de terrain s'est découpé en deux cycles. Au cours du premier, nous avons visité un corpus large de 11 lieux sur une période de trois mois. À l'issue de cette période, nous avons réduit notre corpus à 5 lieux dans le but de concentrer nos observations, ils se sont avérés comme les plus pertinents au cours du premier cycle.

Pour ceux-ci, nous avons répété cet exercice d'écriture hors site avant de commencer la seconde partie du travail de terrain. Ainsi, Bathiyar Gully, River Front, Parimal Garden, Jamalpur Market et Gulbai Tekra sont décrits à deux reprises à trois mois d'intervalle.

1. Gulbai Tekra

Un *slum*¹ longe une rue. C'est une rue étroite, comparée au boulevard 132 feet Road sur lequel elle débouche. Deux fois l'équivalent de la largeur d'une voiture moyenne et, au milieu, un petit muret d'une quarantaine de centimètres de haut et de large. Encastré dans ce muret, une grille aux épais barreaux ronds, hauts de quatre-vingt-dix centimètres. Mais ce n'est pas la rue qui intrigue, c'est ce *slum* qui la borde avant de se terminer par un maigre temple au niveau du carrefour. A première vue, il ne semble pas se différencier d'autres *slums* de catégorie deux (électricité, mais pas d'eau courante). Des cadres d'aciers d'un mètre sur deux, tressés de larges sangles et surélevés du sol sur quatre pieds d'acier font office de lit la nuit et de sofa d'observation de la vie quotidienne le jour. Les enfants ébouriffés habillés de menus habits auxquels la poussière a donné leurs reflets dorés, s'affairent à coloniser la rue lorsque les motocyclettes ne la tranchent pas à toute vitesse. Ça et là des femmes couvent de petits foyers où se préparent dans l'ombre de leurs *sarees*², les *rotis*³, les *sabhjis*⁴, le riz et autres curiosités que la famille se partagera le soir venu dans l'intimité relative de leur habitat précaire.

C'est aux alentours du festival de Ganesh que ce *slum* dévoile

1 *slum* pourrait se traduire ici par bidonville. Ce mot est utilisé pour qualifier tout type d'habitation légale ou illégale sans faire de distinction sur la qualité de ces installations. En ce sens, *slum* est un terme générique pour désigner des poches d'urbanisation alternative.

2 Tout au long de ce mémoire, nous utiliserons l'orthographe *saree* pour désigner l'habit traditionnel porté par beaucoup de femmes. C'est une pièce de tissus de 5 mètres de long enroulée autour de la taille et rabattue derrière l'épaule. Leur ornementation et la manière dont ils sont portés donnent des indications d'ordre ethnologique et social. Nous aurions pu aussi faire le choix d'utiliser l'orthographe *sari*.

3 un *roti* est une galette de pain rond préparé à base de farine et d'eau. Elles sont cuites directement sur le feu après avoir gonflé sur une poêle plate.

4 *sabhji* désigne toute préparation à base de légumes qui accompagne le riz et le pain. Il peut être sec ou en sauce.

sa spécialité. C'est un slum *spécialisé*. Ganesh, divinité à la tête d'éléphant, est célébré entre la dernière semaine de septembre et la première semaine d'octobre. À l'issue de cette semaine de musique et de danses, les ahmedabadis se réunissent en différents points le long de la rivière Sabarmati, pour immerger des statues de, de plus ou moins grandes tailles, de cette divinité. Un mois avant ce festival, le slum, qu'ici tout le monde connaît sous le nom « d'Hollywood » s'improvise (si tant est que l'on puisse parler d'improvisation au vu du professionnalisme dont leur organisation fait preuve) véritable usine de production de Ganesh en plâtre. Hollywood devient un espace d'exposition, non pas d'un produit fini, mais d'un savoir-faire commun en action. Dans cette vitrine informelle posée à même la rue, les artisans exposent leurs connaissances techniques. Les moules de caoutchouc emprisonnés dans leur coque de tourbe font naître la divinité d'un blanc immaculée. Ce sera ensuite au tour des peintres d'appliquer des couches successives de couleurs pour donner vie à ces statues avant qu'elles ne disparaissent sous les eaux de la Sabarmati.

1-2. Gulbai Tekra II

Le slum de Gulbai Tekra est connu depuis 1846. C'est un quartier d'habitats précaires construit pour la plupart en briques et en ciment recouvert de plaque de tôle ondulée. C'est un triangle, encadré à l'ouest par 120 Feet Ring Road, au sud par Kokilaben Vyas Marg et à l'est par Gulbai Tekra Road. Depuis ces trois rues n'apparaît que la partie émergée de l'iceberg. Ces trois rues sont les seules façades établissant le contact entre ce slum et la ville. Les accès qui mènent vers l'intérieur sont de petites rues étroites dont l'entrée est cachée entre deux maisons. Ces dans cet espace tampon entre le slum et la ville que s'exprime le savoir-faire de ce quartier. Toute la journée et plus spécifiquement aux abords du festival Ganesh, des moules sont utilisés pour fabriquer des séries de statues en plâtre représentant les divinités ou maya l'abeille grandeur nature. Ce savoir-faire s'exprime dans les outils et le processus de fabrication exposé directement sur la rue. Les moules en phase de séchage succèdent aux rangées de statues déjà peintes sur le bas coté.

Selon le moment de la journée, selon la période de l'année, différents événements sont célébrés par cette communauté. Tout passant peut pour un temps être spectateur de la vie quotidienne ou des mariages fêtés. Lors de ces derniers, la procession s'empare de la route sans prendre en considération le trafic. Aux premiers abords, l'intimité semble insignifiante pour ces habitants. Pourtant, l'expression permanente de la vie quotidienne à la ville ne pourrait-il pas donner un sentiment d'intrusion aux personnes de passage extérieures à cette communauté? Ce sentiment ne serait-il pas renforcé par la construction, le long de la rue, de structures temporaires (des tentes à ossature bambou couvertes de tissus) lors des différents événements? En ce sens qu'elles rendent ce quotidien encore plus inaccessible aux passants. Ainsi l'intimité revêt deux visages aux regards de cette communauté; une extraversion totale au niveau de ses arêtes en contact avec la ville d'un côté et un sentiment d'inaccessibilité, non pas par opacité, mais par l'expression publique des codes propres à cette communauté (le travail du plâtre, les festivals...)

Gulbai Tekra est aussi une communauté qui a un nom : « Hollywood ». L'histoire veut que quarante en plus tôt, les habitants de Gulbai Tekra ait décidé de se renommer ainsi du fait de la beauté des femmes de cette communauté. Aujourd'hui, elle est plus connue sous son nom d'emprunt. Gulbai Tekra est un slum qui résonne dans la ville d'Ahmedabad. Sa spécialisation fait de Gulbai Tekra un des plus grands fournisseurs de statues de Ganesh lors du festival Ganesh (entre fin août et mi-septembre). Son surnom, « Hollywood », l'a fait connaître à toute la ville. C'est une communauté à part entière qui sous ses airs publics développe une vie privée en faisant fi du regard de la ville.

2. Bathiyar Gully

Lorsque je découvris cette rue, Butcher Street me vint à l'esprit. En souvenir de cette œuvre d'Ali Kazma *The Turkish Butcher*⁵, le bruit et l'odeur en plus. À Ahmedabad, ville au souffle végétarien, il m'a semblé incongru de visiter cette enclave aux airs d'abattoir de plein air comme on peut en voir en Albanie. C'est une organisation millimétrée où chaque animal (principalement des poulets et des chèvres) est désassemblé, dispersé et où chaque pièce détachée se retrouvent regroupée dans de grossiers sacs plastiques noirs. L'odeur, si forte, donne une visibilité olfactive à ce commerce qui semble reclus dans cette rue. Je m'interroge. Quels en sont les circuits? Toute cette viande qui est ici doit bien être distribuée, vendue, transférée. Mais où et par quels moyens? Ici, elle est traitée comme n'importe quelle denrée, en plein air, au contact de la rue et de ses mouvements. Les pièces de viande sont exposées comme des natures mortes sanguinolentes. Est-ce le seul endroit où la population omnivore peut trouver son bonheur?

2-2. Bathiyar Gully II

Khas Bazar est un marché de viande situé dans la rue de Bathiyar Gully à deux pas du Bhadra Fort, la place centrale de la vieille ville d'Ahmedabad. Règne aux alentours de cette rue des odeurs de poissons provenant du marché aux poissons qui, lui, se déroule tôt le matin, généralement entre 4 h et 9 h, dans un calme apaisant. Dans cette rue est donc exposé, de l'aube jusqu'au crépuscule, de la chair fraîche provenant de tout le Gujarat (le poisson vient des plages de Jamnagar à l'ouest ou de celles de Diu au nord). La rue est marquée par ce commerce.

L'activité déployée concerne la vente de viande au détail ou en gros pour les restaurants et les hôtels. La moitié de la rue

5 Disponible sur internet (<https://www.youtube.com/watch?v=uvGcFRcwBLE>) et exposé lors de l'exposition *Safari* au Lieu Unique à Nantes du 11 juin au 4 septembre 2011.

est occupée par des restaurants non végétariens, rares dans une ville où le végétarisme est presque une norme. Enfin, le bout de la rue est occupé par une décharge à ciel ouvert accueillant déchets organiques et sacs plastiques éventrés. Les odeurs fortes sont les premières à marquer l'atmosphère, mais très vite d'autres caractéristiques se manifestent. L'air est lourd dans cette rue étroite. En passant, les cuisines installées sur le trottoir et le sourire racoleur des cuisiniers réchauffent l'atmosphère.

Le sang, maculant les sols carrelés de son rouge carmin, des tripes se balançant sur de maigres crochets innocents, les têtes de chèvres rangées linéairement sur des meubles de contreplaqués, en première instance, la vue est tentée par le dégoût. Mais, l'indifférence des marchands répartissant des morceaux de poulets dans des sacs de plastique noir ou celle des femmes triant des pattes de poulets coupées, pousse à la curiosité. C'est avant tout la manière dont est traitée la viande qui intrigue et non la viande en elle-même. Cette dernière se retrouve sous toutes les formes. Vivante, exposée à l'air, coupée, jetée. Il y a un certain écart entre l'hygiène qui de notre point de vue ne répond aux standards jusqu'alors observés en France et la précision chirurgicale avec laquelle les corps sont pris en main. Sans entourer les cadavres de rituels, chaque découpe est la démonstration d'un savoir-faire indiscutable de par la rapidité et la précision de chaque geste.

Grâce au marché aux poissons qui s'installe temporairement chaque matin, le Khas Bazar connaît deux temporalités distinctes. La fréquentation varie d'une activité à l'autre. Le matin, les transactions du marché aux poissons se font dans un calme duveteux alors que le marché de viande commence en début de matinée par un défilé bruyant de poulets en cages. Dans cette rue se concentrent la science des bouchers et les techniques de conservation des poissons des pêcheurs.

3. Law Garden

Le premier parc indien que j'ai visité est celui de Land End à Bandra, un quartier huppé de Mumbai. Le propos de ma première visite à Law Garden à Ahmedabad était un relevé végétal. C'était en milieu d'après-midi et, sur l'air de jeux, une foule d'enfants s'époumonait entre les balançoires. En périphérie, les grands frères et les grandes sœurs étaient trop occupés à flirter pour surveiller le chahut des plus jeunes. Un point commun m'a marqué entre ce parc de Mumbai et Law Garden : la publicité de l'amour et du flirte. Aucune gêne ne se lit dans ces échanges de baisers à l'abri de la ville. Cela est encore plus marquant à Ahmedabad, plus « traditionnel » que Mumbai. Cela m'a aussi fait penser à notre manie d'abuser de la métaphore « Cœur végétalisé » pour désigner un intérieur d'ilots dans lequel nous ambitionnions de planter quelques arbres. Ici, au contraire, la végétation abrite les cœurs. Ce qui m'a marqué dans cette visite, c'est la liberté des jeunes gens à s'exprimer à travers le corps, mais aussi, l'investissement des visiteurs utilisant le parc pour de multiples raisons sans jamais se désintéresser de cet environnement privilégié isolé de toutes nuisances.

4. Mirzapur

Un quartier situé à une rue de la réputée Siddy Sayed Mosque. Deux rues sont dédiées au commerce de la moto. Comme la plupart des rues d'Ahmedabad, elles sont bordées de motos stationnées. À vous de deviner lesquelles sont en vente. L'éventail est large. Des épaves poussiéreuses côtoient les tout derniers modèles. C'est une branche de commerce parallèle, sans règles ni cartes grises. La réputation de Mirzapur est celle d'une zone de non-droit administratif où il ne vaut mieux pas connaître l'origine des machines. Une rue plus loin, tous les accessoires possibles et imaginables sont vendus. Grâce aux savoirs-faire des garages avoisinants, il est possible de greffer un klaxon de voiture sur une mobylette pour quelques roupies. Avec ses motos d'occasion, ses magasins de pièces détachées douteuses

et ses garages, Mirzapur ressemble à une communauté hermétique où l'on ne vient pas avec une vague idée en tête.

5. River Front

Inoccupé, déserté, bétonné, gris. J'ai choisi ce lieu alors que je ne l'avais jamais à proprement visité. Pourtant, je retrouvais ce projet dans beaucoup de discussion au CEPT (Center for Environmental Planning and Technology). Une interprétation contemporaine et brutaliste de la relation de la ville à l'eau. Dans une ville où la population est consciente de la nécessité de cultiver le contact à la nature (présence animale, détournement de routes autour des arbres anciens), cela m'a étonné d'apercevoir depuis les ponts d'Ahmedabad cette masse de béton uniforme longer les berges de la Sabarmati. Cette rigueur m'est apparue comme une greffe incompatible. C'est ce caractère très formel qui m'a amené à m'interroger sur les conditions d'apparition d'activités informelles dans une opération si uniforme. Seront-elles tolérées ou déplacées afin de conserver le River Front comme une vitrine de ce que pourrait être un Ahmedabad contemporain. Dans ce second cas de figure, la limitation des possibilités d'appropriation n'amènera-t-elle pas à un rejet du lieu par la population ? Ce site pose également des questions politiques sur l'utilisation de l'argent public et le déplacement déguisé des populations indésirables originaires installées sur les berges.

5-2. River Front II

Le River Front pourrait être décrit comme un *mégaprojet* urbain de bord de rive longeant la rivière Sabarmati. Il s'étend sur les deux rives du quartier Dharm Nagar 2 au nord jusqu'au Vasna Barrage au sud. Il couvre plusieurs kilomètres d'un béton uni. Rien ne dépasse derrière le mur atteignant parfois les 8 mètres de haut et retenant la poussée de terre le long de l'eau. Seuls les jeunes arbres plantés sur une ligne à intervalle régulier apportent une variation dans cette composition en niveau de gris. Dans ce déploiement de moyens, on pourrait voir un désir de dresser un portrait contemporain de la ville d'Ahmedabad. Ce projet recouvre

des enjeux urbains, mais aussi politiques et sociaux. Il adresse un message au-delà des frontières d'Ahmedabad et de celle du Gujarat. En observant le projet depuis les ponts de la ville, le River Front ressemble à un outil urbain mort-né bien loin des espoirs enthousiastes qu'avait déclenché « l'effet Bilbao ». D'un point de vue architectural, la prédominance du béton rappelle les brutalistes du milieu du XXe siècle et plus précisément la rue des Smithson dans le Robin Hood Gardens. C'est une rue artificielle qui longe les courbes de la Sabarmati. Pourtant aucun attribut des rues d'Ahmedabad, elle semble déconnectée de tout contexte. L'écriture du projet est ambivalente. Elle renvoie l'image d'une ville globalisée employant des codes urbains (le river front) que l'on retrouve à Bilbao, Mumbai ou encore Nantes. Pourtant, rien ne fait lien entre ce projet et la ville dont il veut être la synecdoque.

L'activité de cette *rue* est très éparse, pas un commerce sinon quelques cafés répartis tous les 500 mètres. La fréquentation varie en fonction de l'heure de la journée sans atteindre des sommets. Le soir flâneurs et joggeurs se croisent lorsque les amoureux se retrouvent au petit matin. Là une famille dîne à la lumière d'un lampadaire. Est-ce la chaleur de la journée emmagasinée dans le béton, les moustiques ou l'odeur de l'eau stagnante de la Sabarmati qui freine l'intérêt pour cet endroit? Que disent les pratiques actuelles du River Front?

6. Himalaya Mall

Un centre commercial. Avant d'entrer dans cette immense mall, il faut, sous un seuil de dix mètres de haut et d'autant de larges, passer le contrôle de sécurité, accepter de laisser son sac à dos se faire palper, enfin, franchir le portail magnétique douteux sonnante invariablement. Une fois ces formalités remplies, la porte vitrée à double battant et automatique s'ouvre. En d'autres termes, l'entrée de ce mall n'a nul besoin d'être signalée pour être repérée. À l'intérieur, il faut choisir sur quel sens se concentrer. La vue : une armée de lumières blanches — spots, néons, enseignes clignotantes, signalétique figée dans la dalle du sol — réveille. Le toucher ou plus précisément la peau : réaction immédiate à la chute de température

ambiante soutenue par une hyper climatisation constante. L'ouïe : elle est préservée tant le volume est grand et l'écho impossible. L'odorat : il doit sonder les odeurs dans cet environnement stérile où la climatisation renouvelle l'air respiré bien plus qu'il ne le faudrait.

Passé ce premier état que nous qualifierons volontiers de blanc — lumière blanche, air « pur » — vient l'état de choix. Cela peut être considéré comme une erreur d'entrer dans ce mall sans l'avoir déjà fixé. Ne pas définir de but, c'est s'exposer à un sentiment de vague impuissance face à la multitude d'options de circulation qui s'offre au visiteur. Escaliers, escalators montants, dont il faudra trouver l'équivalent descendant, ascenseurs, coursives. L'état de choix est un balancement précaire entre la volonté des individus et l'influence des vitrines et autres enseignes qui envahissent le hall. Vient l'état de but, guidant de point en point, pour une durée plus ou moins longue, selon la nature du but à atteindre. Le hall est le catalyseur de l'élaboration de ces différents états. Il réunit les habitués venus profiter de l'air conditionné, frimeurs occasionnels et familles hésitantes.

7. Parimal Garden

Une rue des petits-déjeuners. CG Road est un boulevard notable. Six voies que se partagent camions, bus, voitures, rickshaws, taxis, vélos, pousseurs de kart et autres véhicules motorisés ou non. CG Road est un boulevard commerçant rehaussé de toutes formes de publicité. À l'angle de Parimal Garden s'ouvre tous les jours, à l'aube, le théâtre d'une tout autre nature. Karts roulants, échoppe fixe, parking sauvage, plateaux sur roues colonisent la rue sur la largeur de deux voies. Personne de s'en soucie jusqu'à cette heure-ci, CG Road est déserte. En toile de fond de ce petit théâtre de petit-déjeuner — une offre allant du Sud au Nord de l'Inde en passant par le poha ahmedabadi et le jus de canne — Parimal Garden s'active. Avant d'aller au bureau, les couples encerclent le parc d'une marche tonifiante. Des amateurs de Tai Shi caressent l'air, imperturbables face aux éclats d'un groupe de rire volontaire. Les spectateurs arrivent en moto, en scooter, rarement en voiture,

baissent la béquille, s'emparent d'un tchai et d'une assiette de chana chat puis reviennent s'asseoir sur leur véhicule passant du statut de selle à celui de banc public. À côté d'un costard-cravate solitaire, trois scooters rangés en triangle font office de café lounge pour un groupe de lycéens en uniforme partageant leur différent choix. Des bouchées de paratha sont englouties de main en main entre deux plaisanteries matinales.

7-2. Parimal Garden II

Parimal Garden est un parc paysager situé au centre d'Ahmedabad le long de l'avenue commerciale Chimanlal Girdharlal Road (plus connu sous l'abréviation CG Road). Un de ses intérêts est la multitude d'étals s'installant aux alentours de 5 heures du matin et proposant un large éventail de la cuisine indienne. Les plats proposés viennent aussi bien du sud que du nord de l'Inde. Chaque cuisine ayant ses outils, ses techniques et ses odeurs propres. L'hybridation du parc avec ce food court (aire de restauration) de plein air permet à plusieurs populations de se rencontrer. Aux premières heures du jour se rencontrent les travailleurs de la nuit prenant une pause repas avant d'aller se coucher et les premiers employés de la journée avalant passivement leur petit-déjeuner. Il y a des jeunes ; lycéens, étudiants, écoliers, qui arrivent en scooter par petit groupe pour partager des plats chauds avant de rejoindre les bancs du savoir, qui rencontrent les retraités venus apaiser leur faim après une séance de gymnastique matinale dans le parc de Parimal.

Depuis la rue s'entremêlent les sons des spatules métalliques plongés dans l'huile bouillonnante avec ceux des entraîneurs sportifs faisant travailler des groupes de sexagénaires actifs. Ces deux places publiques se complètent puisqu'elles répondent toutes deux à un besoin matinal. Ici, échauffer le corps et le nourrir.

Leur emplacement, le long de CG Road, s'inscrit dans une suite de trois couches : la première, correspond à l'avenue, identifiable par son trafic, vient ensuite, l'allée des cuisines séparée de la route par une rangée de véhicules stationnés, enfin,

le jardin dont la clôture extérieure communique avec les cuisines. Ces trois couches marquent trois vitesses distinctes. CG Road est le mouvement, celui des véhicules et des écoliers roulant en file indienne sur leurs vélos. La ligne de véhicules stationnés marque une pause. Certains clients stationnent et se font livrer leur petit-déjeuner dans leur voiture. Le parc est l'arrêt, sa clôture en fait un espace privilégié de végétation d'où les sons de la ville sont à peine audibles.

8. Gujari Market

Des marchés il y en a dans tout Ahmedabad. De tailles différentes, aux horaires variables. Celui-ci a la particularité de n'exister que le dimanche sur une large bande entre Ellis Bridge et les travaux du River Front. C'est une longue parcelle couverte d'asphalte en sa première moitié et de dalles de béton hautes de 90 centimètres sur la seconde. On y trouve tous les petits commerces de la ville qui se réunissent ici. Seuls les maraîchers sont absents. Les chiffonniers exposent leurs trouvailles sur le parking à l'entrée. Quelques étalages vendent des produits neufs, mais la plupart des étales proposent des biens de seconde main. Les différents commerces sont réunis par section. Les fripiers entourés de leurs tas d'habits et de tissus occupent une large partie des dalles de béton. Il y a la section des vendeurs de karts neufs, les menuisiers vendant des cadres de lit. Au fond de la parcelle, sur la gauche, on vend de vieilles montures de lunettes, des montres, mélangées à de vieux combinés téléphoniques. Les antiquaires sont dispersés aléatoirement tout comme les vendeurs d'haltères.

La plupart se protègent du soleil sous des auvents de bâches et de tissus. Le soleil frappe puis charge le béton brut de sa chaleur sèche. Les vendeurs de limonade ne désemplissent pas. Les badauds défilent sans discontinuer bloquant rickshaws et porteurs incapables de se frayer un passage dans les allées.

9. Jamalpur Market

En arrivant du pont de Sardar, il est possible de prendre le Jamalpur fly-over qui mène directement à la vieille ville fortifiée. Pourtant les quelques vendeurs de guirlandes de fleurs nous poussent à prendre la route de service qui longe le fly-over. Dans cette rue, les camions bouchonnent à l'entrée du marché de gros. Sous le fly-over, le marché des détaillants de fruits et légumes est installé sur une forêt de dalles de béton quadrillant l'espace. Les commerçants sont assis sur ces dalles entourées de leurs produits. Les porteurs sortis du marché de gros traversent la route de service transportant sur leurs têtes d'énormes sacs remplis de légumes pour les acheminer sous le fly-over. Les rickshaw et les triporteurs de livraisons sont stationnés le long de la route de service parallèle à l'entrée du marché de gros.

L'espace le plus marquant de cet endroit est le marché au détail installé avec ses dalles sous une infrastructure ayant un impact sur toute la ville. L'opposition entre ces deux échelles donne au petit marché profitant de l'ombre du fly-over un aspect informel sinon illégal alors que les dalles de béton s'opposent à cette vision. Au regard de toutes les autres fonctions qui entourent ce marché : le marché de gros, le marché aux fleurs, les véhicules de livraison sur l'autre rue, il semble plus correct de ne pas envisager le Jamalpur Market comme un lieu unique, mais plutôt comme un complexe de lieux dont l'activité de chacun est liée aux autres.

9-2. Jamalpur Market II

Le marché de Jamalpur regroupe trois entités liées. Le marché au gros géré par l'APMC (Agricultural Produce Market Committee) , le marché au détail installé sous le Jamalpur Fly — over et le marché aux fleurs accolé au marché au gros et qui s'étend le long de la route à la sortie du pont. Ces trois places sont en lien directe avec la route qu'elles longent. Cette diversité balaie toutes les échelles, au-delà des frontières de la ville. Le marché au gros centralise des fruits et légumes provenant en partie du Gujarat

(échelle de l'état) et de toute l'Inde (échelle du pays). Le marché au détail et le marché aux fleurs ont une fonction de marché local, mais aussi de revente auprès des marchands des marchés locaux alentour. Le Jamalpur Market centralise donc plusieurs échelles urbaines et logistiques. À toutes heures de la journée se croisent les camions de livraison, les rickshaws remplis de sacs de légumes, les pousseurs de kart des quartiers voisins et les clients du marché au détail. Cette logistique illustre les circuits qui existent entre les différentes échelles (comment une aubergine du sud de l'Inde arrive jusqu'au client d'Ahmedabad). Elle illustre la manière dont sont transmis les biens, que ce soit des légumes, des fruits ou des fleurs. D'un point de vue technique, tous les types de contenants sont observables sur place : sacs plastiques épais, filets, cartons. Viennent ensuite les moyens de transport cités plus haut, les camions, les karts et les porteurs. D'un point de vue organisationnel, les rapports sociaux et professionnels sont lisibles. Les propriétaires des stocks passent la journée installés dans le hall du marché au gros, assis, en attendant les potentiels acheteurs. Les porteurs quant à eux fourmillent entre le marché au gros et le marché au détail traversant la route chargée d'immenses sacs de légumes. Ils ont la priorité sur tout autre piéton et s'annoncent par des sons de bouches structurés comme un langage. Dehors les vendeurs du marché local installent minutieusement leur étal et manient avec légèreté leur produit.

Ce nœud intermédiaire aux frontières entre l'agriculture indienne et les marchés locaux d'Ahmedabad permet d'envisager l'échelle locale d'un point de vue plus large que les multiples marchés locaux qui longent les routes. Il recoupe des acteurs de l'échelle globale comme les conducteurs de camions avec ceux du local comme les pousseurs de kart en route pour les marchés voisins. Entre ces acteurs de différents horizons s'opèrent des transactions financières passant par les gestionnaires des stocks assurant le lien entre vendeurs en gros (et encore plus largement agriculteurs) et vendeurs au détail. En aval de la chaîne des transactions, celle du marchand au client où la relation est de main à main.

Le marché aux fruits et légumes se situe sous le Jamalpur

fly-over et sur la route aux abords de l'APMC. Cette situation, *sous un objet de la ville*, fait de Jamalpur, un centre hyperactif où les flux se rencontrent. Le trafic des deux côtés du fly-over sur les side roads (routes latérales) est problématique aux heures d'affluence. Le matin, il est limité par les camions stationnés en file indienne dans l'entrée du marché au gros, en fin de matinée par les rickshaws de livraison et les pousseurs de kart s'approvisionnant. S'ajoute à ces flux, les clients longeant la route à pied ou sur leurs deux roues.

Le marché aux fleurs situé dans une enclave ombragée et le long de la route à la sortie du pont de Bhagtacharya Road donne une identité olfactive et visuelle à ce lieu. Nombreux sont les étals constitués de montagnes de fleurs protégées par des parasols où des familles entières s'affairent à enfiler des fleurs en collier. Cette activité presque incessante débutant à l'aube active les bords de la route et marque l'entrée dans l'atmosphère de Jamalpur.

10. Shastrinagar Market

Un marché nocturne. Le long d'une deux fois trois voies, ce marché s'installe uniquement le soir. Les pousseurs de karts s'organisent en deux rangées sur la route, compressant le trafic. Tous sont équipés d'une petite ampoule halogène donnant une ambiance particulière, spécifique à ce marché. Les allées sont éclairées par cette centaine de lucioles blanches. La puissance des lampes est suffisante pour éclairer le visage des commerçants et leur marchandise méthodiquement arrangée sur la plate-forme de bois de leur kart. Le trottoir est occupé par les maraîchers installant leur étal sur des tissus posés au sol.

L'intimité des allées et la lumière diffusée par touche irrégulière produisent un sentiment de proximité effaçant le stress et l'hyperactivité de la vie ahmedabadie. La nuit entretient cette intimité et rend l'expérience différente de celle des marchés de jour. Le temps s'étend, les commerçants semblent détachés de leur politesse désinvolte et il n'est pas rare d'échanger un sourire entre deux kilos de tomates.

11. Fernandiz Bridge

C'est, dit-on, lorsque les vendeurs déballent leur marchandise qu'il faut visiter cet endroit. Personne n'est d'accord sur l'horaire à laquelle il s'éveille : 5 h ?, 7 h ?, 9 h ?. Il faut s'y rendre pour se faire sa propre idée. Tous font référence à ce lieu par le nom d'un pont, mais c'est ce qui se passe en dessous qui nous intéresse. Tous en parlent, mais nous ne l'avons encore jamais visité. Qui sont ces vendeurs ? Que déballent-ils le matin ? Pourquoi le nom d'un pont pour parler d'un tunnel ? C'est l'inconnue de ce corpus de lieux qu'il faudra résoudre en la visitant.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TRANSITION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

8h30, le 08 janvier 2015

Voilà, tout est prêt. Le travail de terrain va commencer. Première étape, réunir ses esprits. Penser le sujet de sa première ébauche jusqu'à son avancement présent. De la note d'intention jusqu'aux dernières lignes du protocole. Presque quatre mois se sont écoulés entre ces deux étapes. Autant de mois à appréhender le terrain sous différents angles. Le tableau des préparatifs est presque complet. La case vide de l'épreuve de terrain est remplie de points d'interrogation qui font d'elle une énigme, un secret, un mythe rempli de péripéties imaginaires. C'est une case vide où l'on se lance à reculons. Se concentrent en elles toutes les inconnues de l'équation mise sur pied les mois passés au cours des travaux préparatoires. Ce paradoxe des inconnues où le vertige du vide affronte l'excitation de l'expérience nouvelle. Mentalement, je retrace le programme de la journée, les lieux envisagés. Je visualise le trajet qu'il me faudra parcourir avant de m'asseoir pour écrire le premier mot sur site. La tentation de se recoucher, d'oublier tout ce travail préparatoire et de s'inventer un nouveau sujet. « L'impact de Claude-Nicolas Ledoux sur l'ère néoclassique » ou « L'ordinateur, interface homme-espace dans l'expérience de réalité augmentée ». Je ne sais pas moi, quelque chose de différent, sans terrain, sans confrontation.

11 h 20, dans un pourparler unilatéral, il m'a fallu me convaincre. C'est bon, je suis en sécurité, hors de l'espace-paresse du lit. C'est maintenant une évidence. Dans très peu de temps, je serai sur le terrain. Pour commencer, j'ai choisi d'emporter avec

moi un Sketch Pad-A4 avec une grande tête de cheval dessinée en noir et blanc sur la couverture. Charmant. Bien que je ne sois pas un grand fan des choses équestres, c'est les 90 g/m qui ont finalisé mon choix. Il y a dans ma poche avant un roller-gel d'une épaisseur de 0,5 mm pompeusement siglé Hi-Tecpoint. Je me sens d'emblée à la pointe de la technologie, pour ne pas paraphraser. Tout de même, quatre autres rollers noirs traînent dans mon sac. Si le plaisir de glisse n'est pas au rendez-vous avec mon premier choix, je trouverai bien un remplaçant.

12 h 10, j'enfourche ma moto, comme prévu, je me perds, j'emprunte le mauvais pont, je remonte la Sabarmati par des ruelles inconnues avant de finalement me retrouver à ce premier point clé. Le Jamalpur Market au bout de la Bhagtarcharya Road. Je fais quoi? Où vais-je m'asseoir? Est-ce que je marche un peu avant? Je demande pour le faire? Je vais quand même rester là plus d'une heure, il faut que je le demande.

12 h 45, le soulagement. Un morceau de béton derrière un marchand de légumes, à droite d'une vendeuse d'ail. Le temps de sortir mon matériel, respire, tout commence.

PART. 2

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

De l'observation à l'objet

A ce stade de notre étude, nous avons réalisé que la narration d'histoires sur les lieux visités n'était pas le moyen le plus pertinent de proposer une analyse de nos observations. Faire rentrer le quotidien dans une trame narrative n'aurait pas été représentatif de la diversité de cet espace imaginaire. Qui plus est, cela ne nous aurait pas permis d'interconnecter les lieux entre eux pour progressivement révéler une carte à l'échelle de la ville.

À dessein, nous avons fait le choix de proposer cette analyse sous la forme d'objets du quotidien. Ce sont des noms communs ou des verbes qui de par leur diffusion dans la ville entretiennent un lien intime avec le quotidien. La multiplicité de leurs usages, leur détournement, leur présence, en font des objets polysémiques. Cet intérêt pour les objets comme révélateurs du quotidien est né avec nos observations initiales centrées sur la main et son expression du savoir-faire dans les rues. Au bord des routes et des ruelles, il nous a semblé possible de s'immerger dans des savoir-faire qui nous étaient alors étrangers. Si il fallait sélectionner quelques exemples, nous parlerions des fabricants de balais qui effilent des brins de paille sur une planche cloutée avant de les réunir au bout d'un manche court. Nous parlerions des serruriers qui reproduisent tout type de clés à l'aide d'une lime à métaux, une clé vierge maintenue contre la clé originale à l'aide d'une pince métallique. À partir de l'observation de la main a débuté l'observation de différents objets. Animés par un besoin magique de comprendre, nous avons cherché à interroger ces objets à travers leurs usages, leur rôle dans l'espace

public, dans le quotidien et leur impact dans la relation des acteurs de ce quotidien.

La sélection des objets d'écriture a été une étape primordiale de ce mémoire. Chaque objet devait dans sa spécificité révéler une face de la vie quotidienne dans laquelle nous nous étions immergés pendant plusieurs mois. Sa mémoire devait nous permettre de passer des mains qui l'avaient manipulé à la rue qui lui permet de prendre sa place dans la ville. Si un morceau de viande est plus loquace sur la main du boucher, s'installer nous permettra de nous attarder sur l'usage de la rue.

Afin d'unifier notre propos, nous avons identifié 5 entrées thématiques par lesquelles nous voudrions raconter ces objets. Ces entrées reflètent le regard que nous avons porté sur les lieux au cours de nos sessions d'observations. Ces thématiques ont aussi pour but de guider notre analyse vers un propos général, l'essence de nos observations.

Pour donner un contexte à ces objets, nous les avons associés individuellement avec la retranscription d'une session d'observation entretenant un lien privilégié avec ces objets.

Les *entrées thématiques* sont les embouchures par lesquelles les objets d'études s'infiltreront afin de révéler la rue. Ils sont divers, mais tout l'enjeu est de sélectionner des objets d'étude à même de, à leur manière, tous les aborder. Sans vouloir tirer de conclusion trop hâtive, il nous semble que déjà des affinités entre entrée thématique et objet d'étude peuvent se faire sentir. Si la vie d'un légume s'attarde sur l'entrée de la vie quotidienne, il est fort probable que boire un thé sera plus volubile sur l'entrée des relations sociales. Nous allons essayer ci-dessous d'éclairer notre propos ci-dessous en définissant les entrées thématiques qui tenteront d'épuiser les objets d'étude par le verbe.

1 •Les relations sociales (du quotidien/dans le quotidien)

Écrire les relations sociales ne peut être dissocié de la quotidienneté des sites visités. Leur analyse ne devra pas dépasser les frontières du lieu et au contraire, s'y inscrire. L'enjeu est de comprendre en quels points certaines interactions sociales influencent ou ont été influencées par le lieu dans lequel elles ont été observées. Il faudra ensuite en déchiffrer le sens autant que faire se peut. Ce travail d'enquête devra être méticuleux afin de ne pas perdre le sens des gestes dont il sera question.

2 •Le traitement des biens (même mort)

Cette entrée concerne la présentation, la distribution et la transaction des biens. Elle permettra d'aborder transversalement des considérations liées au traitement de l'offre et de la demande. La notion de client et de concurrence.

3 •Le lieu/L'endroit

Seront abordés à travers le lieu les codes et usages directement créés et influencés pour et par la vie quotidienne de ceux-ci. Ces codes et usages sont divers et peuvent trouver leur origine dans la religion, la tradition ou le type de communauté dans lequel ce lieu s'inscrit. Ces marqueurs permettent d'identifier les phénomènes d'expansion de l'espace privé sur le public ou inversement, la « publicisation » d'un espace en apparence privé.

4 •L'observateur (L'anecdote/Vérité et Imaginaire...)

Ce thème se focalise sur l'évolution du protocole et de ses modifications du travail, du terrain. Ces transformations suivent l'évolution de l'outil créé en premier pour encadrer le regard étranger posé sur la ville. Les retours sur la condition d'observateur suivent l'évolution de ce

regard, de son passage de l'imaginaire au réel à travers les anecdotes rapportées s'accumulant au cours des visites.

5 •L'expression du savoir-faire

Par la fabrication et la réparation d'objets dans les rues — plus généralement l'espace public — le savoir-faire s'exprime ouvertement. Le processus de passage de la matière première au produit manufacturé permet de rendre compte de l'occupation de l'espace.

6 •L'usage et les temporalités

Le quotidien s'exprime certes dans l'espace de la ville, mais aussi dans le temps. La vie d'un lieu évolue dans ce second espace et avec lui l'usage des objets appartenant à ce lieu. Le temps permet également de mettre en lumière l'évolution de l'atmosphère d'un lieu dans sa fréquentation et ses ambiances.

Un morceau de viande

27 janvier 2015. 8h24. Bathiyar Gully

Je suis assis sur un banc trois places à l'entrée de la rue, au pied de l'Alif Masdjid. Dans le local, derrière moi, un homme coupe les pattes des poulets puis les éviscère. Il est dos à moi, face aux cages qui tapissent le mur du fond. Derrière lui, un homme, la tête enveloppée dans une écharpe bordeaux, est assis sur un petit tabouret. Sur la marche du seuil, un jeune homme regarde les carcasses de poulet qu'il pèse au fur et à mesure. Pour être honnête, à cette heure-ci, toute l'activité de la rue est concentrée autour du marché aux poissons qui se tient aux alentours de la décharge de déchets organiques. À l'heure où les poulets se réveillent à peine, les poissons arrivés dans de grandes boîtes de polystyrène sont vendus à l'étalage, si ce n'est à même le sol. En passant le marché aux poissons, j'ai remarqué un local aux murs peints en vert pâle qui la dernière fois était vide. Ce matin, il est rempli de grandes barres de glace longues de deux mètres sur trente centimètres d'épaisseur. Au fond du petit local, deux hommes introduisent des sections de glaces dans un broyeur métallique. La glace pilée qui en ressort est entassée dans de grands sacs plastiques blancs. La glace sur laquelle reposent les poissons vient sans nul doute de ce local.

Ici, l'activité s'accroît, une camionnette, l'arrière aménagé en cages, vient de se garer dans la rue. Des hommes défilent un à un puis repassent tenant dans chaque main quatre à cinq poulets par les pattes. À l'avant des locaux, dans lequel les poulets sont préparés pour la vente, se trouvent des cages sur roulettes divisées

en neuf compartiments pouvant chacun contenir une dizaine de poulets. Au sommet de chacune d'elles trône un coq attaché par la patte. En face de moi, un homme découpe des poulets avant de les peser par groupes de cinq carcasses. Juste à la gauche du local, siège un réparateur de scooters, devant sont garés six de ses machines. Le propriétaire boit le thé avec deux autres hommes. Ils discutent en posant successivement leurs tasses sur la selle d'un des scooters. Sous la pancarte du coiffeur, à gauche du « Chicken and Eggs center », du bout de la rue dort un homme sur une table métallique couverte de bois. Il vient de surgir de sous sa couverture verte à grosses bulles rose. Il enfile sa paire de sandales, enroule son sommaire lit composé d'une couverture marron pour matelas et d'une autre pour couette. Il s'en va.

Chaque détaillant de poulets vend entre cinq cents et mille pièces par jour. La vente en gros se fait en grande partie auprès des hôtels — restaurant d'Ahmedabad. Le reste est vendu au détail. Si les coqs trônent sur les cages, c'est parce que leur viande est plus appréciée que celle des poulets entassés dans les cages compartimentées. Un kilogramme de coq est vendu cinq cents roupies contre 20 pour un kilogramme de poulet. Ces volailles viennent des alentours d'Ahmedabad.

Le chant du coq retentit le long de la rue. Le son des couteaux sur les planches de découpe en bois se fait de plus en plus rapproché à mesure que l'activité s'installe. Un homme passe. Il porte une pile de plateaux destinés à recevoir des œufs. Peut-être le reverrai-je passer chargé d'œufs frais de la ponte du matin ? En face, l'homme qui découpait les poulets répartit maintenant les morceaux dans des sacs plastiques noirs. Il décroche une demi-carcasse de chèvre et la remplace par une carcasse entière. Sur un autre crochet pend une chèvre accrochée par les pattes arrière. Le ventre est coupé en deux. L'ensemble des viscères extraits par cette ouverture pend sur un troisième crochet. La partie avant de la chèvre est retenue par la colonne vertébrale.

L'équipe, qui se trouve derrière moi, s'est étoffée de deux assistants. Les poulets sont décapités, leurs pattes coupées

avant d'être plumées en commençant par les ailes. D'un geste habile limité à l'action de deux pouces le ventre est écartelé, les tripes vidées puis triées. Les carcasses sont jetées sur un tas près de l'homme qui s'occupe de découper les poulets en morceaux avant de les peser. Le foie et les intestins sont séparés et jetés sur deux tas distincts. De temps à autre, les tas de plumes servent à essuyer le sang sur le sol de carrelage vert-de-gris. **9 h 35.**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un morceau de viande,

Avant de devenir morceau, la viande, disons les animaux, traverse toute une épopée. Prenons un poulet, dans des camionnettes aménagées, moitié véhicule, moitié cages, les poulets arrivent entassés au petit matin. Dans l'embouchure de la rue de Bathiyar Gully, les camionnettes stationnent puis des hommes se mettent à défiler dans la rue. Chacun porte quatre, cinq poulets dans chaque main. Ils sont suspendus par les pattes, impossibles pour eux de se repérer, dans la nuit, la tête en bas. Ils s'abandonnent à leur sort, sans un bruit. À l'arrière d'une camionnette stationnée au milieu la rue, une balance est fixée. C'est un crochet relié à un petit boîtier qui affiche en lettres digitales rouges le poids total des poulets qui y sont suspendus. Les poulets ne s'échangent pas à la pièce, mais au poids. L'acheteur estime un prix en fonction de la quantité de viande qu'il pourra extraire de cette masse emplumée encore pendue la tête en bas. Les détaillants remplissent au matin les cages qui bordent la rue, de poulets. Sur ces petites cages empilées où s'entassent huit à dix poulets par compartiment, les coqs trônent au sommet des cages, retenus par une ficelle. Leur viande sera vendue deux à trois fois le prix de celle des poulets. Il s'agit de les mettre à l'honneur avant que tous ne subissent le même traitement. La hiérarchie existe partout jusque dans la volaille.

La journée peut commencer. Quelques tasses de thé, et les carcasses de chèvres commencent à être suspendues sur les

crochets des façades, sous la devanture, les corps, roses et beiges, exposés sur la rue, comme des trophées. Les têtes de chèvres sont alignées en rang. Penchées sur la joue gauche, elles regardent la rue d'un œil vitreux attendant qu'un acheteur vienne s'intéresser à elles. L'attention particulière donnée à la présentation fait des carcasses de chèvres et des poulets en cages les éléments du décor de cette rue. Bathiyar Gully est bordée de cette viande en devenir. L'odeur âcre qui se dégage des corps se mêle à celle des poissons séchés stockés dans de grandes boîtes de polystyrène.

La découpe des poulets se fait sur la rue, par souci de transparence. Toutes ces manipulations qui pourraient être jugées ingrates ne sont pas cachées dans une arrière-cour poussiéreuse. Tout est exposé à l'agressivité de la rue.

Certains commencent à découper les poulets tôt pour pouvoir livrer les restaurants avant le déjeuner. On peut identifier deux types de lieux de découpe. Les petits locaux ouverts sur la rue et les plateformes installées sur la rue. Dans les locaux dont les murs sont couverts de boîtes de stockages, les hommes s'asseyent en rond et chacun s'occupe d'une partie. On se passe de main en main les carcasses de poulet qui sont dégrossies au fil des manipulations. Il y a un tas réservé aux viscères, un autre aux pattes, un autre aux têtes. D'avance on isole les parties invendables pour pouvoir les recycler plus tard. Le sang s'accumule sur le sol carrelé, mais la cadence reste rapide. Un détaillé s'occupe en moyenne de cinq cents poulets par jour, pas le temps de traîner. Une fois apprêté, le poulet passe sur une planche de bois épaisse, grossièrement découpée, lui donnant l'allure d'une section de tronc d'arbre. Un des hommes s'occupe de la découpe finale tranchant méthodiquement les petits corps roses de sa fine feuille de boucher. C'est la dernière étape avant que cette viande soit vendue, elle doit être en morceaux. La viande est vendue au kilo uniquement entre grossiste et détaillant. Au consommateur, elle est toujours vendue découpée. Est-ce de l'orgueil de la part des bouchers qui ne veulent en aucun cas déléguer leur savoir-faire à un simple passant? La découpe de la viande est une vitrine dont profitent les bouchers. Le nombre d'étapes, la précision des gestes et l'organisation dont ils

font preuve lors de la découpe en différenciant ce qui sera mangé et ce qui sera réutilisé, sont les clés de leur savoir-faire. De ce fait, il semble qu'une attention réduite est donnée à ce qui ne fait pas partie de cette expression. La viande, une fois découpée, est rapidement **empaquetée dans des sacs plastiques noirs selon les commandes**. Si nous prêtons attention aux bouchers qui préparent la viande non pas dans un local, mais sur la route, l'hygiène est ostensiblement reléguée au rang de parasite ne participant pas au processus de découpe. Les plats d'acier qui servent à contenir les morceaux de viande au cours de la découpe sont négligemment lavés dans une eau saumâtre où les mouches viennent se rafraîchir. L'eau, une fois chargée des résidus de sang séché au fond des plats est allègrement jetée dans le caniveau qui longe la plateforme sur lesquels ces « *bouchers d'extérieurs* » officient. À quelques centimètres du sol, ils sont exposés aux mouvements du trafic dans cette rue où des motos ne cessent de passer klaxonnant sans interruption pour se frayer un chemin dans la foule dense des passants.

Le processus de découpe de la viande met en lumière deux tendances. D'un côté la découpe en elle-même exposée sur la rue par les locaux de boucherie sans mur de façade et les bouchers installés le long de la rue sur de petites plateformes de bois. La complexité du processus qui transforme les animaux encore vivants en morceaux facilement transportables dans de petits sacs plastiques noirs est l'espace d'expression privilégié du savoir-faire des bouchers. La précision des mains anoblit ce qui peut en premier lieu répugner, et révèle la délicatesse des bouchers quant au traitement du vivant. De l'autre, des éléments liés à cet univers (celui de la boucherie) sont négligés. Si une apparence de propreté est impérative, l'hygiène reste sommaire. L'empaquetage, qui pourrait être traduit comme le moment de passage du boucher (l'expert) au client, est traité sans ménagement. Soit que les clients non aucune attente, soit que, ne participant pas à révéler l'art de la boucherie, il est traité avec désintérêt.

Cette activité de découpe marque la rue dans toute sa longueur. Les ambiances sont dominées par l'odeur de sang séché qui s'épaissit à mesure que la température augmente, baignant

la rue d'un air saturé de cette odeur aux heures les plus chaudes. L'impact des feuilles de bouchers sur les planches de bois massif bat le rythme. Les sons se répondent sans jamais s'interrompre. En piquant sur la décharge organique du fond de la rue de Bathiyar Gully, les aigles remuent la poussière qui stagne dans l'épaisseur de l'air avant de redescendre.

Les rôles sont distribués entre les différents occupants de cette rue. Il y a les commerçants, assis derrière leur caisse où occupés à feuilleter les registres à l'ombre des locaux ouverts sur la rue et dans lesquels les anciens sirotent le thé en regardant les passants. Les bouchers sont installés dans ces locaux, sur des petites plateformes à même le sol ou perchés sur des structures métalliques. Peu importe la qualité de l'installation, ils sont tous entourés de leurs couteaux, de carcasses et de sacs plastiques remplis de viande coupée. Les vieilles femmes, assises sur la poussière visqueuse, s'occupent des tâches auxiliaires. Entourées de grands sacs de plastique blanc usé, elles sortent par poignées les pattes de volailles jaunâtres et les tris selon une logique qui échappe à mon regard de néophyte. Sans doute que les plus belles pattes serviront à un usage futur, mais lequel ? Au fil des visites, il y a ce que l'on comprend, ce que l'on apprend à comprendre et puis ce qui nous échappe et dont la compréhension dépend de notre imagination.

Au niveau de la décharge organique, la rue se divise en deux. Vers la droite, elle devient une ruelle étroite couverte par les balcons prêts à s'effondrer des maisons qui la bordent. Dans cette ruelle, les bouchers semblent reclus, cachés derrière un rideau de carcasses rougeoyantes pendues sur une tringle métallique. Un sentiment d'exclusion ressort de cette précarité spatiale dans une rue où, en amont, les bouchers exhibent fièrement leur art de faire. Le jour où, j'interrogeais un de ces bouchers du fond de la ruelle, j'appris que tous ici, dans ce petit espace, coupaient et vendaient du bœuf. Ainsi, dans cette ruelle exsangue s'exprime spatialement la prohibition de la consommation de bœuf imposée par la religion hindou. Le quartier de Tin Darwaja est à majorité musulmane. Cette exclusion suggère une tendance communautariste divisant hindous et musulmans exacerbée par les émeutes de 2002.

Hindous et musulmans s'étaient affrontés pour des raisons politico-religieuses. Chaque communauté est libre de s'exprimer librement dans l'espace qui lui est dédié. Cet espace peut être un immeuble, une rue, un quartier, une rive. Cependant, certains interdits contournent cet accord tacite en s'imposant à tous obligeant les vendeurs de bœufs à se cacher de la ville pour pouvoir continuer leur commerce.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un kart

09 janvier 2015. 18 h 15. Shastrinagar Market

Je traverse une première fois le marché avant de retourner sur mes pas pour demander à m'asseoir sur une chaise de plastique gris clair appartenant au vendeur de légumes à ma droite. Je suis sur le trottoir et fais face à la route. Une deux fois trois voies dont deux voies sont utilisées par le marché du côté où je me trouve.

Le vendeur à ma gauche est installé sur le trottoir. Des bassines recouvertes de tissus sont remplies de légumes divers. Haricots, aubergine, choux, carottes, lady-fingers, herbes fraîches, poivrons, chou-fleur. Il est assis contre la grille qui sépare le marché de la cour du lotissement à l'arrière. Il a une balance digitale posée sur une caisse recouverte d'une écharpe orange à petits motifs blancs en forme de losanges. Le vendeur assis à sa gauche, juste à côté de l'accès au lotissement tient un stand à peu de détails près identique.

Il faut distinguer les occupants du trottoir de ceux des deux colonnes d'en face. D'une hauteur de vingt centimètres, ce trottoir permet aux trois types de stands de cohabiter. La première catégorie comporte les vendeurs sur kart. Ces objets roulants sur quatre roues de vélo au rayonnage renforcé et surmonté d'une plate-forme de bois d'un mètre cinquante sur un et soutenu par de longues plaquettes métalliques arquées de sorte à joindre les roues et la plate-forme de bois. Il n'est pas rare de voir sur les grands axes, des pousseurs de kart acheminer leurs engins jusqu'aux espaces de

marchés après s'être réapprovisionnés dans les marchés en gros.

Le vendeur assis à ma gauche appartiendrait plus à une seconde catégorie. Ses produits sont surélevés de la route par la hauteur du trottoir. Les légumes sont disposés sur des pyramides de bassines retournées évitant un contact direct avec le sol. La troisième catégorie est représentée par les vendeurs moins nombreux installés directement sur le trottoir qu'ils revêtent d'une pièce de tissu ou de toile de jute avant d'étaler leurs légumes.

Le trottoir est un jeu de hauteur longiligne bordant l'allée d'une ligne saccadée. L'allée qu'il borde est d'une largeur presque inférieure à un mètre et demi. Sa largeur est relativement faible au regard de la fréquentation de ce marché nocturne. Elle prend des airs de boulevard bondé lorsque les sacs gonflés de légumes s'entrechoquent et où les épaules se frôlent risquant à tout moment de se rencontrer.

De l'autre côté du trottoir, une ligne de karts stationnés borde la route. Ces karts stationnés dessinent une ligne régulière, la fabrique artisanale de ces karts leur assure une hauteur commune de quatre-vingt-dix centimètres.. Cette ligne est doublée d'une seconde colonne de karts non pas tournés vers le trottoir, mais vers les deux fois trois voies. Au milieu, les vendeurs séparent ces deux rangées de karts. Ça et là, aux endroits où les détaillants de fruits et légumes n'ont su combler les vides, scooters et motos des clients s'agglutinent.

Ainsi se dessine ce marché, quatre lignes parallèles longeant la route sur trois cents mètres. Le trottoir, l'allée, la double rangée de karts.

La nuit est déjà tombée. Tous les karts ont un objet en commun. C'est une petite installation précaire qui cache une organisation rigoureuse. Chacun dispose d'une lumière. Un néon cylindrique long de quinze centimètres émettant une lumière blanche. Il est directement posé sur une petite batterie, de celle que l'on utilise pour les scooters. À l'heure où le marché se dissipera, chacun de ces petits systèmes sera récupéré par un pousseur de kart. Les

batteries rechargées pendant la nuit reprendront du service le lendemain.

En face de moi, une femme vêtue d'un *saree* jaune à grosses fleurs rouges et bleues choisit ses tomates. Devant elle, un kart recouvert uniquement de ce fruit oblong. Leur amoncellement aléatoire est ceinturé par une petite muraille d'une hauteur de deux tomates. Le vendeur tend à la femme en jaune une petite bassine rose. Une fois son choix fait, il les pèsent avant de les lui remettre dans un sac de plastique transparent vert. Quelques minutes plus tard, le vendeur sort de derrière sa balance pour réarranger la petite muraille avant de réorganiser le hasard qui régit l'amoncellement de ses tomates. **19 h 23**

Un Kart,

Combien sont-ils dans la ville? Des dizaines? Des centaines? Des milliers? Roulant le long des grands axes pour rejoindre des destinations indéfinissables, ils sont partout et semblent ne jamais s'arrêter. Les karts, ces plateformes en lattes de bois montées sur une structure en acier arqué et posé sur leurs quatre roues aux rayons renforcés, doublés. Aucun système de propulsion intégré. Au Gujari Market, le dimanche matin, les artisans exhibent les différents modèles de kart que l'on peut trouver. Les plus simples n'ont que cette plateforme, mais neuve, le bois est clair, encore hérissé d'échardes, car grossièrement poncé. Les quelques vissees visibles viennent à peine d'être logées dans ces lattes. Les rayons étincelants des roues ne sont ni fatigués ni déformés par les kilomètres de trajet quotidien auxquels ils sont destinés. Il y a les modèles couverts surmontés d'une bâche tendue sur une frêle structure d'acier. C'est la même couverture de plastique tissé qui protège du soleil les vendeurs de pastèques assis au bord d'une épaisse charrette aux côtés d'une pyramide de fruits qui traversent la ville tirés par leur chameau. Un dernier modèle où trois arrêtes de la plateforme de bois supportent une petite tablette surélevée et protégée par une couverture bâchée. Les vendeurs de sandwiches sont friands de ce modèle. Ils se servent de la petite tablette pour passer les sandwiches prêts aux clients. C'est aussi sur cette tablette qu'est disposé le sel, la sauce tomate et le mélange d'épices. On y oublie parfois les petites assiettes de carton ondulé encore

grasses après avoir mangé sur le pouce. La carte des sandwiches cristallisée dans du plastique thermocollé est en consultation libre pour les quelques clients qui ne connaîtraient pas par avance leur commande. La bouteille de ketchup, un cône de plastique rouge tronqué surmonté d'un bec verseur en plastique blanc trône à côté de la bouteille de mélange d'épices : la même couleur, la même forme.

Au Gujari Market, dans les allées que dessinent les dizaines de karts neufs, les artisans se mêlent aux acheteurs pour discuter le prix d'un achat que l'on ne pourra regretter. Un kart neuf, ce n'est pas une fantaisie, c'est un nouvel emploi qui débute. Derrière un kart, il y a un pousseur qui prend sa place dans la ville, il prend une fonction, reçoit la reconnaissance de toutes les personnes qui le verront charrier des marchandises. La reconnaissance des futurs clients qui s'enquerront du prix des carottes ou de la provenance des chemises. Dans le pire des cas, on rachète un kart parce que le dernier n'a pu supporter plus longtemps son labeur incessant. Une fois les roues changées à cinq reprises, les lattes de bois fendues remplacées par de nouvelles ou le cadre en acier reforgé, car tordu, il faut se rendre à l'évidence, il faut le remplacer. Dans l'excitation de cette nouvelle acquisition, on loue un rickshaw pour la matinée, le kart retourné sur l'épaisse bâche jaune, la déforme et laisse peu de place à toute la famille qui se serre dessous sur les sièges.

Où vont tous ces karts arpentant les rues? Au carrefour de deux grands axes, un pousseur poursuit le peloton de voitures entraînant son kart vide. Il court plié à l'équerre comme un cycliste de vitesse. Il est seul au milieu du carrefour lorsque le sifflet du policier assurant la circulation retentit, les motos les plus rapides le contournent sans attendre qu'il n'atteigne l'autre rive. Sous un soleil écrasant, le pousseur ne s'arrêtera pas d'affronter l'agressivité du trafic tant qu'il n'aura pas atteint son but. Quand la pente est propice au relâchement, les deux mains appuyées fermement sur le rebord arrière, il gaine son corps pour décoller du sol. À la manière d'un gymnaste suspendu entre les barres parallèles, il se laisse aller dans les maigres pentes alourdissant de son poids la plateforme de bois pour qu'elle prenne de la vitesse. Quand

vient un traître faux-plat, le pousseur prend la place des bœufs et accrochant ses phalanges au rebord de bois à l'avant du kart se met à tirer son véhicule. Il faut aussi faire preuve de prévoyance quand il s'agit d'arrêter net la course du kart lorsqu'une moto vient couper la trajectoire. Il peut aussi y en avoir deux. Deux karts pour un pousseur ou deux pousseurs pour un kart. Dans le premier cas, le pousseur marche au milieu des deux karts, pousse d'une main et tire de l'autre. Même inversion pour prendre les virages, il faut faire lever les roues avant du premier kart en appuyant sur l'arrière de la plateforme tout en levant les roues avant du deuxième afin de donner, aux deux, la même nouvelle trajectoire. Dans le cas où deux pousseurs se partagent un kart, c'est qu'une lourde charge rend le déplacement pénible ou alors qu'un des deux pousseurs fainéante sur la plateforme pendant que son collègue s'occupe de déplacer sa masse.

Ces karts sont l'outil des détaillants. Ceux qui se lèvent avant l'aube pour aller chaque jour s'approvisionner dans les marchés au gros avant de traverser la ville pour arriver dans leur quartier à l'heure où les premières femmes se lèvent et préparent les repas de la journée. À 8 heures le matin, après que la cloche du temple ait annoncé l'offrande du matin, les rues s'égosillent. Des marcheurs supportant sur leur tête de grandes gamelles d'*idli*¹ et de *sambar*² lancent de puissant : « Gaaaaraaam ». Avant de s'arrêter pour la journée dans un marché local, les vendeurs de légumes, lorsqu'ils passent dans les rues du quartier annonce aussi leur passage d'une voix forte et entêtante. Lorsqu'une femme apparaît devant son portail, le pousseur arrête son kart et procède à la transaction avant de reprendre son chemin et sa rengaine. Cette promenade matinale achevée, les pousseurs viennent élargir les marchés, réduire la largeur des routes et des rues. Les plus nombreux sont sans doute les maraîchers. Certains proposent plusieurs légumes, d'autres uniquement de l'ail ou des tomates, pareil pour les fruits. Il y a sur la place du Bhadra Fort un saint homme accompagné de son éléphant. Ils sont rarement ici, mais toujours accompagnés d'un

.....
 1 galette de riz et de lentille blanche cuite à la vapeur
 2 soupe de légumes

vendeur de bananes destinées à faire offrande à l'éléphant. Son kart est divisé en deux. D'un côté les bananes agglutinées en grappes, de l'autre les épiluchures qui s'accumulent anarchiquement.

Le plateau fixé sur la structure des quatre roues est en lattes de bois souvent poncées par l'usure du temps. C'est un rectangle, son plus grand côté mesure moins de deux mètres. Le petit côté mesure un mètre trente. Concrètement cela signifie que la longueur du petit côté est la distance qui sépare le vendeur du client. Penchés sur le kart pour décider de leur éventuel achat, les clients abordent frontalement le vendeur. Après quelques échanges de prix au poids, une fois les décisions prises, le vendeur tend au client un récipient métallique ou une petite corbeille de plastique afin de laisser tout à chacun la liberté de choisir ses fruits, ses légumes. À partir de ce moment, le client peut quitter cette position frontale et se mettre à tourner autour du kart pour aborder sous tous les angles les fruits de sa consommation. Le client n'accède pas où se trouve le vendeur, derrière la balance. Seules ses connaissances semblent peuvent s'attarder à ses côtés. Il arrive de tomber sur des karts fantômes qu'aucun vendeur ne guide, le vendeur absent s'est senti libre de satisfaire l'envie de prendre un thé. C'est les vendeurs mitoyens qui assurent la permanence et s'occupent d'annoncer aux clients le prix des denrées. Lorsque la monnaie vient à manquer, c'est encore les collègues voisins qui la rendent au client à la place du vendeur démuné de petites coupures. C'est un système où les comptes ne sont pas consignés, mais relèvent plutôt d'une comptabilité aléatoire où les dettes sont remboursées le jour où le collègue créancier se retrouve emprunteur. Cela révèle un état de confiance constant et également un plan de placement immuable. Bien qu'à la fin du marché les vendeurs se dispersent en poussant leur kart pour rentrer chez eux, ils retrouveront le lendemain la même place aux côtés des mêmes personnes. Les marchés locaux, de par la mobilité des karts, sont des structures éphémères qui s'assemblent puis disparaissent en une poignée de minutes. Mais des règles muettes suggèrent que ces marchés sont établis sur le long terme. Le système de paiement des petites dettes, le plan de placement en sont deux indices et il en existe d'autres. L'impertinence des loueurs de lampes halogènes du marché de

Shastrinagar en est un troisième. Shastrinagar est un marché nocturne longeant la rue Gaurav (Gaurav Path) aux limites du quartier qui lui a donné son nom. Les vendeurs commencent à se disperser aux alentours de dix heures. Quelques-uns restent, mais le kart des deux loueurs de lampes marque chaque jour les derniers instants du marché. Ils passent de kart en kart et sans demander l'avis à personne, récupèrent les ampoules montées sur de petites batteries de 12 volts pareilles à celle d'une mobylette. En rang sur leur kart, les lampes s'accumulent et personne ne proteste. L'heure a sonné, il est temps pour les batteries d'être rechargées pour que le lendemain, lorsque la nuit sera tombée, tous puissent continuer à vendre les stocks de la journée. On ne proteste pas, car sans ces lampes qui éclairent visages et marchandises, cet endroit serait amputé d'une part de son identité. Celle d'un marché local ayant commencé par coloniser illégalement une partie de la largeur de Gaurav Path et qui tous les jours grappille la nuit. La rudesse des loueurs de lampes halogènes, l'absence de protestation de la part des vendeurs font preuve de la préexistence d'un lien quotidien entre ces deux groupes.

Avec ses quatre roues au rayonnage doublé, les karts injectent dans la ville les consommations d'une journée. Leur mobilité leur donne cette insolence de n'être attachés à aucun point. Pourtant, les trajets quotidiens qu'ils dessinent à travers la ville, que ce soit le matin au moment de s'approvisionner au marché au gros puis de partir vendre dans les marchés locaux, le passage dans les rues pour livrer les mères et épouses matinales qui avant le soleil préparent les repas de la journée, les emplacements dans les marchés locaux où chaque kart s'installe un jour après l'autre sans penser à le faire sur le trottoir d'en face, tout illustre une tendance plus ancrée dans un système de règles sous-jacentes que tous respectent sans les verbaliser. Ces karts sont indissociables de leur pousseur qui se mue en vendeur lorsque les roues cessent de tourner. Dans la ville, ces pousseurs sont cette force de propulsion silencieuse esquivant le trafic tant que possible ; ces vendeurs sont collègues connectés dans un réseau d'emplacements qu'ils s'y sont appropriés sans jamais s'y attacher.

Réparer

10 janvier 2015. 13 h 30. Quartier de Mirzapur

Après avoir fait le tour des deux rues emblématiques de ce quartier, je demande une chaise à un des nombreux vendeurs de revêtement de selle proche du carrefour qui mène jusqu'à Sidi Saiyad Masjid. Les deux rues, qui font de la moto l'image de ce quartier, ont deux fonctions différentes. La première, celle dans laquelle je me trouve actuellement propose toute sorte d'objets d'entretiens et surtout d'amélioration. Revêtements de selle, poignées, klaxons, etc... La seconde rue, qui se connecte au virage avec celle-ci, est spécialisée dans l'achat-revente et la réparation. On y trouve toute sorte de motos. De la carcasse de scooter *Bajaj*, une copie du *Piaggio* anciennement produit en Inde, jusqu'au dernier modèle 350cc passé à la crème à polir. Il y a des garde-boues, des pièces de carrosserie, des jantes encore chromées ou encore des phares en forme de bulbe.

La rue, dans laquelle je me trouve, débute avec les vendeurs de revêtements de selles. Ils sont suspendus comme des chemises à droite et à gauche du seuil des magasins. Avec ces rideaux latéraux de vinyle, chaque échoppe est visuellement mise à distance du voisin. À l'ombre de ce lobby, les magasins s'enfoncent à l'intérieur du rez-de-chaussée des bâtiments sur une profondeur allant de cinquante centimètres à trois mètres. Rapidement apparaissent

les détaillants de klaxons arborant différentes tailles de cloches digitalisées. Certaines, recouvertes de grilles chromées sont disposées juste à côté des mini-enceintes et des phares clignotants. Deux de ces magasins sont surélevés. L'accès est matérialisé par deux rampes hautes de sept marches. Entre ces deux rampes, le vendeur trône assis en tailleur sur une plate-forme sur pilotis de deux mètres de large sur soixante centimètres de profondeur. Derrière lui, des vitrines remplies de pièces détachées dont seul ce vendeur semble connaître l'organisation exacte des étagères. C'est un local de cinq mètres de large et trois mètres de profondeur ouvert sur la rue.

Les auvents, parfois plus profonds que les magasins qu'ils protègent, projettent une ombre nécessaire pour adoucir la dureté du soleil qui réaffirme sa présence depuis le déclin de l'hiver. La proximité des façades et le défilé incessant des motos dans ces rues étroites ne font qu'épaissir l'air déjà chargé des effluves de rickshaw.

Un scooter dépasse sur la route, fils électriques apparents. Un jeune homme, jean, basket et chemise rose pâle remplace une pièce qu'il vient de piocher dans son magasin. Quelques vis et un coup de chiffon noirci à l'usage, les coups de klaxon qu'il donne compulsivement laissent à penser qu'il vient d'en réarranger l'état. Ce doit bien être le seul endroit où la quantité de coups de klaxon donnés depuis un véhicule à l'arrêt est supérieure à celle donnée par les véhicules en mouvement. La symphonie s'échelonne selon trois grands corps d'instruments. Les klaxons mobiles, de passage dans la rue, désireux de signaler leur présence. Les klaxons provenant d'un véhicule immobile subissant une batterie de test souvent composé d'une vingtaine de coups de klaxon. Enfin vient la mélodie, interprétée par les klaxons d'expositions proposant une gamme de tintements allant de la bicyclette au semi-remorque avec lesquels s'amuse les clients à l'ombre des magasins.

Le magasin surélevé en face de moi n'est pas soutenu par

des pilotis, mais par un étage inférieur dont on ne distingue que les cinq dernières lames du rideau métallique. Le reste est masqué par une bordure en ciment d'une vingtaine de centimètres coulé directement sur le trottoir comme une double protection au fleuve de la mousson. **14 h 32**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Réparer,

Le cordonnier à l'angle de Darshan Complex de Gathlodia, les mécaniciens crasseux du quartier de Mirzapur et des réparateurs d'écrans cathodiques, planqué dans une arrière-cour à deux pas du Revolution Restaurant qui surplombe Gandhi Bridge, ont un point en commun. Ils réparent sans discrimination les maux dont souffrent des objets éprouvés au quotidien. Les chaussures foulent le sol, les motos pompent de l'essence sur les grands axes d'Ahmedabad quand les vieux écrans, de la taille d'une commode, tonnent à tue-tête les clips musicaux les plus populaires de Bollywood, n'importe où l'électricité réussit à être acheminée. Cordonniers, mécaniciens, réparateurs, ils participent à un mouvement similaire qui tend à donner à un objet endommagé voir défectueux une chance de retrouver son usage d'origine. Les réparations pratiquées ne respectent aucun régime d'assurance, mais chaque tentative de réparation semble être l'expression d'un refus de la lecture classique du cycle de vie d'un objet qui consiste à joindre un point A à un point B avant d'endosser la qualité de

déchet ou le label à recycler.

Le cordonnier fera tout son possible pour reconstituer une lanière de cuir déchirée à partir d'une lanière récupérée sur une autre chaussure avant de la recoudre entre les deux épaisseurs de la semelle. Le mécanicien soudera une plaquette de métal sur un pot d'échappement troué par la rouille. Le réparateur de télévision éventrera un écran testant les circuits imprimés jusqu'à identifier la soudure défailante. Leur rapidité à s'engager dans une réparation impose une confiance aveugle que l'on ne cède qu'aux experts. Nul ne saurait prévoir la durabilité de ces opérations parfois risquée d'avance, mais l'espoir de récupérer un objet remis d'aplomb balaie ces questions subsidiaires.

L'intérêt du quartier de Mirzapur et de ses quelques rues encombrées de motos est ce mélange entre réparation et modification. Le long des boutiques ou des garages, les motos sont alignées. Leur aspect varie illustrant un spectre allant d'épave à neuve en passant par seconde main. Sans demander, impossible de savoir lesquelles sont à vendre, lesquelles sont en maintenance, lesquelles est simplement stationnées. C'est un marché à ciel ouvert où les mécaniciens côtoient les commerçants en *kurta* blanche derrière leur bureau autant que les vitrines côtoient les garages. La rue absorbe les relents de ce quartier dédié à la moto. Le bas-côté grisâtre est imbibé d'huile de moteur.

Dans les rues adjacentes à la rue où se trouvent les garages, il est possible de trouver n'importe quel accessoire pour modifier une moto. Les modèles de klaxons sont vissés sur une planche de bois pour permettre à l'acheteur intéressé d'écouter leur son avant d'investir. Il y a là des autocollants copiant tant bien que mal tous types de marques. Des carénages pendent de sous les devantures à côté des phares de formes diverses. Les néons et effets lumineux envisageables pour les phares avant ou arrière s'illustrent sur des tableaux de bois, clignotants de toutes parts. Les pare-buffles chromés sont exposés avec les poignées de couleurs. C'est un catalogue grandeur nature. Cette surenchère d'éléments de modifications donne à la moto une fonction allant bien au-

delà de celle du transport. Elle devient un objet de convoitise et de représentation. Les motos équipées d'un klaxon de voiture remontent les voies à toute vitesse. Comme un appeau que le chasseur utilise pour attirer les canards, ces motos leurrent le trafic pour rapidement se frayer un chemin.

La réparation ou la modification ne requiert pas de grand espace. Elle ne s'expose pas, mais est répandue. Les tailleurs de rue sont partout. Installés le long d'un mur d'enceinte ou à l'entrée d'un chantier, ils réparent les accrocs et les déchirures, cousent des ourlets et ajustent les manches. Il suffit d'une table sur laquelle est posée la machine à coudre et d'un sac de chutes de tissu. Les quelques accessoires nécessaires — aiguilles et bobines de fil — sont enfermés dans un petit coffret de bois. L'empreinte au sol se résume aux six pieds que comptabilisent le tailleur et sa table. Sans devanture, ni écriteau, ni drapeau, leur présence s'affirme par leur activité continue et les allées venues des clients passant récupérer leurs vêtements réparés. Nous écrivons « les tailleurs de rue » parce qu'ils se distinguent des tailleurs dans leur boutique occupée à découper des pans de tissus pour en faire des habits neufs. La rue sépare la création de la réparation. Si le produit fini sort d'une boutique, c'est dans la rue que sa durabilité sera assurée.

Dans ce sens, la réparation entretient un lien avec la liberté. Tous ces réparateurs donnent le choix entre jeter et continuer à utiliser. Ils donnent une alternative à l'obligation de racheter un objet neuf. Si la durée supplémentaire que la réparation supportera importe peu, c'est parce que la prolongation qu'elle offre n'a pas de durée de vie associée. Le jugement de la qualité d'un objet neuf s'estime selon sa capacité à être réparé successivement et non selon sa capacité à être utilisé sur le long terme sans avoir recours à la réparation.

Lorsqu'il s'agit de passer à table, cette liberté subsiste. Un masala dosa sera toujours servi avec un ou plusieurs *chutney* et un *sambar*. Libre à chacun de les mélanger selon ses envies. Le repas traditionnel sous la forme du *thali* est une ode à cette liberté de modifier, expérimenter et réparer. Un *thali* se présente sous

la forme d'une large assiette d'inox à haut rebord. À l'intérieur de cette assiette sont disposées de petites coupelles autour d'une grande coupelle de riz. Dans ces coupelles, il y a deux à trois sabji, du yaourt, du dal et du lait coupé à l'eau et aux épices. Les galettes de pain sont posées sur les coupelles ou apportées dans une assiette séparée. La dégustation est encadrée par des règles générales. Le dal peut être versée dans le riz, le riz mélangé au yaourt peut clore un repas pour apaiser la morsure des épices, le roasted papad peut être émietté dans le riz pour lui donner du croustillant, le riz ne se mange pas à l'aide des galettes de pain, mais avec les sabjis pour éviter une trop grande accumulation de féculent en une bouchée, les oignons se mangent en début de repas pour ouvrir l'appétit. **Pourtant ce corpus de règles reste très théorique et chaque convive l'interprète à sa manière.** Libre est de modifier la texture du riz en lui adjoignant différentes préparations de légumes. La diversité des coupelles permet d'expérimenter des associations d'ingrédients, d'épices et de consistance. Si un des éléments vient à manquer, il suffit de demander à être resservi évitant ainsi de brider tout désir d'expérimentation.

Derrière son apparence très maitrisée, le thé, aussi, illustre cette tendance avec ses dizaines de recettes, de contenants et de couleurs.

Malgré cette liberté, il y a ce qui ne peut plus être réparé, ce qui n'a jamais pu être réparé ou recyclé. Nous parlerons volontiers de déchets. Un coup d'œil devant les petits magasins, sous les escaliers extérieurs, à l'angle d'une rue, les déchets s'amassent. Une coupe dans le sol comme il y en a temps le long de la Sabarmati révèle des strates de morceaux de plastique sans âge. Si les rues sont sales, ce n'est que pure illusion. Il faut se promener à 7 h le matin pour voir tous les commerçants de l'avenue de Gurukul balayer l'avant de leur vitrine avant d'incinérer les tas formés le long du trottoir. Chaque matin, la municipalité envoie ses balayuses pour racler les bas cotés de terre battue. On ne cache pas les déchets, ils font partie de la rue. Les micro-décharges coincées entre les rues sont une manne infinie pour les chiens errants et les vaches, ruminant les emballages plastiques aussi bien que les peaux de bananes.

À certains endroits, un regard sur la décharge du coin permet de comprendre ce qui se trame dans les rues attenantes. La décharge au bout de la rue Bathiyar Gully est un mélange d'ossements, de pattes de poulets et de boîtes de polystyrène dont les faucons et les bandes de chiens errants se disputent la propriété.

Les déchets les plus nobles comme les chaussures déchiquetées, les piles usagées ou les écrans de téléphone portable brisés finissent sur les étales des chiffonniers du Gujar Market. Mais la plupart finissent dans les montagnes fumantes de Pirana. Une décharge à ciel ouvert alimentée nuit et jour par des camions-bennes.

En regard, subsiste dans le quotidien, l'utilisation de déchets éphémères. Les fruits secs achetés au détail sont servis dans des feuilles de papier journal, certains vendeurs de thé utilisent des tasses en terre cuite à usage unique, les repas peuvent être pris dans des feuilles de bananiers coupées en deux.

Finalement, la possibilité de réparer, de modifier ou de changer l'usage d'un objet pour le recycler donne une alternative temporaire aux déchets. Enlever cette possibilité, disons cette liberté, c'est réduire la résilience face aux changements et aux évolutions. Le Gujar Market existe depuis plus de 600 ans. Sa subsistance vient du fait que sans structure fixe, il a pu s'adapter au fil des siècles sans subir un cadre physique restreignant son évolution dans le temps et l'espace. Aujourd'hui, le champ de dalles de béton censé servir d'étals pour les commerçants, construit il y a deux ans menace cette liberté et par là même, la survie de ce marché historique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un banc

08 janvier 2015. 17 h 30. Himalaya Mall

En cherchant à m'asseoir, je me suis demandé ce que les gens, assis sur les bancs disposés dans le hall, pouvaient bien voir. Les bancs sont pleins, aucune place libre. Il y a douze bancs, à peine plus du double du nombre d'étages. Dois-je facilement conclure que ce hall n'est pas un espace de repos, mais plutôt une introduction au mouvement qui m'attend? Les escalators ascendants et descendants, dont je peux distinguer le bruit, malgré la musique ambiante de Big Bazaar et les voix qui du haut du troisième étage se confondent dans un timide capharnaüm, ne sont qu'une partie de celle-ci. Après plusieurs esquives dans les escaliers, me voilà rendu au troisième étage.

Sur ces douze bancs que se partagent quelques privilégiés, je distingue à gauche, un homme et une femme. Ils discutent tournant la tête pour se parler face à face. L'homme à les jambes croisées, son pied droit nerveux, ne cesse de battre une mesure au tempo élevé. À leur droite, deux garçons, n'ayant pas pris la peine d'ôter leur sac à dos, sont absorbés par l'écran de leur téléphone cellulaire. À leur côté, un homme portant un chandail beige est tourné vers le sol vitré du patio central qui laisse deviner l'étage inférieur. Les deux jeunes filles qui viennent de s'asseoir à ses côtés ne semblent pas déranger sa quiétude. Le banc suivant est d'un point de vue graphique intéressant à observer. Un homme, portant un léger pull-over à rayures, tourne le dos à un homme plus âgé qui lui porte une chemise blanche. Ils ont tous les deux adopté la position d'un Rodin 2.0 « Le penseur twettant ». L'avant-dernier banc de cette rangée est occupé par une femme et deux hommes

tournant successivement la tête à chaque fois que leur discussion change d'orateur. Le dernier est une recherche sur les positions assises envisageables sur ces bancs. Une jeune fille coiffée d'une lourde tresse brune est assise face aux enseignes. Elle fait dos à une forte femme, elle, coiffée d'un voile bordeaux. À l'extrémité, une jeune femme fait face à l'entrée achevant cette démonstration de positions assises.

Nous nous intéressons désormais aux bancs situés à droite du patio central, deux hommes conversent sur le plus éloigné de l'entrée principale. Ils sont déchaussés et, assis en tailleur, ils se font face. Entre leur banc et le suivant, un homme attend. Tournant nerveusement de gauche à droite, il semble attendre discrètement qu'une place se libère. À propos, le banc suivant où jusqu'alors deux hommes épluchaient leur tablette numérique vient de se lever. Sur le banc du milieu, inoccupé depuis quelques minutes, un homme vient de poser ses deux sacs et se tourne vers la barrière qui protège le patio central. Il tapote de sa main droite la main courante et regarde fixement l'intérieur vitré du patio comme s'il cherchait à s'extraire au volume immense qui l'englobe. Banc de droite, deux hommes, eux aussi tournés vers le patio, prennent leurs aises. S'accoudant à la barrière, allongeant les jambes entre les barreaux intermédiaires, s'agitant dans une discussion qui d'ici semble à caractère privée. À leur droite, deux hommes que rien ne semble lier. Enfin, terminant cette seconde rangée, trois jeunes filles en uniformes de lycée. Tailleur noir, chemise blanche, elles secouent leur tête au rythme de la conversation.

Alors que j'écris cela, trois jeunes garçons me rejoignent sur la petite avancée du troisième étage, coincée entre deux escalators. Elle donne sur le hall central. Ils profitent de ce belvédère pour une furtive session de photographies armé de leur téléphone portable. Deux d'entre eux se postent bien en vue au milieu du belvédère, réajustant tous deux leur lunette de soleil achetée à l'angle de Commerce Six Road. Toute la réussite de cette opération repose sur les points de vues que le troisième s'active à rechercher en tournant autour d'eux tout en déclenchant son téléphone mobile.

Un banc,

La gymnastique matinale recouvre deux aspects. C'est un exercice physique qui correspond à une hygiène de vie. Cette gymnastique prend plusieurs formes s'inscrivant dans la routine quotidienne de ceux qui la pratiquent.

Les plus matinaux de ces gymnastes commencent à l'heure où les premiers magasins époussettent leur stock. Ce sont souvent les anciens qui profitent du calme de la ville pour sortir à cette heure, un bâton à la main pour écarter les chiens errants ayant aboyé toute la nuit. Leur démarche paisible ressemble à celle de ces couples qui marchent à la nuit tombée après le dîner, un bâton à la main pour chasser les chiens qui commencent leur nuit d'errance.

L'heure d'affluence des gymnastes sonne à 7 h. En moins de 10 minutes, le Parimal Garden s'emplit de marcheurs. Comme pour défier le trafic routier, les marcheurs s'accumulent et finissent par produire un flux intense à sens unique où le contresens passe pour un délit de non-initié. Les allées du jardin sont vite bondées et les quelques joggeurs zigzaguent malaisément dans cette foule.

Entre ces allées animées, deux grandes étendues d'herbes se partagent d'autres types d'exercices. Surélevé par le kiosque central, un coach sportif en survêtement gris dirige un groupe

d'une cinquantaine de personnes divisé entre femmes et hommes. Tous débutent la session par se dilater les artères en se forçant à rire bruyamment. Ils enchaînent en frappant en rythme dans leur main. À ce moment, cela ressemble plus à une thérapie de groupe et n'annonce en rien la séance de tai-chi qui s'ensuit. Pendant une demi-heure, le coach dirige une assemblée docile reproduisant lentement ses gestes duveteux. Avant de se disperser, les participants reprennent leurs esprits en hoquetant des cris brefs, mais énergiques. Certains prennent sur-le-champ la direction de la sortie quand d'autres font des étirements.

Le groupe de tai-chi, de par sa taille, semble en concurrence avec un autre groupe, de l'autre côté de l'allée, sur la seconde étendue d'herbe. Sensiblement de la même importance, ce groupe cumule les spécificités. Tous sont habillés en blanc, assis en tailleur, ils sont organisés en rangées et colonnes. Hommes et femmes mélangés, ils font face à un homme debout, lui aussi habillé de blanc. Il tient un micro relié aux deux petites enceintes qui l'encadrent. Impossible de comprendre son discours qu'il prodigue chaque matin. Dans ses attitudes, dans celles de ses disciples, on devine des paroles apaisantes qui se veulent bienfaitantes. On imagine de belles phrases correspondant à la logique irréfutable qui veut que des pensées négatives n'apportent jamais une vie positive. L'attention de son groupe paraît indéfectible. L'impossibilité de comprendre la teneur réelle du discours mène à penser que l'homme debout est une sorte de gourou. Pourtant, à quelques mètres un autre groupe suit les gestes d'un gourou sans paroles. Pris à l'inverse, d'un côté de l'allée se trouve un coach sportif, de l'autre, un coach du mental.

En marge de ces activités conventionnelles, des originaux s'adonnent à diverses activités. Ici un père et son fils s'échangent un frisbee. Là, un couple se passe une balle à une trentaine de pas de distance.

Ces occupations éclectiques viennent combler ce désir commun aux différentes générations représentées de s'activer physiquement avant de commencer une journée de travail, d'étude ou de farniente. Dans les rues, marcheurs énergiques et

commerçants ouvrant leur magasin s'entremêlent accompagnés par les écoliers en uniforme pédalant le long des grands axes. La ville s'éveille instantanément et à 8 h 30, lorsque les marcheurs ont déserté les allées de Parimal Garden, que les grands-pères ont amené leurs petits-enfants à l'école à quatre sur un scooter, que toutes les bâches des vendeurs de chaussures sont défilées, que les étudiants ont fini de partager leur petit-déjeuner sur la selle de leur moto, la vie prend un rythme de croisière et pose un humble voile sur cette frénésie matinale qui reprendra le lendemain.

Généralement, des spectateurs se joignent à ce foisonnement d'énergie. Ils s'installent discrètement sur les bancs qui longent les allées. S'ils ne se joignent pas au déploiement général d'énergie, ils en sont les témoins. Law Garden offre la plus grande variété de bancs. On pourrait les classer en quatre grandes familles. Les plus classiques sont en ciment recouverts d'éclats de céramique. Avec leur inscription sur le dossier, c'est également eux que l'on retrouve installés sur le bord des rues. Viennent ensuite les bancs en acier à dossier droit, avec leurs accoudoirs verts clairs, ce sont les moins originaux. De vieux bancs de bois peint en vert foncé intriguent de par leur dossier arrondi et leur courbe art nouveau. Pour finir, il y a une curiosité. C'est un banc en acier dont l'assise et le dossier sont constitués de planches de bois. L'assise culmine à un mètre au-dessus du sol, bien loin des standards architecturaux. La curiosité s'est évanouie quand, en fin de course, trois femmes effleurant la cinquantaine sont venues s'asseoir dessus profitant de la hauteur démesurée pour détendre leurs jambes en les faisant se balancer. C'est sur les bancs que nous qualifierions volontiers de *normaux* que nos spectateurs viennent s'asseoir. Les plus courants sont ces groupes d'hommes âgés assis côte à côte rangés par ordre d'arrivée. Le premier arrivé s'assoit à une extrémité puis ses comparses suivent cette logique. Les nouveaux arrivants commencent par saluer chaque homme déjà assis d'une poignée de main. En fin de parcours, lorsque tous ont reçu cette gratification, les nouveaux arrivants peuvent s'asseoir sur la portion de banc resté libre jusqu'alors.

Toute la journée durant, ces mêmes bancs accueillent d'autres générations. Bien qu'ils soient presque déserts en fin

de matinée, l'heure du déjeuner les remplit des travailleurs et bureaucrates des alentours armés de leur gamelle. En fin d'après-midi, les lycéens viennent accompagnés de leurs jeunes frères et sœurs. Pendant que les uns flirtent timidement assis sur les dossiers de pierre, les plus jeunes profitent des jeux de pleins airs pour évacuer leur excédent d'excitation. Les bancs les mieux isolés préservent des regards les amoureux téméraires s'échangeant de menus baisers.

Aux différentes heures du jour, les bancs voient défiler les générations. Et malgré les bruits étouffés de klaxons qui s'infiltrent à travers les feuillages, les bancs donnent aux parcs leur caractère romantique de respiration dans la ville. Leur fréquentation illustre un refus du tout urbain et un attachement particulier à un rythme de vie saine en dépit de l'effervescence quotidienne des rues.

S'installer

13 avril 2015. 5 h 12. Jamalpur Market

En venant par le pont, déjà le long de la route des camionnettes déchargées stationnent. Des tricycles de livraison arrivent ensemble et prennent place à l'arrière de la file d'attente, qui s'est constituée sur le bas-côté du pont. Arrivée devant l'entrée du marché aux fleurs, des tricycles chargés de ballots de fleurs se croisent. Les uns sortent livrer des détaillants lorsque les autres entrent pour livrer les grossistes de l'impasse.

Je suis maintenant assis au milieu des fleuristes qui bordent la route en amont de Jamalpur fly-over. De grandes bâches plastiques blanches pavent le sol. Elles sont couvertes de montagnes de fleurs. Les fleuristes sont pour la plupart en famille. Les filles et les fils sont assis avec leurs parents et leur grands-parents autour des fleurs. Tous reproduisent les mêmes gestes pressés et précis. Ils assemblent de longues guirlandes de calendula, la rose d'Inde. Sur une broche de métal, ils enfilent les têtes de fleurs. Une fois la broche saturée, son extrémité est tapée sur le sol pour laisser les fleurs descendre le long de la broche. Quatre broches successives suffisent pour constituer une guirlande. Le fil est arraché de la broche puis la guirlande est posée en tas.

D'une main, le petit garçon que j'observe saisi une bobine de fil, découpe de ses dents une longueur évaluée à l'œil. Il humidifie l'extrémité avant de l'enfiler dans le chat de la broche. Enfin, il peut

se remettre à enfiler des fleurs sur sa broche. Bien que la nuit rende anonyme, un homme vient de s'immobiliser au-dessus de moi. Un regard me suffit pour comprendre que je gêne. Il tient dans sa main deux gros sacs faits de bâche et une bâche blanche qu'il s'empresse de déplier au sol une fois l'espace libéré. Peu de temps après, il revient depuis l'allée des grossistes portant ses deux sacs remplis de têtes de roses. Il pose le sac près de la bâche dépliée et arrose d'eau les deux sacs avec une poche plastique dont il a pris soin d'arracher un coin. Un marchand de sacs d'eau servant à arroser les têtes de fleurs détient le monopole de ce secteur. Les colliers de roses sont surmontés de trois fleurs de jasmin. C'est sa femme qui s'occupera de les enfiler grâce à la technique de la broche. Notre homme fraîchement installé quant à lui enrôle sur un fil les têtes de roses une à une avec sa main droite pendant que sa main gauche saisi les roses. Une fois la guirlande terminée, il noue au milieu de celui-ci trois fleurs de jasmin. Pendant que le couple se lance pardessus le tas de fleurs les différentes parties à assembler, leur petit garçon cherche à s'enrouler dans le *saree* de sa mère pour finir sa nuit. Le regard vide, il refuse d'un signe de tête la proposition de sa mère qui lui tend une broche vacante. **6 h 34.**

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUNDING

S'installer,

Le cordonnier à l'angle du Darshan Complex est assis entre un transformateur électrique et un petit coffre de rangement en bois qu'il ferme à clé la nuit. En face de lui, il y a un arbre qui ajoute son ombre à celle du transformateur sur le mur marron clair sur lequel le cordonnier est adossé. Le matin le cordonnier arrive sur son vélo Tata noir. Il tend une bâche qu'il accroche aux quatre coins à son vélo, au transformateur et à l'arbre. Sur le mur de derrière, une ficelle a hauteur d'homme soutient une guirlande de lacets et de semelles en mousse noires ajustables à toutes les tailles. Il ouvre son coffre de rangement, en sort les chutes de cuir et les chaussures hors d'usage pouvant servir à la réparation d'autres chaussures. Deux coussins dont un recouvert de vinyle rose brillant servent de salle d'attente sur le rebord du trottoir. Assis en tailleur, sur une fine feuille de mousse, le cordonnier est entouré de ses pots de colle, de vernis incolore, de cirage et de brosses aux poils ébouriffés. Il est habillé de blanc comme un boucher, voulant justifier par l'habit, une hygiène de travail implacable.

Son frère vient souvent s'asseoir sur le rebord de trottoir qui longe le transformateur. C'est un vieil homme sec, il porte l'habit traditionnel des rabaris, les meneurs de bovins. Il a de grandes lunettes carrées et comme il se doit, le pommeau de sa canne est

sculpté de lignes. Ses jambes, maigres, dépassent parfois de son dhoti blanc, une longue pièce de tissu de 4,5 mètres de long nouée autour de la taille dont le surplus de tissus est ramené derrière en passant entre les jambes. L'hiver, lorsque la température tombe en dessous de trente degrés, il porte un bonnet flasque sous son épais turban blanc. Ils n'échangent que peu de mots. Lorsque l'un regarde la route, appuyé sur son bâton sculpté, l'autre inspecte les chaussures et les sacs que les clients lui apportent. D'un œil expert¹, il estime les techniques qu'il devra mettre en œuvre et par la même le temps que cela lui prendra. Très rarement il secoue la tête comme pour dire « on ne peut plus rien faire ». Toujours, il s'active à rajouter des morceaux de cuir là où celui d'origine a craqué. Aucune remise en état n'est refusée sans une tentative. Les chaussures sont inspectées afin d'en comprendre les subtilités de fabrication. Une fois cette étape passée, les manipulations s'enchaînent. Il faut d'abord supprimer les parties endommagées puis les remplacer par des pièces de même couleur récupérées sur de vieilles chaussures. Le collage précède la couture. Quand il s'agit de s'attaquer à des parties très sollicitées par la marche,

1 Dans son livre *The Art of The Maker*, Peter Dormer reprend les propos de Hubert L. Dreyfus, chercheur américain, pour proposer une définition de l'expert. Dans son article « *Is Socrates to Blame for Cognitivism* », Dreyfus identifie 5 étapes qui séparent le débutant de l'expert. Après avoir défini chaque étape préliminaire (novice, advanced beginner, competence, proficiency), Peter Dormer s'attarde sur la définition de l'expertise, en se demandant si les experts suivent des règles (Do Experts follow Rules ?). Le but de Dreyfus est de réfuter la vision socratique du savoir. 'The Socratic slogan 'if you can't explain it, you don't understand it' should be reversed: anyone who thinks he can carefully explain his skill, does not have expertunderstanding'. Peter Dormer exprime son désaccord avec l'usage que fait Dreyfus du mot *intuition* et décrypte la morale qui se trouve derrière le savoir tacite (« *tacit knowledge*») « It is not what we say about skills that matters because what we say will always be incomplete. [...] Each action might also show how much we care and what we care about'. Pour Peter Dormer, la thèse de Dreyfus place l'exécution d'une règle avant son interprétation. Par extension, l'apprentissage d'un savoir-faire pourrait se limiter à l'apprentissage des règles. L'interprétation de ces règles pourrait simplement être acquise par la lecture d'un livre ou d'un autre médium. Dormer conclut:

'Practical knowledge is not just there for the taking, it is not for taking down for taking down from the shelf, and it is not like book learning'

l'enclume sert à tordre à l'intérieur de la semelle de petits clous à la tête désaxée pour fixer une épaisseur de semelle supplémentaire. Pour la couture, il y a différents fils ainsi que des allènes de tailles différentes au crochet plus ou moins acéré. Chaque outil est aiguisé avant usage afin de réduire l'effort de la main qui doit percer les différentes couches de la chaussure. Les semelles trouées sont doublées. Son couteau demi-lune coincé entre ses pieds, il découpe dans une large bande de pneus une nouvelle semelle dont les dimensions sont estimées à l'œil. Elle est ensuite collée, cousue puis cloutée à travers la semelle d'origine.

À l'angle du Darshan Complex, il y a un groupe de ferrailleurs plutôt âgés qui passent leur journée à démonter des alternateurs et à malmenner des sèche-linges. Il y a un petit local où un homme fait frire des chips de bananes toute la journée pendant que sa femme, plus en arrière, derrière l'immense auge où frétilent les chips, pèle les bananes et s'occupe d'emballer les différentes commandes. Le cordonnier est juste de l'autre côté de la route. Caché par le transformateur électrique, il participe à l'activité de la rue. Sans prétention de posséder un espace, il semble profiter de l'exposition publique de sa portion de trottoir et de l'ombre de l'arbre combinée à celle du transformateur. Le mur qui lui sert à accrocher ses lacets est un confort supplémentaire. Dans ce décor, on ne distingue pas qui du cordonnier ou du transformateur est arrivé en premier. Ces éléments forment un ensemble complémentaire où tout semble avoir trouvé sa place logiquement, petit à petit. Seul le vélo du cordonnier — qui à sa manière s'intègre à cet ensemble en aidant à faire tenir l'auvent — nous rappelle que cette installation est éphémère et est appelée à se désassembler et se rassembler au matin. D'apparence cet ensemble paraît fragile. Il semble ne tenir qu'aux quatre nœuds qui fixent l'auvent pour abriter le cordonnier et son activité. Pourtant, cet auvent donne à ce morceau de trottoir une valeur de lieu délimitant l'espace dans lequel le cordonnier jouit de ses droits². Au matin les amis du frère du cordonnier s'assoient

2 Lors d'une conférence à INRIA en 2007 sur les nouvelles technologies, le philosophe et auteur Michel Serres s'adresse à une assemblée de chercheurs et doctorants dans le domaine de l'informatique. Les thèmes de sa conférence sont l'espace et le temps. Après avoir donné une définition classique de l'espace

parfois pour discuter. En rond, ils entourent le frère, rond adoptant la même attitude qu'ils ont sur le banc de céramique devant le temple, la même attitude qu'ils ont au petit matin pour partager un **chillum derrière le vendeur de thé. Pendant ce temps, le cordonnier** continu son travail prenant part à la discussion sans quitter son ouvrage des yeux.

Aux alentours de 5 h du matin, au milieu des va-et-vient des

à travers l'espace euclidien et le couple longitude-latitude, il termine son introduction sur cette injonction :

« Arrêtez je vous prie de dire que les nouvelles technologies ont raccourci les distances. C'est stupide. Les nouvelles technologies nous ont transportés d'un espace à un autre. »

Son propos s'oriente ensuite sur les conséquences culturelles majeures liées à ce changement d'espace. L'une de ces conséquences est juridique. Pour illustrer son propos, il propose une définition de l'**endroit** comme suit :

« Je vais en prendre deux exemples qui montrent qu'on ne vit plus dans cet espace-là. Au moins un exemple juridique. Adresse le préfixe c'est ad — puisque nos amis anglais mettent deux d et puis ensuite, il y a **directus** en latin ce **directus** marque la direction et des distances. Ça c'est pour la géométrie. Mais ce **di-rectus** est le **rectus** qui veut dire le droit. Donc l'espace en question était un espace juridique, un espace de droit. Et lorsque vous dite 133 place de la République vous désignez un en-droit, un endroit où si vous n'avez pas payé les impôts le gabelou pourra venir vous quérir là et vous faire payer ce que vous devez à l'État. C'est ça habiter un espace géométrique d'abord et de droit par la suite. Mais de plus ce droit-là **directus**, **rectus** qui veut dire le droit vient du mot latin **rex** qui veut dire le roi et donc c'est un espace géométrique, avec des distances certes, c'est un espace juridique c'est aussi un espace politique. [...] Par conséquent c'est un espace de droit. Voilà. Nous y sommes. Changer d'espace consiste à changer un, de droit, deux, de politique. Et si nous avons changé d'espace alors il faut en conclure que peut-être, nous sommes dans un espace de non-droit et c'est vrai. Il est vrai en effet que la toile ou que la plupart des espaces dans lesquels vous travaillez sont pour le moment des **espaces de non-droit**. Et ces **espaces de non-droit** il est impossible d'une certaine manière d'appliquer le droit, le droit de l'extérieur d'un autre espace sur cette espace-là. Au Moyen Age les forêts étaient des **espaces de non-droit**. »

camionnettes de poulets, le marché aux poissons de Bathiyar Gully s'installe. Malgré les imposantes boîtes de poissons en polystyrène qui sont déchargées avant d'être transvasées dans des bidons de plastique bleu, les étals restent sommaires. Souvent, c'est une mosaïque de bâches bleues sur laquelle on déverse à la hâte les différentes sortes de poissons. Éclairés par les lumières matinales des façades de magasins, les bureaux de vente se constituent de petites tables pas souvent plus grandes qu'un pupitre d'écolier. Sur cette table la caisse est posée, à côté de la balance capable d'engloutir plusieurs dizaines de kilos de marchandise. Derrière cette vitrine, deux, trois hommes assis sur des chaises de jardin en plastique, usées, tiennent le registre et prennent flegmatiquement les commandes. Quelques vendeurs ont des locaux éclairés où sont installées leurs caisses. La marchandise reste quant à elle exposée sur le trottoir. La nuit encore épaisse, l'activité des hommes qui déchargent la marchandise, les femmes qui transportent de grandes coupelles emplies de poisson, la précarité des bâches encadrées par la lumière des façades, tout donne à ce microcosme un caractère privé et autarcique. Aucun regard ne fuit, tous sont lancés à dessein. Dans la clameur ouatée de la nuit, il est impossible de distinguer les discussions tenues à voix basse. Personne ne semble disposé à ébruiter le secret de ce manège matinal dont la seule trace est l'odeur de poisson qui persiste toute la journée dans cette rue où l'on ne vend que de la viande.

S'installer s'inscrit dans un triptyque qui pourrait se résumer en trois verbes : *déballer*, *occuper*, *réunir*. Sous le Fernandiz bridge, à quelques centaines de mètres de la porte aux trois arches *Tin Darwaja*, les grandes bâches bleues, ficelées autour de grandes masses cubiques sur des karts en bois, n'ont pas grand sens sinon leurs formes sculpturales qui bordent la rue. Il faut voir les bouquinistes enlever les ficelles de leur paquetage pour comprendre que ces imposants paquetages couvrent les livres, la nuit. Dans le creux d'un mur du tunnel, que coiffe le pont Fernandiz, un bouquiniste plante deux bâtons d'encens après avoir découvert son stock. Il diffuse la fumée sur ses livres avant d'y plonger son visage. Il exécute ces gestes plusieurs fois avec la précision que le rituel donne à la répétition. Sur son kart sont méthodiquement

empilés les livres de sciences, de mathématiques, de biologies. Lorsqu'il y a des romans, certaines premières de couvertures sont exposées fièrement, en dessus des piles. Dans ce quartier de bouquinistes et de papetiers, il est possible de trouver n'importe quelle enveloppe, cahier de compte et livres de révisions. Les contrefaçons de romans sont monnaie courante et donne naissance à des rééditions artisanales où l'impression laisse à désirer, mais où le texte reste lisible. Quel est le plus important dans un livre ? Sa diffusion à bas prix ou son authenticité ? Le long des karts pliants sous le poids des livres, il y a des étudiants connaisseurs cherchant un titre précis. On ne s'attarde pas sous le pont de Fernandiz où le trafic se faufile malgré l'étroitesse de la chaussée de par la présence des bouquinistes. Du reste, on ne se presse pas dans les papeteries. Choisir une enveloppe pour annoncer un mariage n'est pas une pratique du quotidien. De même pour les stocks de carnets de comptes que les commerçants n'ont pas à reconstituer chaque jour. De fait, autour du Fernandiz Bridge, excepté les riverains, on ne déambule pas ici. Venir en ce lieu, c'est avoir un besoin précis. Le soir venu, les bouquinistes répètent à l'inverse les gestes opérés au matin. La ficelle glisse sur la bâche bleue qui recouvre les livres. L'emballage est une gymnastique savante où se combine la nécessité de protéger sans pour autant que le dépaquetage soit une tâche impossible ou interminable. Les vendeurs de chaussures de la place Bhadra ne font pas face aux mêmes enjeux. Pour eux, le rangement est une logique. Cette dernière doit leur permettre de retrouver au dépaquetage les chaussures selon un ordre de type et de taille. Dans de grands sacs en bâche blanche, les chaussures sont alignées par rangées et étages. Les sacs gonflés de cette logique pourraient être confondus aux grands cubes de livres tant l'espace de rangement est optimisé.

Une gamelle

12 janvier. 17 h 37. Gulbai Tekra

Après avoir marché l'équivalent de la moitié de la rue, je réponds à la main tendue d'un enfant d'à peine deux ans pour engager la conversation avec son père. Je m'assois près de lui. Je suis sur un banc large de deux planches aux accoudoirs d'acier disposé entre le seuil d'une des habitations et la route. Il y a trois mètres de distance. Pas de trottoir, une fine couche de terre poussiéreuse signale la limite entre l'asphalte de la route et le début de cet espace habité. En fait, c'est un tampon entre la façade et la rue. Il sert de salon à chaque famille ayant décidé d'y installer des lits faits de structure d'acier tubulaire, tressé de sangles faisant office à la fois de sommier et de matelas. Des animaux picorent des restes tout confondus de végétaux récemment coupés, déchets ménagers et organiques. Ma situation est des plus complexes. À ma gauche, mon hôte accompagné de son très jeune fils, autour de moi, un groupe de jeunes filles attroupées m'empêchent de relever la tête. À chaque mouvement de tête, je risque de rencontrer leur regard. Quand par mégarde, mon regard finit par croiser le leur, je suis obligé de recevoir chacun de leurs prénoms un à un avant de devoir les répéter en signe d'approbation. Il y a pire comme situation critique, mais cela m'empêche pour l'instant d'observer la rue. Mais je sais que, tôt ou tard, elles partiront.

Le soleil est en train de décliner derrière l'immense enseigne métallique au sommet du bâtiment qui marque la fin de la rue.

À quelques pas de moi, des planches de bois sont posées sur un lit fait d'une structure de bois carré. Attachée aux planches de bois mises debout, une ficelle soutient des guirlandes de chips et d'autres snacks derrière de hautes boîtes en plastique contenant de petits bonbons emballés individuellement. Au pied du seuil de la maison, à ma gauche, un petit foyer artisanal, fait de fines plaques de métal courbé, est en train de fumer sur une avancée pavée qui court sur un mètre. Une femme vient de sortir de cette maison. Elle est vêtue d'une kurta sarwaal jaune verdâtre à petites fleurs filiformes violettes. Elle est adossée à la poutre de bois qui soutient le toit qui protège le seuil : une charpente sommaire couverte d'une plaque de tôle et d'un épais film plastique. Une femme s'assoit devant le petit foyer qu'elle ranime. Elle est vêtue d'une kurta blanc cassé à motifs organiques noirs et une écharpe verte et rose couvre sa tête. Elle est assise sur un tabouret en bois haut de sept centimètres et large de quinze. La femme, qui se tenait sous le seuil, vient de revenir chargée d'ustensiles de cuisine. Trois hommes armés de bâtons réunissent des poulets à grands coups d'onomatopées. « *Chchchch, chchch, chhch* ». En face de moi, un grand-père sur un lit d'acier et de sangles. Il tient dans ses bras un très jeune garçon d'environ 18 mois.

Le deuxième fils de l'homme à côté de moi vient d'arriver. Il a cinq ans. L'homme, arborant un grand sourire, m'explique, avec des gestes répétés, que ces deux petits garçons sont ses deux fils.

Plus loin devant nous, deux petits garçons choisissent avec beaucoup d'attention des papiers traînant autour du tas d'ordures que les poulets picoraient plus tôt. Un des deux garçons sélectionne une double page remplie d'écriture et l'apporte à la femme tenant le lit surmonté de chips et de bonbons. Elle le déchire méthodiquement en morceaux de dimension égale avant de remettre la petite liasse de papier au petit garçon. Tout proches de lui, une petite fille et un petit garçon jouent à un simulacre de dînette assis sur un sommier à larges sangles bleues. Avec des gestes minutieux, ils donnent une tout autre fonction à des lambeaux de plastiques et à de petits

morceaux de papier qu'ils s'échangent de manière grave.

La façade de la maison est verte. Un relief représente un arbre. Il est peint en marron. Une des portes est ouverte. Elle donne sur un mur rose sur lequel est fixée une haute étagère remplie d'ustensiles plus ou moins volumineux à la surface parfois dorée, parfois argentée. La seconde porte est close. En bois, elle est décorée de sculpture en lamelles d'acier. À peine plus en arrière de moi, une structure en bois, formant des étagères en terrasses successives, est recouverte d'une toile de vinyle blanche agrafée. Les étagères, au nombre de cinq, supportent, sur une hauteur d'un mètre, quatre-vingts pots et de petites sculptures peintes de marron, de rouge, de vert et de mauve. L'homme, à ma droite, m'explique qu'il vend ces pièces aux alentours de Law Garden.

L'éclairage public est allumé. En préparation du *Kite Festival* (festival qui se déroule à Ahmedabad le week-end de la seconde semaine de janvier, toute la ville se réunit sur les toits pour faire voler des cerfs-volants. Aussi connu sous le nom d'Utarayan) un homme plutôt âgé et trois jeunes garçons s'entraînent au cerf-volant sur le bord de la route. L'un d'eux tient le rouleau de ficelle rose derrière l'homme qui dirige le cerf-volant. Deux des petits garçons tiennent leur propre cerf-volant à la main. Ils attendent patiemment leur tour.

Autour du petit foyer, la femme vêtue d'une écharpe rose et verte vient de sortir l'épaisse pâte servant à la préparation des rôtis. Assise sur son petit tabouret, elle aplati une à une chaque boule de pâte sur un petit socle de bois brun avant de les cuire dans une poêle. Elle finit la cuisson à même les flammes. Les rôtis déjà cuits attendent dans une petite corbeille de plastique jaune posée sur le sol. 18 h 43.

Une gamelle,

Sur la voie rapide qui mène au Sola Fly -over trois hommes en vélo se suivent. Sur leur porte-bagage en acier dégingué, une gamelle ronde à compartiments verticaux tient en équilibre maintenu par une lanière en chambre à air. Tentant de rester en marge du trafic, ils se dirigent à coups de pédale vers leur lieu de travail. Mis à part une chemise, un pantalon et des sandales, ils ne portent rien d'autre que leur gamelle. De toute cette journée de travail qui s'annonce pour eux, ils n'auront besoin que de ce repas préparé avant de prendre la route.

À 6 h du matin, dans la nuit de mars, les feux s'allument comme des lucioles le long de la route qui longe Gulbai Tekra et qui mène au temple Shri Badia Dev. La fumée monte dans l'air sec alors que les flammes illuminent le visage des femmes accroupies au pied de leur foyer. Elles manient différentes gamelles pour que la cuisson d'aucun des différents éléments ne soit négligée. Toutes ces petites cuisines indépendantes qui se mettent en place avant le départ des travailleurs sont tenues exclusivement par les femmes préparant la gamelle de la journée de leur mari. Ces gamelles ont entre deux et quatre compartiments. On retrouve communément un étage de riz et un second de *dal* (lentilles bouillies réduites en purée, soupe ou ragoût. La texture dépend du type de lentille

utilisée), enfin les galettes de pain dont le nom dépend de la farine utilisée ou du type de cuisson. Ces trois premiers éléments constituent un repas végétarien équilibré. Dans les compartiments restants, selon la taille de la gamelle, il est possible de trouver un *sabji* (préparation de légumes) à base de pommes de terre, d'épinards, de pois chiches ou encore de *paneer* (fromage indien). Le nombre de compartiments donne une première idée du repas que contient une gamelle.

Pour pouvoir être emportée au travail, la gamelle doit être prête le matin. La cuisine démarre aux premières heures du jour pour que le repas soit prêt à l'heure de partir pour travailler. L'heure du repas venue, il suffit d'enlever la poignée verticale pour libérer les compartiments emboîtés. La disposition des différents plats est une question d'affinité. Les galettes de farine doivent se trouver à courte distance de la main droite puisque tout le repas, elles seront déchirées en morceaux pour pouvoir être utilisées comme des pinces pour manger les *sabjis*. Ces galettes sont des couverts nutritifs, destructibles et recyclables. Une fois les compartiments disposés sur une surface désignée comme table, la gamelle devient un buffet où toutes les associations sont possibles. La division de ce récipient permet à tous les participants au repas de partager leurs plats. Il n'est pas rare de voir deux hommes s'échanger tour à tour des parties de leur repas. Si un pain vient à manquer, il suffit de se servir autour. Si le plat de pommes de terre n'a pas changé depuis trois jours, il suffit de goûter le chou de son voisin. Contenu et contenant du repas sont étroitement liés. Quand le contenu apporte un repas traditionnel équilibré, l'heure du repas fait du contenant un outil de convivialité non verbale où les compartiments passent de main en main.

Une gamelle peut être livrée sur le lieu de travail. La commande se fait à la journée ou à la semaine. Mais le plus souvent, ce sont les femmes qui préparent les repas du midi. Le passage matinal des karts de fruits et légumes s'explique par cette nécessité de s'approvisionner en produit frais avant que les maris ne prennent la route. Paradoxalement, ce sont les femmes

qui cuisinent à la maison, mais dans la rue, ce sont les hommes, comme à Parimal Garden où la bordure est longée par des stands de cuisine de rue. Du nord au sud, on y trouve toutes les cuisines de l'Inde. Les expatriés issus d'un autre état que le Gujarat viennent y chercher la cuisine de leurs mères pour amortir le dépaysement. Pour d'autres, c'est l'occasion de changer ses habitudes grâce à la diversité des plats servis.

Ainsi, si les hommes sont représentés par une écrasante majorité lorsqu'il s'agit de cuisine de rue, la figure de la mère n'est jamais loin. Les petits feux qui s'allument au petit matin le long de la route de Gulbai Tekra sont là pour nous le rappeler. Il y a les feux à même le sol, entre deux pierres. D'autres sont faits d'une petite bouteille de gaz soudée à trois pattes métalliques pour maintenir la poêle. Des feux de bois sont protégés du vent par un petit muret de terre cuite.

Un thé

07 avril 2015. 6 h 29. Parimal Garden

Je suis assis sur le même banc que la dernière fois, comme une sorte d'habitude. Le petit garçon cireur de chaussures m'accueille de son sourire communicatif. Il rigole. Nous buvons un thé ensemble. Un client s'assoit sur le banc. Le cireur lui demande sans aucune insistance : « *Sir, polish?* ». Sans décrocher de son téléphone, l'homme acquiesce et demande le prix. Il ôte ses chaussures, croise ses jambes en tailleur. Le petit garçon assis sur le trottoir cherche d'abord un moyen de protéger les lacets puis applique la première couche de cirage. Sans cesser de rire, il brosse une à une les chaussures avant de s'arrêter pour boire son thé. Il n'aurait pu faire les deux à la fois. Cirer et boire le thé. Le travail et le thé, deux activités hautement incompatibles. Dans les guichets de gare, aucune pause dans les horaires n'est indiquée. En revanche, il est possible de lire : « *10 h 30 – 10 h 45 tea break* ». Boire un thé couvre plusieurs fonctions sociales. Celui du partage parce qu'il peut être offert ou divisé entre plusieurs personnes. Il marque le passage du travail à l'échange. C'est un temps qui ne peut être solitaire et qui annule toute indifférence vis-à-vis des personnes en présence. Il peut être vu comme un *entre soi* en ce sens que le thé, et à plus large échelle la nourriture, se partage entre des personnes qui se connaissent et de possibles invités. Mais dans la rue, tous se mélangent autour d'un thé. Peu importe l'influence, dans la société, peu importe la position, tous dépendent du vendeur de thé. Parimal Garden, au même titre que Manek Chowk, illustre cet effacement

des barrières traditionnelles. Ces deux lieux servent nourriture et boissons le long d'une rue pour Parimal Garden et sur une place publique pour Manek Chowk. Les heures d'ouverture sont étendues dès l'aube à Parimal Garden, jusqu'à tard dans la soirée à Manek Chowk. L'éventail de cuisine qui y est proposé couvre la plupart des plats traditionnels indiens. La vie urbaine ne permet pas à tous d'accéder à une cuisine faite maison. Il est nécessaire de retrouver dans la ville les habitudes alimentaires acquises au cours de l'enfance. Sans discrimination, cuisine du sud et du nord sont représentées. La cuisine de rue reste des plus populaires, car elle exclut la plupart des processus industriels introduits par la concurrence. Il est possible, de plus en plus, de trouver un stand de *vada pav*¹ accolé à un stand servant des pâtes industrielles en sachet. Parimal Garden est situé le long de CG Road, le principal axe commercial du centre d'Ahmedabad. L'offre culinaire qui longe le parc est une solution rapide et économique pour le personnel travaillant sur place et dans les alentours. Le parking temporaire bordant les stands de cuisine ressemble à un modèle de *drive-in* où les plats sont servis dans les voitures. 7 h 45.

1 pain de farine de riz et de pois chiche fourré avec une boule de pomme de terre frite accompagnée d'une sauce de coriandre et pimentée.

Un thé,

L'heure du thé n'existe pas. À la gare centrale d'Ahmedabad, celle de Kalupur, il y a bien écrit « *tea break 10 : 15-10 : 30* » à chaque comptoir de réservation. Mais une fois dans la rue, impossible d'établir un horaire aussi précis puisque la consommation semble n'en respecter aucun. Les réunions commencent avec l'arrivée du thé. C'est lui qui définit l'horaire. Au Jamalpur Market, le thé circule en flux tendu entre les dalles de béton. Les porteurs de sacs de légumes le boivent entre deux tas de sacs avant de reprendre leur tâche. Si le thé n'a pas d'horaire, il a ses rituels observables tout au long de la journée.

Près du quartier de Gathlodia, au nord-ouest d'Ahmedabad, quatre frères tiennent un magasin de tailleur pour hommes. Ils se répartissent les tâches dans leur 5 m². Entre 10 heures du matin et du soir, ils ne s'arrêtent jamais. À n'importe quelle heure de la journée, ils s'échangent manches à assembler et cols à repasser. Seul le thé est capable d'arrêter le va-et-vient des aiguilles de leur machine. Patiemment, Udalalbai assis en face la porte dénoue la poche plastique dans laquelle le thé est arrivé. À droite de sa machine à coudre, il dispose le nombre de gobelets correspondant

à la quantité de thé qu'il a entre les mains. Il plie le rebord de la poche plastique pour lui donner la forme d'un bec verseur et sert les gobelets. Lorsque la contenance de chaque gobelet n'est pas égale, Udaladbhai répartit une seconde fois avant de faire passer les verres. **Si un verre est en trop, on appelle le voisin qui est réparateur de machine à coudre.** Les outils sont posés sur les tables, les chemises en cours pliées sur le côté pour les protéger d'une éventuelle goutte de thé. Le gabarit en bois d'Ashokbhai est posé sur le comptoir. Calidasbhai s'extrait de son siège coincé sur la droite pour sortir regarder la rue sur le seuil du magasin. Mahindrabhai lui est assis, au fond, soit devant la planche à repasser, là où sont suspendues les chemises achevées. Tous sont silencieux. Udalalbai regarde dehors d'un regard vide, son gobelet en équilibre entre son pouce et son index. L'atmosphère détendue balaie la tension du travail. Leur regard est pensif.

Pendant ces quelques minutes, ils semblent se détacher dans leur pensée des gestes qui constituent leur quotidien et qui font d'eux des professionnels incontestés. Les patrons se tracent sans règles et les machines sont ajustées à l'œil, mais la coupe est toujours juste et les coutures toujours droites. Au milieu des pantalons qui virolovent sous le ventilateur, ils semblent bien loin de ces considérations. Leur statut d'expert auquel leur pratique incessante les a élevés contraste avec ces moments de récupération où le travail devient une offense.

Derrière ses lunettes, les yeux rieurs d'Udalalbai se raniment. Un demi-sourire accroché aux lèvres, il empile les gobelets vides, plie la poche plastique dans un des gobelets et les jette dans la petite poubelle au pied de la porte. Avant de reprendre le travail, il sort une pièce de tissu de sous sa machine pour essuyer les gouttes de thé tombées lors de la répartition du thé. Sans franche transition, le travail reprend comme si rien n'était venu changer leur rythme.

Le thé marque un temps d'arrêt. Cet arrêt n'est pas dissimulé. Dans un magasin quelconque, les employés ne prennent pas de temps de pause à proprement parler. Le thé est bu sur le

comptoir du magasin. Si un client attend à ce moment, il se verra offrir un thé. Ce temps d'arrêt affecte le rythme de toutes les personnes présentes.

À 8 h du matin, les buveurs de thé qui sortent de Parimal Garden sont plus énergiques que les rabaris prenant le thé en plein après-midi sous 45 degrés. À Parimal Garden, le thé vient après la gymnastique matinale. Des groupes d'hommes ou des couples d'âges mûrs se forment devant les vendeurs de thé. La clientèle est hétérogène. Les hommes en costumes qui viennent de terminer leur nuit de travail sur CG Road se mélangent aux joggeurs en sueur. Des groupes de jeunes étudiants se forment puis se disloquent. Le cireur de chaussures se met sur la pointe des pieds pour récupérer son thé entre deux clients. Après l'heure du déjeuner, les policiers qui s'occupent de la circulation au carrefour Parimal garden viennent prendre le thé sur le rebord de la barrière de ce jardin. La clientèle du vendeur de thé dépend de l'activité du lieu. Certains vendeurs sont renommés pour la qualité de leur thé. Les initiés sont prêts à traverser Ahmedabad pour boire celui du vendeur installé devant l'IIM (Indian Institute of Management). Sa recette quotidienne s'élève à 5000 roupies. Ces revenus élevés n'engagent pourtant pas une expansion de son activité. Comme la plupart des vendeurs de thé, son installation se limite à une table sous laquelle est posée sa bouteille de gaz. Il prépare son thé sur une plaque protégée du vent par un bidon d'huile de 10 litres découpé en paravent. Un assistant s'occupe de distribuer les verres et de les rincer dans bassine posée au sol. Mis à part l'afflux permanent de clients, son installation ne traduit ni la qualité supérieure de son thé ni la santé financière de son activité. La clientèle d'un vendeur de thé dépend de son lieu d'installation. La qualité du thé préparé peut influencer ce paramètre et étendre par le bouche-à-oreille son rayonnement.

À Bathiyar Gully, la rue compte deux vendeurs de thé. Le thé est en permanence distribué aux tenanciers et employés des magasins de viande et des restaurants. Le thé est transporté dans des ustensiles en fil de fer pouvant contenir six verres. La clientèle correspond à un territoire fixe dont les frontières sont délimitées

par les magasins visités.

Ainsi, hors de la sphère privée, le thé se consomme là où l'activité de chacun se situe. Quelques vendeurs transgressent cette rigueur géographique par la qualité de leur thé. Préparer le thé n'est pas une activité begnigne et peut être préférée à d'autres occupations. Le vendeur de thé installé proche du temple de Parimal Garden est propriétaire terrien. Malgré le statut que ses possessions lui donnent, il reste attaché à son stand qui représente pour lui une accroche sociale dans la ville. En plus d'entretenir un lien de proximité avec ses amis, son fils, étudiant à l'université de technologie vient prendre le thé avec lui après la fin des cours du matin.

Différents détails rendent la relation entre consommateurs et vendeurs spécifiques. Un thé se paie toujours après avoir été bu. Le paiement repose sur un accord de confiance informel. Il est d'usage de rappeler au vendeur ce qui a été consommé avant de payer afin de lui permettre de calculer la somme due. Certains consommateurs ne paient jamais à l'unité. Les comptes sont tenus sur une période d'un mois. Le même système s'applique pour les consommateurs à qui le thé est livré comme c'est le cas pour les bouchers de Bathiyar Gully.

À travers la géographie et les échanges, le thé permet de nuancer la relation entre consommateurs et vendeurs. La manière dont le thé est partagé permet d'observer d'autres subtilités.

Comme la plupart des plats cuisinés et des boissons, le thé peut être commandé à *emporter*. Il suffit d'annoncer une quantité en roupies plutôt qu'une quantité en tasses. Le thé sera alors servi dans une petite poche plastique associée au nombre de gobelets correspondant à la quantité annoncée. Quinze roupies correspond à cinq gobelets. L'exemple des tailleurs illustre comment le thé est ensuite réparti. Si la quantité est trop juste, le thé est réparti par demi-gobelet. Le remplissage des gobelets est moins important que le nombre de personnes à servir. Cette flexibilité permet d'inclure des invités au partage.

La possibilité de commander à *emporter* donne au thé une mobilité illimitée. Dans ce cas de figure, il ne se rattache à aucun lieu de consommation précis. Si le thé n'a pas d'horaire, il peut aussi transgresser la notion de lieu quand il est bu à distance de l'endroit où il a été acheté. Cette mobilité lui donne une visibilité dans la ville entière. Avec les vendeurs de thé qui arpentent les rues étroites du marché aux textiles à deux pas de *Tin Darwaja*, les hommes en cercle soufflent sur leur gobelet caché dans leurs doigts, assis à côté d'une pile de briques ou les cyclistes coincent leur sachet de thé sur le bord de leur guidon, le thé est partout.

Dans les endroits où la fréquentation est moindre, le thé est dans une tasse accompagné d'une coupelle à la place des petits verres faciles à rincer. La coupelle a deux utilisations. Quand le thé est trop chaud, il suffit de verser une partie de son contenu dans la coupelle. L'exposition à l'air refroidit instantanément le thé. Il peut alors immédiatement être bu. Dans d'autres situations, la coupelle sert de récipient permettant de partager en deux le thé initialement servi dans la tasse.

La diversité des consommateurs et des vendeurs, la diversité des manières de le boire couplé à sa large diffusion dans la vie quotidienne fait du thé un objet omniprésent dans la ville. Sa diversité s'immisce jusque dans la forme des tasses qui pour les plus traditionnelles sont faites de terre cuite et peuvent ainsi être jetées après utilisation sans impact pour l'environnement.

Cette diversité se retrouve dans les recettes et les attitudes de ceux qui s'occupent de la préparation de ce breuvage. Les deux recettes les plus répandues à Ahmedabad opposent deux écoles de vendeur. La première est plus riche en lait. C'est une recette où les saveurs sont concentrées dans l'épaisseur de chaque verre. La seconde est plus légère. Le thé est infusé dans l'eau, en plus grande quantité que dans la première recette, avant que le lait ne soit ajouté. Les vendeurs quant à eux pourraient se partager en deux grandes catégories. D'un côté les vendeurs énergiques qui ne cessent de gratter le fond de la casserole avant de frapper lourdement leur cuillère sur le rebord de la casserole. À la manière des cireurs de

chaussures des gares de Mumbai qui frappent leur brosse sur le rebord en bois de leur repose-pied, ils appellent le client au rythme de la cuisson. Attendant le dernier moment pour couper le gaz sous la casserole, ils laissent le temps au lait de former une épaisse mousse blanche qui menace à tout moment de déborder. De l'autre, les vendeurs méticuleux qui découpent la cuisson par phases variant savamment l'intensité du feu jusqu'à ce que la couleur marron clair du lait annonce un thé infusé. Sans distinction de style, la technique la plus répandue pour juger une préparation prête se trouve au creux de la paume, là où les lignes de vie s'entrecroisent. Avec leur cuillère, ils y déposent une goutte de thé, la lèche expressément avant de décider s'ils doivent arrêter l'infusion et verser le contenu de la casserole dans leur lourde théière d'acier.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une pièce de tissu

08 janvier 2015. 12h50. Jamalpur Market

Je suis assis à trois travées de fly-over du carrefour principal. Tournée de trois-quarts vers la route, le dernier quart étant dirigé vers Gandhi Bridge. Je me suis assis sur une des dalles à deux mètres de la rue derrière un vendeur de légumes. Juste devant moi, des tomates vertes aux veines apparentes reposent sur une pièce de tissu. En fait, devant moi il n'y a pas un vendeur de légumes, il doit y en avoir plus d'une quarantaine répartis dans toute la longueur de la rue. Autant sur le bas-côté d'en face et autant derrière moi, sous le fly-over. Une petite femme rêche vient d'arriver surmontée d'un sac de chou-fleur aussi grand qu'elle. Au moment de le balancer par terre, sur le sol pavé, ce dernier émet un petit son étouffé par l'épaisseur des feuilles. Un homme qui, jusqu'alors était assis derrière le vendeur de légumes derrière lequel je me trouve vient d'éventrer ce sac. Il épluche les choux fleurs un à un, découpant leurs feuilles d'un petit couteau de métal dont la lame et le manche sont taillés dans la même pièce d'acier. Ainsi épluchés, il passe les choux fleurs de main en main les répartissant de manière équitable entre le vendeur de droite assis sur une des dalles de béton couvertes de pierres de tailles grises. Le vendeur de gauche est assis sur une dalle mais d'un tout autre type. Deux épaisseurs de pavés sont disposés de manière à former un carré d'environ un mètre de côté. Une couche de sacs plastiques à fortes mailles protège ce promontoire. Ces deux vendeurs assis devant leurs sacs de jutes chargés de légumes ne font pas commerce à la

même hauteur. L'un culmine à soixante centimètres du sol quand l'autre et à quelques vingt centimètres. Ils vendent les mêmes produits disposés à une exception près de la même manière. Pourtant cela n'a pas l'air d'influencer la clientèle qui préfère pour l'instant le vendeur sur son promontoire de pavés.

Les dalles de béton surmontées de pierre de taille grise sont réparties sous le fly-over selon un plan orthogonal à raison de deux rangées de dalles mesurant chacune trois mètres sur trois. Une allée d'un mètre et demi sépare ces deux rangées ainsi que chaque colonne. Ponctuellement entre ces colonnes bien organisées s'installent d'autres dalles plus précaires à l'instar de l'homme sur pavé. Il est vrai que la rangée exposée directement sur la route accueille majoritairement des vendeurs au détail. Sur la seconde rangée, à l'ombre du fly-over s'entassent les sacs bombés de légumes destinés à être livré dans les marchés locaux d'Ahmedabad.

En face, un homme couronné d'un bonnet gris cent pour cent acrylique tient dans sa main un sac blanc poussiéreux. On peut lire de chaque cotés l'inscription « *POINTER, electronical accessories* » accompagnée de miniatures d'appareils électroménager avec dessus, inscrit dans une étoile le mot « *Fancy* ». Une femme vêtue d'un blouser bleu et d'un saree teinté de bleu et de rose aux motifs circulaires est assise au milieu de ses légumes dans un espace d'un mètre carré lui-même inscrit sur une dalle de trois mètres de côtés. Elle regarde cet homme au sac choisir ses tomates et fini par lui tendre un sac plastique vert qu'elle pèse sur sa balance à poids.

Sur la rue, des femmes défilent portant invariablement des sarees aux couleurs chamarrées. Elles transportent de volumineux sacs de légumes — carottes, tomates, haricots, piments verts, aubergines, choux fleurs — qu'elles viennent déposer sur la seconde rangée de dalles de béton. Subsiste sur leur tête, une fois le sac posé, une petite pièce de tissus roulée en galette afin d'amortir le poids des sacs. Il y a des sacs de plastique transparent, des sacs de résille en plastique rouge, des sacs de jute marron marqués de

larges caractères rouges, des caisses en plastique bleu à double poignées.

Les légumes ainsi transportés viennent pour certains des alentours d'Ahmedabad, pour d'autres de l'autre bout de l'Inde. Ils sortent tous du marché en gros de la ville situé de l'autre côté de la rue. C'est un bâtiment jaune sable qui a plutôt mal vieilli. Au rez-de-chaussée, des entrepôts de la taille d'une petite supérette ont leurs murs couverts par des empilements de sacs. La dimension des ouvertures du premier étage laisse deviner des bureaux. Au milieu de ce bâtiment qui longe la rue jusqu'au carrefour principal trône une petite tour de quatre étages. Trois des faces du quatrième étage sont ornés d'une horloge identique. La quatrième supporte quatre lettres montées sur une structure métallique. On peut y lire l'acronyme de Agricultural produce market committee : APMC.

Une femme vient de jeter à mes pieds un amas d'oignons frais réunis dans une pièce de tissu bleu azur. À ma droite, les deux hommes assis bras dessus bras dessous accueille ce paquet d'une onomatopée surprise. La femme qui transportait ce paquet doit avoir une soixantaine d'années, des boucles d'oreilles dorées toutes trois fichées dans différents cartilages.

Le bruit de la rue semble moins présent, je crois distinguer la voix des deux femmes choisissant des gousses d'ails à deux mètres de moi. Depuis la rue, le long d'une des dalles de béton, un homme négocie le prix des haricots. Il est encore assis sur sa moto qu'il vient d'éteindre. Le marchand assis au sommet de ses deux épaisseurs de pavé rempli un sac vert de deux poignées et reçoit deux billets. Vingt roupies. Il porte une chemise blanche à fines rayures blanc cassé serties de diamants de plastique bleu. Il est assis sur ses talons, ses genoux reposant sur le sol. L'effluve de fumée grise qui vient de s'échapper de la rue masque l'odeur des légumes déjà bien entamée par les relents des petits amas de fruits en décomposition coincés à l'arrière des dalles de briques. Tout dépend du vent mais l'odeur des feuilles de choux fleurs fraîchement coupés prédomine.

La femme portant un *blouser* rose et un *saree* violet vend de l'ail

sous différentes formes. Les aulx complets posés sur un morceau de tissus blanc lui-même reposant sur un sac de jute sont disposés devant elle. Les gousses non épluchées sont plus en avant dans une bassine de plastique marron. Elle trie régulièrement les gousses déjà épluchées avant de jeter des poignées entières derrière elle. Quand il n'y a pas de client, en divise les aulx en gousses. Quand il n'y a pas de client, elle épluche les gousses.

Une vache vient de faire son apparition entre les deux rangées de dalles. Le poil marron et les cornes gris foncé. Ce sont les épais sacs plastiques de carottes qui guident son errance. Rapidement un homme l'invective et chasse l'imposteur. La carotte qu'elle mâchonne à l'heure de sa fuite ne fait aucun doute sur sa culpabilité. À deux de dalles de la femme qui épluche des oignons, au niveau d'une des travées du fly-over, un chai-wala remue sa préparation. Régulièrement il la brasse de sa large cuillère. Juste derrière lui, un barbier rempli dûment sa tâche sur un client impassible, encastré à quarante-cinq degrés sur un siège rembourré. **14h01**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AUPRES DE LA BIEN-ETRE NANTES

Une pièce de tissu,

Les habits sont des fils de coton qui une fois raffinés, maillés, tissés deviennent du tissu. Ces rouleaux de tissu qui une fois imprimé de motifs par de lourds tampons, brodés et découpés deviennent des morceaux de tissu. Ces morceaux de tissu deviennent habits lorsque, passés entre les mains du tailleur, ils en prennent les formes.

Dans le marché de textile entre Gandhi Road et Jami Masjid, les ruelles sont envahies par les rouleaux de tissu. Les *sarees* suspendus en hauteur sont des vitrines aussi bien que des auvents. Impossible de trouver une chemise ou un pantalon mais nombreux sont les cintres soutenant deux morceaux de tissus distinct. L'un d'un mètre soixante sur un mètre cinquante deviendra pantalon. Le second de deux mètres cinquante sur soixante-quinze centimètres deviendra chemise. Leur couleur ne semble pas toujours associée pertinemment mais on ne discute pas les goûts et les couleurs. D'autres supportent trois pièces de tissu de dimensions et épaisseurs différentes. Elles deviendront écharpe, *sarwel* et *kamiz*. Des magasins dont l'enseigne contient souvent le terme « *Matching* » sont remplis de rouleaux plats de tissu, tapissant les murs de toutes les nuances de couleurs. C'est ici que viennent les femmes pour trouver la couleur de la *blouse* qui s'accordera le mieux avec les couleurs dominantes de leur nouveau *saree*.

Le Gujari Bazaar est un grand marché qui rassemble tous les dimanches les vendeurs d'Ahmedabad. Il s'étend depuis plus de six siècles au bord de la Sabarmati que le *River Front project* sépare à mesure que les travaux avancent. On y trouve tout. Le marché aux animaux est reclus sous Elis Bridge. Les poulets encadrés par les coqs s'égosillent à coté d'un troupeau de chèvres loin d'être impressionné par ce tapage diurne. Dans cette foule d'hommes, quelqu'un sort avec un cabri dans les bras ou une chèvre tenue par une épaisse corde. Les vendeurs de produits neufs sont installés au plus près de la Sabarmati tandis que les chiffonniers se répartissent le parking exhibant des tas informes de montres hors d'usages, de chaussures éventrées et de fils électriques noircis par la poussière. Viennent plus loin les menuisiers vendant leurs cadres de lit accompagné des vendeurs de cordes et de sangles qui servent à tresser les matelas. Les vendeurs d'antiquités se mêlent aux vendeurs d'haltères et d'outils rouillés. Les vendeurs de karts neufs sont installés à l'opposé de la rivière. En fin de parcours, les vendeurs d'électronique, de montres neuves et de montures de lunettes se partagent l'espace animé par les enceintes en vente crachant le dernier Bollywood song.

Sur les larges stelles hautes de soixante-dix centimètres, au coeur du marché, les fripiers recouvrent le béton de leurs piles de vêtements. Sans eux, ces stelles ressembleraient à un désert de sculptures en l'honneur du lobby du ciment, abolissant ce qui a permis à ce marché de se maintenir pendant six cents années, sa résilience.

Il y a les fripiers pour femmes et les fripiers pour hommes. Comme il y a les tailleurs pour hommes et les tailleurs pour femmes et les coiffeurs pour femmes et les coiffeurs pour hommes. Mais à la différence des coiffeurs et des tailleurs qui sont sans exception des hommes, les fripiers pour femmes sont des fripières et inversement pour les fripiers pour hommes. Les habits exposés en piles ou en tas ont déjà vécu une vie. Nous sommes loin des rouleaux de tissu des ruelles du marché au textile, en attente de devenir chemise, pantalon, saree, kurta, sarwel, *longhi* ou *kameez*. Dans cette abondance, les seuls indices qui attestent de

la vie passée de *morceau de tissu* de ces vêtements sont la partie du tissu indiquant sa qualité et sa provenance que les tailleurs utilisent pour l'intérieur des poches et de la taille des pantalons. Pour les chemises ne sortant pas d'une usine, l'étiquette du tailleur témoigne de ce passé d'errance enroulé autour d'un mince tube de carton épais. Saree et longhi sont des tissus que les motifs et les broderies différencient d'un simple morceau de tissu. Ainsi, quand un *kameez* ou un pantalon est déchiré de sorte qu'aucune réparation n'est envisageable, ils ne peuvent être réutilisés sans transformation intermédiaire. Un *saree*, un *longhi* ou un *dhoti* pourra immédiatement être réutilisé. Le *saree* est une pièce de cinq mètres de long que les femmes enroulent autour de leur taille avant de ramener l'extrémité derrière leur dos en couvrant le ventre et la poitrine. Elle s'accompagne de la *blouse* couvrant le buste et les épaules. Le *dhoti* est une pièce de quatre mètres et demi de long sur un mètre vingt portée nouée et pliée à la taille par les hommes. Un *longhi* est un demi-*dhoti*. Si le *saree* est encore portée par un grand nombre de femme comme l'est le *sarwel-kameez*, les hommes ont pour la plupart opté pour la combinaison chemise-pantalon. De part sa rareté, le port du *longhi* et du *dhoti* à Ahmedabad peut se charger d'une signification religieuse, ethnique ou sociale comme pour les vieux pasteurs portant le *dhoti* blanc ou bleu.

Saree et *dhoti* ont une commune faculté. Celle de pouvoir être détourné instantanément de leur usage d'origine. Tout n'est que question d'imagination. Les fripiers du Gujari Bazaar transportent leur marchandise dans de vieux sarees élimés aux couleurs palissantes. Au Jamalpur Market, les fleurs et les courgettes arrivent aussi dans de gros ballots de tissu. Il suffit aux artisans chargés de fabriquer les colliers de fleurs avant l'heure de l'offrande du matin, de poser les ballots de fleurs au sol, de dénouer le gros noeud fait avec les quatres coins et d'étaler son étoffe avant de s'y asseoir pour commencer le travail d'assemblage. Avec un seul noeud, le *saree* devient sac puis assise pour finir atelier. De ses cinq mètres de long, il définit un espace au sol, une empreinte que les artisans utilisent pour marquer l'étendue de leur espace de travail.

Si nous suivions à la trace la journée du longhi d'un boucher de Bathiyar Gully, nous commencerions la journée autour de la taille, quelques plis gardant en mémoire les mouvements de la nuit. Après avoir pris une toilette sur le bord de la rue ou dans l'arrière-cour d'étroits bâtiments, notre boucher s'en servirait pour se sécher avant de s'apprêter à commencer sa journée de travail. Après le déjeuner, il deviendrait turban pour se protéger de l'agression du soleil.

Hormis ces deux habits, détournés et usés jusqu'à leurs dernières fibres, le tissu s'insinue dans la ville et s'exprime dans les savoirs-faire du quotidien. Les vendeurs de thé filtre leur boisson avant de le servir à l'aide d'un tissu blanc bruni par le temps. Les cireurs utilisent aussi un fin morceau de tissu pour donner au cirage sa brillance. C'est avec une bande de tissu lâche qu'ils commencent par frotter énergiquement à l'arrière du talon avant d'en faire autant sur la pointe de chaque chaussure. Les porteurs posent sur leur tête un petit torchon enroulé sur lui-même de sorte qu'il forme une galette de tissu. Les charges posées en équilibre sur ce morceau sont amorties si bien que la pression exercée sur le sommet du crâne est en partie réduite.

Aussi reconnaissable que leur morceau de chiffon, les porteurs utilisent un langage qui leur est propre. Constitué d'onomatopées, ils s'en servent pour dégager leur passage lorsque les lourdes charges, qu'ils transportent, ne leur permettent pas de s'arrêter ne serait-ce une seconde. C'est une série de sons courts, produits par la bouche, qui se détachent instantanément du tumulte ambiant par leur singularité.

Le tissu est un pan entier de la vie quotidienne d'Ahmedabad et se retrouve sous différents usages et formes. Cette flexibilité l'implique parfois dans de curieuse position comme ce kart rempli de tomates entre Manek Chowk sous lequel un bébé dormait lové dans un hamac improvisé dans une grande pièce de coton violette nouée entre deux roues. Il s'exprime à travers des domaines variés, tant dans les savoirs-faire, les traditions que dans les hiérarchies sociales. Le tissu est partout jusque dans ces robinets au ras du sol

sortant de la façade des vétustes maisons bourgeoises de la vieille ville. Les femmes s'en servent pour la lessive du matin. Seule ou à deux, elles frottent et battent les vêtements sur de lourdes plaques de pierre polie avant de les rincer sous l'eau de ces petits robinets. L'eau savonneuse inonde la rue de son écume. Ni lavoir, ni machine à laver, les petits groupes de femmes dispersés dans les rues et les ruelles prennent possession de l'espace exposant le fruit de leur travail sur des fils à linge tendus à hauteur d'homme.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un lit

15 février 2015. 11 h 8. Gujari Market

En face de l'allée qui mène au Gujari Market il y a un grand panneau bleu sur lequel est inscrit : « Sabarmati River Front / RIVER FRONT MARKET ». Dix mètres plus loin, sur la gauche, apparaissent le long de l'eau des ferrailages hauts de quatre mètres. Encore plus loin, après cinquante mètres, ces ferrailages sont couverts de béton achevant de séparer le marché de son lien avec la rivière Sabarmati.

Les artisans, qui fabriquent et vendent les lits en bois, s'étalent sur une surface de quarante à cinquante mètres de long et d'une largeur de deux lits soit environ quatre mètres. Ces lits sont composés de huit pièces. Les quatre pieds qui bénéficient d'un traitement privilégié avec leurs courbes rondes et les quatre parties du cadre horizontal qui s'encastrent dans les pieds. La plupart de ces lits sont montés. Quelques-uns sont dressés sur leurs deux pieds arrière. D'autres sont démontés en quatre parties. Enfin, les lits complètement démontés attendent rangés par type de pièces, les pieds d'un côté, les bordures du sommier de l'autre.

Une femme, vêtue d'un saree rouge pâle à motifs orange, assemble un lit à l'aide d'un rabot. Elle commence par associer les pieds par deux avant de réunir les deux parties en forme de L, pour que le rectangle du sommier se complète. Ce n'est pas un des travaux les plus laborieux, mais il faut taper progressivement, sans perdre patience, au risque de fendre le bois. Assemblage par assemblage, puis alterné, afin que les emboîtements soient uniformes. L'homme, à sa droite, celui qui porte une chemise vert d'eau, s'aide d'une scie pour assembler les pièces. Si la compatibilité

des assemblages n'est pas à son goût, il ajuste instantanément, un morceau raboté ici, une pièce réduite là. La précision n'est pas préalable, elle s'expérimente sur-le-champ. Une fois vendus, ces lits sont transportés en quatre pièces maintenues par des rubans colorés. Plus facile à faire rentrer dans une auto, un rickshaw ou sur les flancs d'une moto.

Deux parasols noirs. L'un à l'extrémité nord, l'autre au milieu des lits. Ils abritent les vendeurs de cordes. Elles sont utilisées pour tresser le matelas de ces lits en bois. Sans ce tressage, ces derniers ne seraient que de simples cadres de bois sur pilotis et ces cordes, des cordes. Elles sont vendues au kilogramme et pesées dans une vieille balance en acier. Elles ne se comptent pas en mètres, mais plutôt au nombre de lits à tresser. Le compte ne se calcule pas, il s'estime. Quelques copeaux au sol trahissent l'activité de cet emplacement. Les pièces sont préfabriquées. Un des artisans continue cependant à tourmenter une pièce de bois afin de l'ajuster. Semble-t-il être là plus pour occuper le temps que par réel engouement productiviste ? Un des vendeurs est assis sur le rebord d'un lit. Dans sa chemise blanche et bleue, il considère chaque pièce une par une comme perdu dans ses pensées. Déjà vingt minutes qu'il n'a pas vendu de lit. Lorsque la dernière transaction s'est concrétisée, il a saisi les quelques billets de sa main droite. Avant de les ranger dans sa poche droite, il les fait voyager à trois reprises, entre son front et le rebord du lit, pour recevoir la bénédiction de sa production manuelle. **11 h 48**

Un lit

Ici, nous n'allons pas parler de lit, mais de *charpoys*. Un lit, c'est d'abord les pieds de lit, le sommier, le matelas, un dessous de lit, une couette et enfin les draps. Un *charpoys*, c'est un cadre de bois ou de fer monté sur quatre pieds. Ce cadre devient *cadre à tisser* et est rempli par de cordes ou de sangles tissées de sorte qu'il soit possible de s'allonger. C'est un lit, mais aussi un canapé, un banc, un étal, une salle de jeu, une cloison mobile ou un étendoir. En cela, on ne peut que partiellement être appelé *lit*.

La dimension du cadre est celle d'un lit simple. 1,90 sur 0,80 mètre. Cette dimension est à quelques centimètres près invariable. Il n'y a ni *charpoys* enfant ni *charpoys* double. Ces dimensions sont l'illustration des mœurs. Le concept de couche conjugale n'existe pas. Traditionnellement, lorsque la famille s'agrandit, les parents dorment dans la pièce principale et les grands-parents installent leur *charpoys* à l'extérieur pour dormir. Cette dimension pourrait aussi être conditionnée par des questions pratiques. Une fois qu'une personne s'allonge sur un *charpolys*, le tressage — contraint par le poids — épouse la forme concave du corps empêchant une seconde personne de dormir confortablement. À l'image du tatami japonais, le *charpolys* a une typologie unique obligeant à penser l'espace par association. La hauteur des pieds, comprise entre 30 et 40 centimètres, définit une relation au sol différente que celle des

repas qui sont pris assis au sol.

La typologie des maisons traditionnelles ne comprend qu'une seule pièce intérieure : la cuisine. Le patio central remplit les fonctions de salon, d'espace de réception ou de chambre à coucher. En d'autres termes, le patio permet d'enclorre l'espace extérieur, de le privatiser. Le poids réduit du *charpoys* permet de s'adapter à mixité d'usage de l'espace. La nuit, ils sont repartis dans l'espace du patio et dans la cuisine. Au cours de la matinée, ils sont rabattus le long des murs. Après le déjeuner, un *charpoys* servira de canapé pour recevoir quelques invités. Si l'espace du patio est insuffisant, un *charpoys* peut être placé dans la cuisine puis rabattu à la nuit tombée au-dessus du foyer servant à la cuisiner le jour.

À Gulbai Tekra, il n'y pas de patio, question d'économie d'espace. La rue entière remplit cette fonction. La journée, les *charpoys* n'ont pas besoin d'être rabattus le long des murs puisqu'il n'y a pas de murs. Le seul espace intérieur est la cuisine. Les *charpoys* disposés, çà et là le long de la rue, sont la matérialisation de l'extension de cet unique espace privé. En leur présence, la rue devient un collage de salons, de salles de jeu ou d'étals. Sur un *charpoys*, grand-père discute avec son fils tout juste rentré de l'école, sur un autre, deux enfants jouent avec une dînette improvisée avec quelques morceaux de plastique, une femme assise sur un troisième vend des produits du quotidien. Le matin, après que les hommes aient déserté les alentours, les femmes dressent plusieurs *charpoys* sur leur tranche pour étendre du linge sur le cadre de bois. Certains sont dressés pour créer un espace protégé du soleil ceux restés sur leurs quatre pieds. Au cœur de ce salon ombragé, improvisé, les femmes se réunissent pour discuter avant de commencer à préparer le déjeuner. Le *charpoys* est un objet intimement lié au rassemblement. Parce qu'il n'est pas seulement un lit, son usage n'a de limite que l'imagination. Parce que ce n'est pas une chaise, il n'a aucune limite de places assises.

Malgré sa simplicité et sa flexibilité, le *charpoys* demeure un rappel de la tradition. De fait, il incarne un hier auquel la classe

moyenne ne veut pas être associée. Elle veut incarner la génération de l'espace intérieur en fracture avec celle de l'espace extérieur qui, une fois l'espace intérieur saturé, dispose des *charpoys* à l'extérieur pour dilater l'espace privé. C'est une fracture entre les citadins et les villageois. La fracture entre l'espace congestionné de la ville où il est impossible de s'étendre sur l'extérieur et les villages où l'horizon est encore visible. Gulbai Tekra, en étendant l'espace dans la ville, est une forme de résistance à ces fractures inhérentes à l'exode rural.

Un *charpoys* ne connaît pas l'obsolescence programmée. Chacune de ses parties est réparable. Il faut voir les menuisiers du Gujari Market travailler les finitions des cadres de bois pour le constater. À côté d'eux, les vendeurs de sangles et de cordes attendent les clients désireux de changer un cordage sectionné par de longues nuits passées à supporter le poids d'un corps. Si les sangles ne sont pas usées au point de lâcher, il n'est pas utile de les remplacer. Il est plus rapide de défaire le tressage puis de le refaire plus tendu. La connaissance de ce savoir-faire suffit à lui prolonger sa durée de vie. Ce tressage, au-delà de son esthétisme, a aussi des vertus climatiques. Il laisse passer l'air évitant la surchauffe des nuits d'été. S'il vient à subir la rage de la mousson, il sèche avant que les derniers nuages gris ne se soient dissipés.

Les *charpoys* sont des insolences spatiales. Leur flexibilité leur permet de refuser un usage unique, de dilater l'espace et d'être déplacés à loisir. Il nous rappelle que la chaise, et la position assise qu'elle impose n'est qu'une invention moderne, apparue avec l'ère industrielle. À Jamalpur Market des dalles de béton servent d'étais pour les maraîchers. Pareil au Gujari Market où se réunissent tous les dimanches les vendeurs d'Ahmedabad. Leur forme est-elle une adaptation du *charpoys* à la ville en ignorant nombre de ses qualités ou une tentative d'étouffer son insolence dans l'inflexibilité du béton ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

L'écriture est un processus continu qui, une fois commencé, ne demande qu'à s'étendre. Très vite, après avoir débuté, les impasses et les omissions apparaissent traduisant les infidélités du récit vis-à-vis de l'activité du quotidien. Il est vain de vouloir figer cette dernière par le mot. Il s'agit alors d'apprendre à l'observer pour en extraire les éléments qui la caractérisent. L'écriture appelle la réécriture et ainsi de suite. Elle impose son rythme à l'observateur, obligé de baisser les yeux sur le papier pour consigner une observation ou une réflexion avec l'angoisse de perdre, dans cet intervalle de temps minime, des détails pertinents de la vie observée. En relevant les yeux, le champ observable du quotidien réapparaît. Paradoxalement, plus nous pensons connaître ce champ, plus sa profondeur augmente. Partant, tenter de décrire ce champ pourrait être comparé à un enfant ayant entrepris de rattraper son ombre. C'est un mouvement permanent, visible, mais impossible à saisir.

L'ordinaire se reflète dans l'image du quotidien. C'est elle qui donne à l'ordinaire son attrait, qui le rend familier à tous. Elle est un agent esthétique qui transforme un fait isolé en un fait ordinaire jusqu'à ce qu'il devienne un geste du quotidien à travers ce que Bruce Bégout évoque comme le concept de **quotidianisation**. Le quotidien s'oppose à l'inconnu. C'est lui qui nous absorbe et nous éloigne de notre statut d'étranger au lieu. Un sac plastique passant de main en main est un geste bien insignifiant isolé de son contexte géographique et temporel. Mais ce même geste, sous le fly-over qui abrite une partie du marché de Jamalpur, est dépositaire d'une mémoire étalée dans l'espace et le temps. Il évoque le trajet des

légumes contenus dans ce sac avant qu'ils ne passent des mains du détaillant à celles du client. Derrière cette transaction se trouve un réseau de production, de transport, de vente aux enchères, de stockage. Nous pouvons même spéculer sur leur destin. Finiront-ils cuisinés sur les seuils de Gulbai Tekra ou jetés à l'abandon dans une décharge sauvage, avant d'être mangés par des chiens errants. Cette mémoire se construit dans les rues à travers ces milliers de gestes qui transportent et transforment ces objets. Tracer le trajet d'un objet dans la ville introduit aux différents savoir-faire liés à cet objet. Le quotidien est la somme de toutes ces mémoires et tous ces savoir-faire concentrés dans les espaces publics, là où les habitants confrontent leur conception du quotidien.

Si les gestes du quotidien véhiculent une mémoire, ce ne sont pour autant que des souvenirs. C'est une mémoire vivante répétée jour après jour. Les histoires qu'elle nous raconte en tant qu'individu se construisent à partir de nos observations auxquelles se mêlent les fantasmes de notre ignorance. Un banc dont l'assise est anormalement haute apparaît aux premiers abords réservés aux géants avant que l'observation ne nous apprenne que les joggeurs matinaux de Law Garden s'en servent pour détendre leurs jambes en les faisant se balancer dans le vide. Cette construction d'une image de la ville évolue à mesure que notre expérience de celle-ci repousse notre ignorance. D'elle-même, la ville se révèle à travers la vie quotidienne qui l'anime. C'est l'observation de cette dernière qui a permis aux étrangers que nous étions de déplacer les frontières entre ce qui n'était pas connu et ce qui l'était. Cette dialectique entre connu et inconnu, entre ce qui a été observé et ce qui reste à expérimenter, nous a poussés au long de cette étude à nous demander si connaître le quotidien signifiait comprendre la ville à laquelle il appartient.

Nous parlons ici de la ville non pas en son sens administratif avec ses frontières, ni politique avec ses mécanismes de prises de décisions. Nous parlons de la ville en son sens imaginaire, celle qui vit à travers la représentation que chaque individu s'en fait. Cette image évolue incessamment. Subjective, elle dépend de la trajectoire et de l'expérience de mobilité de chacun. Quand

certains vivent depuis toujours dans la ville dans laquelle ils sont nés, d'autres suivent des trajectoires aléatoires déménageant de villes en villes ou passant de la campagne à la ville métropolitaine puis à l'espace périurbain. Cette image dépend de la morphologie de la ville, de l'organisation de ses réseaux, de sa gestion urbaine et de son histoire. Ces paramètres ont une influence sur l'imaginaire collectif venant se greffer au nôtre. Enfin, cette image dépend de la relation qu'entretiennent les individus à la ville à travers leurs trajets quotidiens. Ils sont une entrée en matière, ce sont avec ces trajets que nous commençons par nous familiariser avec une ville. Cette image se construit à mesure que notre réseau de connaissances se développe. Ces connaissances sont la famille, les collègues, mais aussi les lieux fréquentés au cours de nos trajectoires journalières et la découverte de leur vie quotidienne.

L'un de nos premiers postulats a été de croire que le quotidien s'imisce dans les individus à travers une histoire narrée par les lieux fréquentés dans la ville. Lors de nos visites, nous avons cherché à décrypter ces histoires en observant chaque lieu choisi selon les thématiques définies (voir p.40). À mesure que notre statut d'étranger évoluait avec notre connaissance des lieux, nous nous sommes aperçus que la vie quotidienne ne suivait aucune trame narrative, la recherche d'une histoire était une entreprise vaine sinon une manière erronée de regarder le quotidien.

L'image des pousseurs de karts sillonnant la ville au petit matin, dessinant les contours d'un marché le jour et disparaissant à la nuit tombée illustre cette évolution cyclique de la trame narrative dénuée d'un début et d'une fin définitive.

Et ce cycle en perpétuel mouvement se raconte là où les échelles de la ville se rencontrent. Les espaces publics incarnent ces carrefours où l'habitant interagit avec les réseaux complexes qui connectent l'espace privé au quartier, le quartier au district et ainsi de suite jusqu'à englober la ville et ses banlieues.

Au marché de gros de Jamalpur convergent les camions venus de tout le pays pour remplir la halle des produits frais

nécessaires à la consommation journalière d'Ahmedabad. Une partie de ces produits sont revendus directement sur le marché au détail installé sous le fly-over. Les clients arrivent par pont de Sardar et s'arrêtent le long du marché. Sans descendre de leur scooter, ils choisissent sur l'étales le long de la route les tomates qui serviront pour le dîner ; sans prêter attention au bouchon qu'ils provoquent. À ce moment, les réseaux de transports (ici la route de service longeant le Jamalpur fly-over) rencontrent les habitants du quartier de Jamalpur alors que sous les halles se mélangent des routiers de l'Inde entière et les agents chargés des ventes aux enchères majoritairement issus de famille de commerçants gujaratis.

Il n'y a ni passé ni futur. Chaque jour est un palimpseste. Le récit du quotidien se réécrit sur la ville. Si le support de réécriture de ce récit se déforme, toutes les couches accumulées disparaissent et laissent derrière elles une page vierge. Avant le début de la construction du projet River Front en 2011, les rives de la Sabarmati étaient parsemées d'habitations de fortune. L'eau longeait le Gujarati Market et lorsque le lit s'asséchait pendant l'été, le marché s'étendait sur la plaine ainsi découverte. Aujourd'hui, les rives de la Sabarmati sont de longues allées bétonnées encadrées par les murs de soutènement qui dominent les berges. Timidement, les utilisateurs tentent de s'approprier cet espace nu où la végétation n'a pas encore poussé. Les nouvelles berges de la Sabarmati cherchent à s'habituer à leur forme contemporaine.

Notre protocole nous a permis d'aborder le quotidien comme un espace à part entière de la ville. Un espace social et philosophique s'exprimant dans l'espace public à travers le temps. Le regard que nous avons adopté ne nous a pas permis d'intégrer cet espace à une analyse plus large de la ville d'Ahmedabad, englobant son histoire et son urbanisme. En temps qu'outil, notre protocole s'est révélé pertinent pour dresser, visite après visite, le portrait des lieux choisis dans le cadre de ce mémoire. Chaque visite a progressivement connecté les observations entre elles. À travers les objets de la vie quotidienne sélectionnés par la suite, nous avons cherché à condenser ces connexions afin d'explicitier un propos

plus général proposant une traversée de la ville d'Ahmedabad.

Si le quotidien est un espace à part entière, son analyse doit être complétée en lien avec les autres strates qui composent la ville pour que puisse être surpassée la subjectivité de l'écriture. L'observation ne peut rester figée dans le mutisme des mots et doit s'enrichir de la parole des acteurs qui animent le quotidien et de ceux qui modèlent son support d'expression c'est-à-dire la ville et ses habitants.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Épilogue

20 août 2015. Mumbai.

Voilà. Mon vol est dans quelques heures. Perdu le long de la mer à Worli Village, je respire une dernière fois cette odeur si particulière qui fait de Mumbai *Mumbai*. C'est une dernière fois parmi tant d'autres. En venant ici pour voir la mer, je me suis battu une dernière fois pour entrer dans le train local à Kurla. Une dernière fois, je me suis baigné dans la sueur de tous ces hommes. Bureaucrates, vendeurs de rues, exilés, migrants ou purs marathis rentrants étourdis de leur journée de travail. Une dernière fois, je me suis invité dans le paysage en construction qui défile à mesure que le train file vers Borivali.

Je repense au bar-restaurant The Yacht, à ses salles enfumées et à son mur écroulé au fond de la salle à gauche de l'entrée. Là où j'ai tant apprécié m'asseoir pour écrire dans l'intimité des alcooliques chroniques soudés à leur banc. Évidemment, je repense à l'Irani Restaurant d'Ahmedabad coincé entre le Nishat et l'entrée de Bathiyar Gully. Son menu inchangé depuis sa création, affiché sur le mur décrépi. Maskabun, milk, egg burjee, mutton masala, omlet, chicken biriani, tea, coffee, dal, rice. La barbe orange du caissier et l'attitude désinvolte des serveurs bedonnants coincés dans leur t-shirt crasseux. Là, où pendant les après-midis assommants, lorsque la pluie refusait de se montrer et rendait la chaleur insoutenable, je suis venu m'abriter en son sein. Pour conclure, mettre un terme à cette histoire qui m'a fait parcourir les rues d'Ahmedabad chargé de ce regard d'observateur et surtout d'étranger.

J'ai voulu parcourir Ahmedabad en emportant à chaque sortie mon regard d'observateur. Sans pudeur j'ai cherché à m'immiscer dans l'intimité de ses secrets. En vue de la révéler, je me suis invité dans la nudité de ses nuits. Mais à l'heure de partir, c'est moi qui suis nu. Comme un néophyte dépouillé par une mafia imaginaire, c'est Ahmedabad qui m'a pris alors que je tentais de la dévoiler. Nu, nu comme un vers. Et cette peur qui m'immerge à mesure que les minutes se perdent dans la baie de Mahim. La peur d'avoir été dupé. Et si cette ville ne m'avait montré uniquement ce que bon lui semblait sans jamais vraiment se dévoiler, et si elle avait senti mon regard impudique de vagabond naïf et avait décidé de me perdre dans les tréfonds de ses ruelles intriquées. Je divague. Elle m'a eu et, aveuglé par le charme de son activité, je n'ai rien voulu voir. J'ai soif, avant de partir, laisse-moi siroter un dernier thé avec les porteurs de Jamalpur Market. J'ai faim, laisse-moi m'asseoir sur les terrasses improvisées de Manek Chowk. Je suis fatigué, laisse-moi me reposer chez les tailleurs de Gathlodia. J'étouffe, laisse-moi marcher à l'ombre des Neem trees de Parimal Garden. Je suis seul, laisse-moi me confondre dans les allées de Shastrinagar Market. Une dernière fois.

Je dois partir. Je suis hors d'atteinte maintenant que je suis dans l'anonymat de Mumbai. Lorsque j'aurai récupéré mes affaires à Chembur, que je serai en route pour Andheri, laisse-moi partir. Et si je ne me retourne pas, sache que je reviendrai. Mais pour l'instant, je dois me convaincre que ce n'est qu'une histoire. Oui, ce n'était qu'une histoire. ■

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

▪ Article

- Frias Anibal. « Une introduction à la ville sensible. » *Recherches en anthropologie au Portugal*, n° 7 - 2001. La ville sensible. pp. 11-36
- Gélard Marie-Luce, Sirost Olivier. « Corps et langages des sens. » *Communications*, 86, 2010. Langages des sens [Numéro dirigé par Marie-Luce Gélard et Olivier Sirost] pp. 7-14.
- Gérôme Truc, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 11 octobre 2012. URL : <http://traces.revues.org/2173> ; DOI : 10.4000/traces.2173
- Herpin Nicolas. « Sennett Richard, Les tyrannies de l'intimité. », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n° 2, pp. 308-309.
- Nordholt, Annelies Schulte, « Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur », *RELIEF*, mars 2008.
- Quéré Louis. « L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique. » *Quaderni*. N. 18, Automne 1992. Les espaces publics. pp. 75-92.
- Sansot Pierre. « Moi, Grenoble ne me manque pas ! Sur quoi se fonde notre attachement à une ville ? » *Local Contemporain*, 01, 2010. Entretien avec Pierre Sansot. Pp. 37-39.

132 ▪ *De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad*

- Sansot Pierre, « Un patriotisme géographique », *Les cahiers de médiologie*, 5, 1998. p. 205-211.
- Sansot Pierre, « Connivences Méditerranéennes », *Mappemonde*, 21, 1992, pp. 2-3
- Spodek, Howard, « The manchesterisation of Ahmedabad », *Economic&Political Weekly*, Vol - XVII No. 11, March 13, 1965
- Thomas Rachel. « La ville charnelle ». *Cosmopolitiques*, 2007, p. 111-120.
- Thomas, Rachel. « La marche en ville. Une histoire de sens. » *L'espace géographique*, 1er trimestre 2007, n° 1, pp.15-26.

▪ **Article en ligne**

- BBC News, « India captures 'Pakistan' militant after Kashmir attack », *BBC News*, mis en ligne le 6 aout 2015, <http://www.bbc.com/news/world-asia-india-33799139> (Consulté le 6 aout 2015)
- Fugier Pascal, « La mise en œuvre d'un protocole de recherche exploratoire en sociologie. Le terrain précurseur et les lectures exploratoires », *Interrogations ?*, N° 9. L'engagement, décembre 2009 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/La-mise-en-oeuvre-d-un-protocole>, 153 [Consulté le 16 avril 2015].
- Howes David. «The Aesthetics of Mixing the Senses». *David-howes* [En ligne]. Consulté le 17 avril 2015. URL : <http://www.david-howes.com/senses/aestheticsofmixingthesenses.pdf>
- Macherey Pierre, « Présentation de Bruce Begout, La découverte du quotidien », *Savoirs, Textes, Langages*, UMR 8163. Université de Lille 3 [En ligne], mis en ligne le 14 décembre 2005, <http://stl.recherche.univlille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20052006/macherey14122005cadreprincipal.html> [Consulté le 17 avril 2015]
- Marchand, Jean-Pierre, « Bruce Bégout, La Découverte du quotidien, 2005. », *Strates* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 28 janvier 2013, Consulté le 16 avril 2015. URL : <http://strates.revues.org/6706>

- Mounier Pierre. « Sennett Richard, Les tyrannies de l'intimité. Seuil, 1995. », *Blogo-numericus* [En ligne], mis en ligne le 10 aout 2010, Consulté le 13 avril 2015. URL : <http://bn.hypotheses.org/10622>
- Sennett, Richard, « Open City », *Site web de Richard Sennett*, <http://www.richardsennett.com/site/senn/templates/general2.aspx?pageid=38&cc=gb> [Consulté le 27 février 2015]
- Sennett, Richard, « The Public Realm », *Site web de Richard Sennett*, <http://www.richardsennett.com/site/senn/templates/general2.aspx?pageid=16&cc=gb> [Consulté le 27 février 2015]
- Vashi, Ashish, « Ahmedabad 1411 : A Love Story », *Times of India*, 18 novembre 2009 [en ligne] <http://timesofindia.indiatimes.com/city/ahmedabad/Ahmedabad-1411-A-Love-Story/articleshow/5241234.cms> [consulté le 5 mars 2015]

▪ **Livre**

- Bégout Bruce, *La Découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005.
- Benjamin Walter, *Enfance Berlinoise*, traduit de l'allemand par Pierre Rusch, Paris, Editions de L'Herne, [1e ed. 2000], 2012.
- Boullier Véronique ; *Gilles Tarabout, Images du corps dans le monde hindou*, Paris, CNRS editions, 2002.
- Dormer, Peter, *The Art of the Maker*, New York, Thames & Hudson London & New York, 1993
- Ernaux, Annie, *Journal du Dehors*, Paris, Gallimard, 1993, 106p.
- Geddes Patrick, Sir ; Tyrwhitt Jaqueline, *Patrick Geddes in India*. London, L. Humphries, 1947.
- Gupta, Sbhadra Sen, *A Children´s History of India*, New Dehli, Rupa/Red Turtle Publications, 2015, 452p.
- Italo Calvino, *Les villes invisibles*, traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Broché, 2008 [1e ed. 1972].
- Metha, Suketu, *Maximum City : Bombay Lost and Found*, Londres, Penguin Books, 2004, 584p.
- Perec Georges, *La vie mode d'emploi*, Paris, Le livre de Poche, 1980.

134 ▪ *De la main à la rue, la richesse narrative d'Ahmedabad*

- Perec, Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres » (no 70), 2008, 49 p.
- Proust Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, [1e ed. 1913], 2001.
- Prisig Robert, *Zen and Art of motorcycle maintenance*, New York, William Morrow & Company, 1974.
- Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, L'Ordre Philosophique, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 424 p.
- Ricoeur, Paul, *Temps et récit 1*, Paris, Seuil (Coll. « L'ordre philosophique »), 1983.
- Ricoeur, Paul, *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil (Coll. « L'ordre philosophique »), 1984.
- Ricoeur, Paul, *Temps et récit 3 : Le temps raconté*, Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1985
- Sansot Pierre, *Rêveries dans la ville*. Carnets Nord, 2008.
- Sennett Richard, *Les tyrannies de l'intimité*. Seuil, 1995
- Sennett, Richard, *The Craftsman*, Londres, Penguin Books, 2009.

▪ **Conférence**

- Serres, Michel, Les nouvelles technologies : révolution culturelle et cognitive : 40è anniversaire de l'INRIA, 2007, Paris

▪ **Vidéo**

- Bober, Robert. En remontant la rue Vilin, 1992. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=ZBhQAYHRo3c> (consulté le 6 février 2015)
- Dr. Agrawal, Pawan. Mumbai Dabbawalas, 2011. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=N25inoCea24> (consulté le 22 avril 2015)

– Varda, Agnès. *Daguérrotypes*, 1975. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=-czbZgMCo_k (consulté le 6 février 2015)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annexe

Retranscription des observations

12 février. 11 h 23. Gulbai Tekra.

À l'entrée de la rue, du côté du café, un groupe de garçons jouait aux billes. Dans des cercles reproduisant la forme d'un plateau de dames chinoises, dessiné à la brique sur l'asphalte, était disposée une dizaine de billes, des billes de verre vertes et transparentes. À deux trois mètres de la cible, le tireur accroupi préparait son lancé entre son pouce et son index. Plus loin, un homme préparait du plâtre au milieu de ses moules. C'est ici que j'ai demandé à m'asseoir. Aux côtés d'un vendeur de produits du quotidien.

Une mobylette de livraison est stationnée à ma gauche. De chaque côté du guidon pend un sac rempli de chocolat, de chips orange et d'épices. Sur la place arrière, une imposante guirlande de chips maintenue dans un sac plastique repose sur de gros paquets de biscuits gujaratis en forme de tube. Sur le porte-bagage en acier se trouve une pile de pâtes chinoises entassées au-dessus de deux sacs de transports suspendus.

En face de moi, l'homme au plâtre commence à remplir ses moules. Ils sont divisés en deux parties. Les moules sont faits de plâtre et de fibre de noix de coco La fibre de coco non utilisée attend en ballot le long de la façade en brique. L'intérieur des moules est tapissé d'une couche de gomme de pneu. Cette gomme est préalablement fondue sur une statuette afin d'en garder les détails. Les deux parties des moules sont maintenues ensemble

par des bandes de chambres à air. Muni de son saladier de plâtre, il remplit un à un les moules avant de transvaser encore une fois du moule vers le saladier. Ainsi reste accrochée une fine couche de plâtre à l'intérieur. Par phase se dessinent les contours de ce qui deviendra après démoulage des statues de *Ganesh*. En attendant, les moules sèchent au soleil adossé à une rambarde de bambou. Assis sur un ballot de fibres de noix de coco, l'artisan prend une pause à l'ombre.

À cette heure de la journée, cette bordure de Gulbai Tekra donne à voir un mélange entre vie quotidienne et activité commerciale, vie religieuse et contemplation journalière. Sur le seuil des trois temples qui donnent sur la rue, des petits groupes de personnes discutent à l'ombre. Chaque lit est occupé, ici par les anciens, là par les jeunes hommes de la famille. Il est possible de trouver du thé, des légumes, des rickshaws, des omelettes. Les générations s'entremêlent sans se confondre. Les écoliers sortent en uniforme croisant les artisans qui travaillent sur le pas de la porte.

Cette rue est une façade. C'est la façade de Gulbai Tekra, de tout ce bidonville dans lequel on ne pénètre que par les fines venelles dissimulées entre les murs de fortune. Dans cette rue ne se dévoile qu'une des parties d'un tout intérieur où vivent des milliers de personnes. Les petits commerces et les livraisons sont le lien entre ce bidonville et la ville entière représentée par la route incessamment active. On s'invective, on se dispute, les enfants embêtent leur grand-père. L'intimité étant impossible à trouver dans cet environnement, chacun s'arrange pour ignorer ce dernier, l'indifférence devient le meilleur allier de quiconque veut éprouver ce sentiment d'intimité. **12 h 40.**

03 avril 2015. 18 h 12. Gulbai Tekra.

J'arrive depuis le croisement de Gulbai Tekra Road et de 120 Feet Road. Devant le *Cafe Coffee Day*, un accident de la route : une habitude. Un scooter a embouti un rickshaw. Malgré l'important

trafic de fin de journée, les protagonistes s'arrêtent au milieu de 120 Feet Road et commencent par s'invectiver. La responsabilité de l'accident reviendra au moins agressif des deux, l'enjeu est de taille. Hausser le ton est une nécessité faisant office de constat. Le conducteur du scooter est un jeune homme âgé d'une trentaine d'années. Très vite, il saisit les poignets du conducteur du rickshaw bien plus âgé que lui. Le vieil homme réagit par conséquent et se braque. Commence un face à face tendu que l'arrivée d'un troisième homme n'apaise pas. Tous sur le bas-côté sont fascinés par ce spectacle.

Je commence à peine à avancer sur Gulbai Tekra Road qu'un homme, assis au milieu de trois tas de feuilles, m'interpelle. Ce sont des branchages de *polyalthia longifolia*. À peine assis sur un morceau de trottoir qui dépasse des feuillages, qu'une horde d'enfants m'entoure. Ils palpent mes oreilles avec attention, une mère pose son bébé sur mon calepin fraîchement sorti. Arrivent les questions existentielles : âge, nationalité. Dans cette agitation, une femme assise plus loin, mais dans mon axe de vue, soulève un sachet de thé m'interrogeant du regard. Très vite, un petit gobelet de quatre millilitres rempli de thé, qu'elle m'offre, passe de main en main et parvient jusqu'à moi. Un petit garçon me propose une demi-pâtisserie qu'il vient d'entamer. Il me tend sa paume ouverte pleine de poussière sur laquelle la pâtisserie me tente. La première finie, il s'empresse de me tendre cette main ouverte sur laquelle repose de tout son long une nouvelle pâtisserie.

Pour en revenir aux trois tas de feuillages, le premier est le point de départ d'une chaîne de production. Assis, sur des seaux de plastique blanc retourné, un homme âgé et un jeune garçon, dont la dureté du visage lui confère une allure d'homme, s'activent à fabriquer des guirlandes de feuillages. Tous deux ont au pied de leur seau une pelote de *dhor*, une fine ficelle marron faite de fibre de feuilles de bananiers. En cadence, ils arrachent les plus petits branchages, les plient en deux puis les noues sur la corde à intervalle régulier comme des poupées de chiffon. Les tas de feuillages à leur gauche sont leur guirlande respective qui ne cesse de s'allonger à mesure que les poupées de feuillages s'enchaînent.

Le geste est furtif. Une poignée de branchages dans la main gauche, c'est la main droite qui s'occupe de la nouer sur la guirlande d'un nœud de cabestan. Derrière le plus vieux de ces artisans stationne un tricycle dont la plateforme arrière est chargée de banches fraîchement coupées. À côté du tricycle, le long de la route, deux femmes sont assises sur un lit au cadre de bois tressé de grosse ficelle bleue. Elles s'occupent de la ficelle de feuille de bananier utilisée pour les guirlandes. Elles déroulent les pelotes, démêlent les nœuds et assemblent les différents morceaux de la pelote en une seule ficelle continue avant de les enrouler de nouveau en bobines.

Le tas de branchages est maintenant épuisé. Devant la maison un important amas de branchages sert à réapprovisionner en matière première cet atelier de plein air. Entre deux approvisionnements, le jeune garçon en profite pour réajuster la lanière de cuir qui entoure la poignée de la machette qu'il utilise pour couper les petites branches. Après une courte pause, le vieil homme qui assemblait les guirlandes revient et m'offre une eau citronnée. Il chasse les enfants qui m'encerclent en s'égosillant de curiosité. Il brandit une branche qu'il agite comme une massue. Les enfants se dissipent, le jour se fait à nouveau et les guirlandes reprennent leur cours. **19 h 15.**

07 avril 2015. 10 h 5. Gulbai Tekra.

Le même angle d'entrée depuis *Cafe Coffe Day* au carrefour. Je croise les enfants qui m'avaient accompagné tout au long de ma dernière session d'écriture. Ils me saluent un par un en me rappelant leur prénom. Ils font partie du peu d'hommes présents à cette heure. Avant de m'asseoir, je longe la rue. Les petites filles coiffent leurs longs cheveux. Parfois, ce sont les mères qui coiffent leur fille, parfois l'inverse. Il y a quelques hommes disséminés derrière le marchand de thé qui vend aussi des cigarettes. Autrement, c'est un monde de femmes, elles discutent assises sur les lits tressés. Elles vendent des légumes, des fruits, des herbes, des produits ménagers. Il n'y a pas d'étalage à proprement parler. La marchandise est

posée sur les lits, au sol ou sur des sacs de plastique.

À ma gauche, plusieurs femmes ont regroupé des lits. Certains sont dressés sur leur tranche et servent de paroi temporaire pour profiter de l'ombre. Quatre tiges de bambou font office de piquets pour tendre une grande bâche noire au-dessus de leurs têtes. Sous ce palace improvisé, cinq femmes se reposent en regardant la rue d'un air distrait.

La mobylette de livraison fait un arrêt pour délivrer une guirlande de paquets de chips.

Les derniers retardataires se préparent à partir pour l'école. Le vendeur de glaces polit son stand mobile avec un vieux chiffon grisâtre. Celui de lunettes de soleils et de jouets en plastique prend la route pour un autre quartier. Il tient dans sa main une tige surmontée d'un grand cadre en bambou. À travers la pièce de tissu qui le recouvre, on distingue jouets et lunettes protégées de la poussière qui seront vendus dans les rues.

La vendeuse de fruits, assise sous un parasol le long de la route, vend des pastèques, des papayes et des melons. Ils ne sont pas vendus au kilogramme, mais à la tranche. Devant les clients, elle tranche un quart de papaye qu'elle emballe dans une feuille de journal. Deux enfants se partagent une tranche de pastèque dont le jus coule sur la feuille de papier.

Les lits, en majorité inutilisée à cette heure-ci, sont basculés sur leur tranche. Ils servent d'étendages pour le linge qui a été lavé le matin. La barrière au milieu de la route qui sépare les deux voies est aussi utilisée comme étendage. **10 h 43.**

27 janvier 2015. 8 h 24. Bathiyar Gully

Je suis assis sur un banc trois places à l'entrée de la rue, au pied de l'Alif Masjid. Dans le local, derrière moi, un homme coupe les pattes des poulets puis les éviscère. Il est dos à moi, face aux cages qui tapissent le mur du fond. Derrière lui, un homme, la tête enveloppée dans une écharpe bordeaux, est assis sur un petit tabouret. Sur la marche du seuil, un jeune homme regarde les carcasses de poulet qu'il pèse au fur et à mesure. Pour être honnête, à cette heure-ci, toute l'activité de la rue est concentrée autour du marché aux poissons qui se tient aux alentours de la décharge de déchets organiques. À l'heure où les poulets se réveillent à peine, les poissons arrivés dans de grandes boîtes de polystyrène sont vendus à l'étalage, si ce n'est à même le sol. En passant le marché aux poissons, j'ai remarqué un local aux murs peints en vert pâle qui la dernière fois était vide. Ce matin, il est rempli de grandes barres de glace longues de deux mètres sur trente centimètres d'épaisseur. Au fond du petit local, deux hommes introduisent des sections de glaces dans un broyeur métallique. La glace pilée, qui en ressort, est entassée dans de grands sacs plastiques blancs. La glace sur laquelle reposent les poissons vient sans nul doute de ce local.

Ici, l'activité s'accroît, une camionnette, aménagée en cages à l'arrière, vient de se garer dans la rue. Des hommes défilent un à un, puis repassent tenant dans chaque main quatre à cinq poulets par les pattes. À l'avant des locaux, dans lequel les poulets sont préparés pour la vente, se trouvent des cages sur roulettes divisées en neuf compartiments, pouvant chacun contenir une dizaine de poulets. Au sommet de chacune d'elle trône un coq attaché par la patte. En face de moi, un homme découpe des poulets, avant de les peser par groupes de cinq carcasses. Juste à la gauche du local, siège un réparateur de scooters, devant sont garés six de ses machines. Le propriétaire boit le thé avec deux autres hommes. Ils discutent en posant successivement leurs tasses sur la selle d'un des scooters. Sous la pancarte du coiffeur, à gauche du « *Chicken and Eggs center* » du bout de la rue, dort un homme sur une table

métallique couverte de bois. Il vient de surgir de sous sa couverture verte à grosses bulles roses. Il enfile sa paire de sandales, enroule son sommaire lit composé d'une couverture marron pour matelas et d'une autre pour couette. Il s'en va.

Chaque détaillant de poulet vend entre cinq cents et mille pièces par jour. La vente en gros se fait en grande partie auprès des hôtels restaurants d'Ahmedabad. Le reste est vendu au détail. Si les coqs trônent sur les cages, c'est parce que leur viande est plus appréciée que celle des poulets entassés dans les cages compartimentées. Un kilogramme de coq est vendu cinq cents roupies, un prix plus de deux fois supérieur au kilo de poulet établi à 200 roupies. Poulets et coqs viennent des alentours d'Ahmedabad.

Le chant des coqs retentit le long de la rue. Le son des couteaux sur les planches de découpe en bois se fait de plus en plus rapproché à mesure que l'activité s'installe. Un homme passe. Il porte une pile de plateaux destinés à recevoir des œufs. Peut-être le reverrai-je passer chargé d'œufs frais de la ponte du matin ? En face, l'homme qui découpait les poulets répartit maintenant les morceaux dans des sacs plastiques noirs. Il décroche une demi-carcasse de chèvre et la remplace par une carcasse entière. Sur un autre crochet pend une chèvre accrochée par les pattes arrière. Le ventre est coupé en deux. L'ensemble des viscères extraits par cette ouverture pend sur un troisième crochet. La partie avant de la chèvre est retenue par la colonne vertébrale.

L'équipe, qui se trouve derrière moi, s'est étoffée de deux assistants. Les poulets sont décapités, leurs pattes coupées avant d'être plumés en commençant par les ailes. D'un geste habile, limité à l'action de deux pouces, le ventre est écartelé, les tripes vidées puis triées. Les carcasses sont jetées sur un tas près de l'homme qui s'occupe de découper les poulets en morceaux avant de les peser. Le foie et les intestins sont séparés et jetés sur deux tas distincts. De temps à autre, les tas de plumes servent à essuyer le sang sur le sol de carrelage vert-de-gris. **9 h 35.**

01 avril 2015. 11 h 28. Bathiyar Gully

Il m'a fallu traverser trois fois la rue avant de m'asseoir. Dès le premier passage, je remarque cette boucherie exposant uniquement des pièces de chèvres. Elle m'intéresse, tout est ordonné. Les têtes, posées sur la joue gauche, gracieusement alignée, l'œil vitreux. Il y a comme une harmonie indécente. En arrière-plan de cet étal, sur la rue, un local, des plus classiques, est rempli de boîtes de polystyrène pour le transport. Les murs devaient être vert d'eau avant de se couvrir d'une couche de crasse. Le sol, fait de grandes pièces de pierre grise, est humide. Lors de mes deux premiers passages, il était occupé par quatre hommes assis sur des tabourets de plastique gris, d'une telle forme qu'il est possible de les empiler. Au troisième passage, il reste deux hommes, les plus âgés. Je demande à m'asseoir. Un tabouret, recouvert de papier journal, est pointé par un des deux hommes. Ils me proposent un second tabouret pour poser mon sac. Rapidement, un troisième homme arrive, tire un tabouret et s'assoit dans le cercle dirigé vers la rue. Depuis la rue, un q homme arrive, passe l'étal de viande et entre dans le local pour m'offrir un tchai. Il repart aussi rapidement qu'il est arrivé. Les deux anciens, dont celui à ma droite, sont assis derrière un bureau bas, m'expliquent que je suis dans leur magasin de poissons. La présence des piles de boîtes de polystyrène s'explique. L'étal de viande de chèvre installé sur le seuil de leur local n'a rien à voir avec eux. Un quatrième homme arrive. Il porte des chaussures faites de lanières de cuir noir. La taille de sa montre en dit autant sur sa situation que sa coiffure fraîchement arrangée. Un tabouret lui est apporté. Il déplie un petit sac de plastique noir, utilisé pour transporter la viande au détail, pour protéger l'assise du tabouret. Je fais désormais partie de ce cercle d'hommes. Les murs du magasin au fond duquel je suis assis me rendent anonyme à la rue, tout en m'offrant un cadrage précis allant d'un restaurant en terrasse à ma droite jusqu'à l'étal de chèvres à ma gauche, en passant par « *Silver Fish* » en face de moi, un magasin de poissons.

Un jeune garçon, de neuf ans environ, pose une thermos de thé sur le petit bureau. Dans sa main gauche, des tasses et des soucoupes coincées entre ses doigts. Il sert le thé méthodiquement

et repart chercher les deux cigarettes qui viennent de lui être commandées. Il revient, rend la monnaie de la course puis repart avec les tasses et les soucoupes vides. Entre temps, un jeune homme est arrivé tendant un billet de cinq cents roupies à l'homme derrière le bureau. Sans interrompre sa conversation, ce dernier a saisi une épaisse liasse dans la poche gauche de sa chemise et remis cinq billets de cent roupies au jeune homme. L'opération s'est faite sans un mot, à une vitesse déconcertante, comme si elle avait été préméditée.

L'étal de viande cité plus haut est une plateforme de bois surélevée à quarante centimètres du sol par une structure en métal. Les larges planches de bois dessinent un carré d'un mètre cinquante de côté. Trois tubes de fer sur la rue soutiennent comme une penderie des crochets auxquels pendent sur la moitié droite des carcasses et sur la gauche, des viscères. D'où je suis, je ne peux pas le voir, mais, plus en avant de cette penderie, repose sur une planche de bois les têtes de chèvres directement sur la rue. Entre l'entrée du magasin de poissons dans lequel je me trouve et l'arrière de la plateforme de bois, une caisse de plastique rouge est remplie d'une eau marron clair, à la surface de laquelle s'ébat une horde de mouches. L'homme, qui découpait des tubes digestifs, vient de s'arrêter pour fumer un *bidi*. Son fils s'assoit en tailleur à ses côtés. Pendant que le jeune homme s'installe, son père prend sur la balance le récipient métallique servant à la pesée. Il est taché de sang. Il se retourne pour le plonger dans la cuve d'eau avant de la jeter dans le caniveau creusé dans la pierre de la rue. Par passes successives, il rince le sang du contenant. On me propose un troisième thé que je me risque à refuser. Il est séparé en deux, la moitié dans la tasse, la moitié dans la soucoupe, puis proposé au boucher et son fils. Pendant que le père transvase l'eau de la cuve au caniveau, son fils gratte la section de tronc qui sert de planche à découper. D'une main posée à plat sur sa feuille de boucher à l'horizontale, il prépare le terrain avant de découper les viscères en morceaux. Le son froid de l'aiguiseur annonce celui du choc de la lame sur le bois. **12 h 52.**

08 avril 2015. 5 h 32. Bathiyar Gully

L'appel à la prière résonne sur la place du Bhadra Fort depuis les minarets de la mosquée d'Alif. La place est endormie. Tous dorment sur les lits tressés posés devant les étals ficelés dans des bâches de plastique bleu. À l'entrée de Bathiyar Gully, un camion, saturé de cages de poulets, est stationné. La rue est noire et en s'y engouffrant, apparaît à son extrémité l'éclairage direct du marché aux poissons. Dans la rue sombre jaillissent des nuages d'air réchauffés par les dizaines de corps de poulets encore assoupis. Le marché aux poissons est dans un entre-deux. Certains étals semblent sur le point de fermer quand d'autres sont à pleine livraison. Je suis assis sur une chaise, solitaire. Je fais face à un étal en cours de livraison. La rue nous sépare. La bâche au sol qui sert d'étal mesure deux mètres soixante sur deux mètres. Elle est recouverte de plusieurs espèces de poissons aux gabarits imposants. Ils s'entassent entremêlés à la glace grossièrement pilée.

À gauche de cette bâche se tient une balance digitale capable de peser la marchandise par dizaines de kilogrammes. Derrière elle, trois hommes sont assis sur des chaises de jardin bordeaux. L'homme, le plus à gauche, est derrière un bureau sur lequel fument deux bâtons d'encens. Deux ampoules, fixées sur la façade, suffisent à éclairer ce magasin sur rue. Tous trois semblent être installés dans un espace bien délimité. Pourtant, ils sont sur le trottoir et pratiquent une activité temporaire, bien que journalière.

Lorsque la ville se réveillera, le marché aux poissons se dissipera au profit du marché à la viande. **6 h 07.**

10 janvier 2015. 15 h 13. Law Garden

Des bancs en bloc de pierre, surmontés d'un plateau épais aux arêtes arrondies recouvert de céramique jaune pâle, encerclent un bosquet de fleurs roses, *Vinca Rosa*. Je regarde vers l'extérieur face aux jeux pour enfants. C'est un parterre de sable avec au centre un arbre massif. Une basse bordure de béton entoure le parc de jeux et une bordure de bosquets d'une largeur d'un mètre le sépare de l'allée de terre battue ocre. Les jeux sont en acier tubulaire. À gauche, des modules d'exercices de musculation comme on peut en voir à Lisbonne ou à Liberec. Au centre, les balançoires et un double toboggan dont les deux points d'arrivée divergent en diagonale. À droite, un étrange géodésique et deux arcs face à face se superposant en leur sommet. Les sept balançoires sont le théâtre d'un concours de hauteur auquel s'adonnent quatre petits garçons d'environ six ans. Ils sont bien coiffés et ont rentré leur chemise dans leur pantalon comme ils l'auraient fait avec leur uniforme d'écolier. Ils viennent de désertier le parc tout comme ce groupe de lycéens venu exhiber leur reluisant duvet auprès de leurs égaux féminins. Les balançoires ne sont restées vides qu'un instant, une mère vêtue d'une *kurta* verte et d'un pantalon de coton violet accompagne le mouvement incessant de sa fille défiant la gravité. À ma gauche, plus loin autour du cercle formé par les bancs, deux jeunes gens s'embrassent. Ils ont presque l'âge de quitter le lycée. Collés l'un à l'autre sans aucune gêne, ils échangent un sourire puis se dirigent vers les deux balançoires restées inoccupées.

Des troncs morts sont disposés aléatoirement sur l'espace qu'occupent les jeux. Ils rivalisent avec la verticale des toboggans, mais surtout nous rappellent à ce qui nous entoure, des centaines d'essences réunies dans ce parc à deux pas de CG Road où certains viennent épancher leur soif de baisers quand d'autres viennent y trouver la quiétude.

Un des toboggans est cassé. La moitié de la première pierre qui compose la surface glissante a disparu. Au volume des cris, je comprends que cela n'entache pas la sensation de glisse. La route

est à dix mètres, mais seule sa rumeur parvient jusqu'ici. Un vent léger balaye les centaines de fragrances du parc. C'est un calme relatif dont la rareté en fait la qualité.

Un couple est en équilibre sur une des barres du toboggan à trois mètres du sol. À proximité d'eux, le sommet d'un tronc mort. Ils se laissent photographier par leur fils qui semble avoir tout juste passé les cinq ans. Posté à quatre mètres d'eux sur la plate-forme du toboggan, il accomplit sa tâche puis se jette dans le toboggan, incapable de résister à l'appel de la glisse. **16 h 21**

12 février 2015. 10 h 12. Law Garden

En venant à Law Garden, je croise cinq hommes sur leur vélo rouillé. Sur leur porte-bagage, leur gamelle est maintenue à la verticale alors qu'ils s'engagent sur la voie rapide.

On ne peut pas dire que le parc est surpeuplé, mais vu l'heure qu'il est, l'affluencé est bonne. Je suis assis sur un des vingt et un bancs menant à un petit pavillon circulaire en pierre blanche. Le long de cette allée, je dénombre quatre types de bancs. Le plus classique est en ciment recouvert d'éclats de céramique. Avec leur inscription sur le dossier, c'est également eux que l'on retrouve installés sur le bord des rues. Viennent ensuite les bancs en acier à dossier droit. Avec leurs accoudoirs verts clairs, ce sont les moins originaux. De vieux bancs de bois peint en vert foncé intriguent de par leur dossier arrondi et leurs courbes *art nouveau*. Pour finir, il y a sur ces vingt un bancs une curiosité : un banc en acier dont l'assise et le dossier sont constitués de planches de bois. L'assise culmine à un mètre au-dessus du sol, bien loin des standards architecturaux.

À ma gauche, assis sur l'herbe, un groupe de jeunes filles accompagnées de deux garçons manipulent au soleil cahiers et feuilles volantes. Le groupe se fractionne et se subdivise avant de se regrouper pour résumer la leçon. L'un se lève, examine une page

avant de s'abaisser pour en expliquer les secrets. Une des jeunes filles vient de se lever brusquement pour poursuivre un des deux garçons avant de retourner feindre une mine concentrée. Non loin d'eux, deux hommes discutent face à face. Un sac à dos est posé entre eux. L'homme de gauche pianote sur son téléphone tout en suivant la conversation qu'il ponctue de sa main droite.

Le garde toise tous ces groupes venus profiter de la douceur matinale. Appuyé sur sa canne de bambou il lui arrive de siffler selon l'humeur. Lorsqu'il surprend une femme et sa jeune fille faisant la manche, accostant de marcheurs et flâneurs, il accompagne un coup de sifflet de grands gestes équivoques signifiant : « *Vous n'avez rien à faire ici* ». Jusqu'alors je n'avais pas relevé l'ambiguïté de faire intervenir du personnel de sécurité privé dans un parc public. La quiétude reste, rendue inaccessible aux nombreux habitants de la rue. **Condamné au bitume.**

Plus loin derrière moi, deux vieux messieurs sont assis en plein soleil sur des chaises de jardin en plastique jauni. Au milieu d'une dalle recouverte de granit clair, ils regardent le mur supportant deux sculptures. Ils semblent porter bien plus d'intérêt à leurs songes qu'à ces sculptures. Au bord de cette dalle, dans l'ombre d'un arbre, trois hommes assis sur un banc contemplent leurs mains.

En face de moi vient d'arriver un homme d'âge mûr. Il choisit un de ces bancs au dossier arrondi. À peine déchaussé, il s'affale sur le banc avant d'ouvrir son journal. **11 h 27.**

16 janvier 2015. 10 h 46. River Front

Pour accéder au River Front, il faut traverser une zone neutre de terre battue qui met à distance la route de quinze mètres. Il faut ensuite monter cinq marches, descendre une première volée de quinze marches, traverser le premier palier sur trois mètres, descendre les quinze marches suivantes, traverser le second palier, descendre encore neuf marches avant d'arriver sur le palier commun aux deux escaliers qui se font face. Amorcer un virage à quatre-vingt-dix degrés et finir par les huit dernières marches. En face, le River Front qui longe Old City est plongé dans un fin brouillard qu'illumine la réflexion de l'eau. Je me trouve entre Ellis Bridge et Nehru Bridge. Le *Revolution Restaurant Tower* me donne un point de repère entre ces deux ponts. Les bruits étouffés de klaxons sur Ellis Bridge se font entendre jusqu'ici. Un avion tonne dans le ciel avant de faire son apparition au-dessus de la rivière Sabarmati. L'éclat du soleil, quoi qu'encore assez bas pour ne pas être désagréable, teinte l'eau foncée de timides scintillements. Les balayeurs écumant la rive. Ils viennent de s'asseoir sur la barrière inclinée pour prendre une pause. Trois de ces hommes tiennent un balai en bois avec, à l'extrémité, un bouquet de fines branches. Le quatrième tient une pelle et une courte balayette de soixante centimètres de long fabriquée à la main à l'aide de paille sèche. La rambarde, sur laquelle ils se trouvent, est ancrée dans le sol de béton clair. La partie basse est une assise haute de quarante centimètres et large de soixante recouverte de plaques de pierre grise. La seconde partie est une rambarde d'acier peinte en gris foncé. Elle est composée de trois épais tubes inclinés à cent-dix degrés vers l'eau. Elle court à perte de vue sous les ponts qui enjambent la Sabarmati.

Un jeune couple profite du calme matinal pour exulter son hystérie. Le jeune homme, en maillot jaune, tente de jeter sa compagne par-dessus la rambarde, sans prendre en compte ses cris de protestation amusés. Les balayeurs ont repris leur progression. Ils débarrassent la rive de ses déchets en s'arrêtant progressivement auprès des petites poubelles bleues fixées sur le mur de soutènement.

Le mur doit faire huit mètres de haut, pas beaucoup moins que la largeur du chemin de halage qui doit être de douze mètres. C'est un mur de soutènement coulé en trois phases. Une rangée d'arbres et d'éclairages extrêmement régulière borde ce mur, éloignée de deux mètres de sa base. Ce mur supporte le poids de la terre qui derrière lui fait pression. Il porte le poids de la technique qui a permis de ramener le sol au niveau de l'eau. Il porte le poids des populations qui ont dû déménager de force pour laisser place à cette infrastructure imposante.

Deux jeunes filles passent, le visage intégralement couvert sous leur écharpe nouée. Elles se protègent du soleil, de la pollution et qui sait, des regards. Elles pianotent frénétiquement sur leur téléphone cellulaire, côte à côte, en marchant toujours au même rythme. Déjà, elles arrivent au niveau des balayeurs dont la progression a été continue.

Trois jeunes hommes viennent de s'arrêter à mon niveau. Ils défilent à mes côtés pour immortaliser à tour de rôle notre éphémère rencontre, quelques photos, trois mots, des mains serrées. Les trois jeunes hommes que je viens de rencontrer viennent maintenant de dépasser le jeune couple et s'affichent dans des pauses sérieuses pour faire belle impression sur leurs photographies le long de la rivière. Au loin, trois hommes de la sécurité marchent en direction du Nehru Bridge. Tous trois portent un képi noir, un pantalon noir et une chemise bleue à rayures blanches. L'un d'eux tient un *lathi*, ce bâton en bois d'un mètre trente de long servant à chasser les chiens de rue et les foules en cas de débordements. Les deux autres s'arrêtent à mon niveau pour me regarder écrire avant de reprendre leur marche.

Au pied du mur, depuis que je suis arrivé, il y a un homme assis. Il est protégé du soleil par la précieuse ombre d'un des arbres. Il téléphone assis en tailleur à côté de son sac à dos noir.

Sur la rive opposée, retentit de la musique mélange de folklore indien et de notes de synthétiseur.

Un couple passe. Ni trop près ni trop loin l'un de l'autre.

Le River Front n'a pas d'odeur. Il y a le vent, le crissement des feuilles, le cri des corbeaux. Pas d'odeur. L'odeur semble absorbée dans la nudité du béton. La ligne verte et jaune des arbres offre le seul contraste de couleurs.

Un des trois hommes de la sécurité utilise son *lathi* pour former dans l'eau un petit amas de déchets. Il vient de récupérer une corne en plastique rouge qui ne semble plus fonctionner. Son air profondément réflexif fait de son activité actuelle une occupation purement abstraite, censée déguiser son ennui. **11 h 52.**

12 février 2015. 14 h 02. River Front.

En arrivant vers le River Front depuis Ellis Bridge la route est bouchée autour de la station de bus gouvernementale. Les bus stationnés attendent de pouvoir avancer sous la rage des klaxons.

Sur la large bande de terre qui sépare le River Front de la route, des ouvriers installent une grande structure en aluminium sur le sol recouvert de toile verte. Certains dorment sous des estrades en bois, allongés sur des morceaux de toile. Il règne une ambiance de western, avec ce soleil qui brûle chaque jour plus que la veille. Dans l'escalier pour descendre le long de l'eau, je croise un couple laissant passer le temps. L'ombre est au pied du mur. Je m'y assois. Il y a ici, un homme soigneusement habillé portant au-dessus de son épaisse moustache une paire de lunettes de type *aviator*. Assis en demi-lotus, il mange dans *son tiffin* d'inox (se dit aussi *dhaba*, peut être traduit par gamelle). Trois petits garçons arrivent, par la gauche. Lorsqu'ils m'aperçoivent, je suis pointé du doigt. Ils s'approchent expressément, je suis démasqué. Ils sont sales de la tête aux pieds. C'est une saleté crasseuse incrustée dans leur peau. Des taches grisâtres qui se transforment parfois en plaques. L'un d'eux porte sur son dos un sac de chantiers en plastique à grosses mailles. C'est lui qui s'adresse à moi « *Chapals, chapals, kana, kana* » (« *Chaussures, chaussures, nourriture, nourriture* »). Je

leur explique que je n'ai pas de nourriture, reste mes chaussures. Je m'en sépare donc un instant. Chacun une chaussure à la main, les deux possesseurs de brosses se mettent à gratter avec détachement. J'en profite pour les interroger. Ce sont trois amis qui vivent avec leurs familles respectives dans un bidonville de l'autre côté de Nehru Bridge. Le porteur du sac, Pratamesh, a une sœur et deux frères. C'est tout ce que nous échangerons avant qu'ils ne repartent le long du River Front. Le lieu doit être pour eux un territoire privilégié de prospection, abrité du soleil et de l'agressivité de la rue. Une ligne droite unique côtoyée par la classe moyenne et aisée. En réalité, ils ne sont pas les bienvenus et risquent d'être chassés à tout moment. Pèse sur eux l'épée de Damoclès du coup de sifflet. Comme tous les lieux qui jouissent d'une quiétude relative, les mendiants sont systématiquement exclus. Parfois dès l'entrée, avant même le portail de sécurité comme à l'Himalaya Mall ou par le sifflet des gardiens. Dès l'origine, ils sont chassés, écartés, toujours plus loin. C'est le cas des déplacements forcés qui ont préfiguré la construction du River Front. En côtoyant ce lieu, en le foulant de leurs pieds nus noircis, pour gagner quotidiennement quelques roupies, ces trois garçons incarnent ces déplacements forcés et affirment leur droit à circuler librement. Cependant, ne nous méprenons pas, cette plaine grise construite de toute pièce pour plaire aux assoiffés de progrès ne sera jamais pour eux un lieu de dilettante et de délectation. **14 h 52.**

02 avril 2015. 8 h 42. River Front.

Avant de m'arrêter, je me suis laissé attirer par la route de service qui longe le River Front. C'est une route neuve parallèle à Ashram Road. Ses deux fois deux voies paraissent démesurées pour sa fréquentation. Les voies sont séparées au centre par un terre-plein central fleuri d'un mètre et demi de large. À ma droite, il y a ce mur de deux mètres de haut. D'ici, il coupe tout contact avec l'eau, d'abord visuel, il en va de soi. Sa froideur uniforme empêche tout contact physique. À moins d'une dizaine de mètres de l'eau, il est impossible de la deviner.

À ma droite, un terrain délaissé dans lequel des profilés métalliques dont l'âme mesure quarante centimètres sont stockés. Des poutrelles préfabriquées et des coffrages sont empilés le long d'un bidonville temporaire installé le temps du chantier. Tout ce matériel doit servir à la construction d'un immeuble s'élevant plus loin sur la ligne d'horizon.

Je continue vers le nord. Au niveau d'Ellis Bridge, la route s'interrompt pour laisser place à une piste de terre bordée de ravins creusés au bulldozer. Des habitations faites de plaques de tôles ondulées bordent ces ravins. Lorsque la route reprend, le paysage change. À ma gauche, des habitations, de l'autre côté de la route, le long de l'eau, une large bande de terre où des groupes d'enfants jouent au cricket. Sur toute la longueur, cinq à dix groupes différents jouent invariablement au cricket. À quelques mètres de distance sont exécutés les mêmes gestes. Des balles surgissent de nulle part avant d'être rattrapées par les plus vifs. C'est un tableau surréaliste où des nuages de poussière jaillissent de tous les côtés. C'est après avoir traversé une route trop propre pour que quiconque ne s'y aventure, que je découvre ce terrain, d'habitude vide, rempli de ces bruyants groupes d'adolescents, et de plus jeune, profitant de la fraîcheur matinale pour s'adonner à leur sport favori.

Je continue longeant cette langue de terre jusqu'à ce que la route ne s'arrête. Je poursuis sur une piste de terre. Sur cette portion, rien n'est achevé. Ça et là dépassent des ferrailages en attente. Les premiers ouvriers tapent à coup de planche de bois sur des coffrages métalliques pour ajuster leur alignement. Ces coffrages serviront à mouler le futur terre-plein fleuri croisé plus tôt et qui pour l'instant n'est qu'un tas de terre sèche. Plus loin, je traverse un bidonville et débouche de nouveau sur la route de service. Cette fois-ci, ce n'est pas le même tableau. La route est recouverte d'une pellicule de sable, le terre-plein central est loin d'être fleuri. Des morceaux de murs inachevés s'ouvrent comme des plaies dans cet univers de béton lissé.

Lorsque je finis par descendre sur la rive, je réalise que cette promenade le long de la route de service ne m'a, à aucun moment,

donné un point de vue sur la Sabarmati. Désormais piéton, je dois monter une volée de marches avant de descendre vers l'eau. Le mur de soutènement n'est pas seulement un obstacle, c'est une chape de plomb empêchant tout contact préliminaire avec l'eau. L'arrivée sur le River Front est brusque. Le soleil, à l'est, irradie le béton et éclipse les ombres. Deux ouvriers marchent l'un à côté de l'autre en direction du sud. L'un d'eux porte une pelle sur son épaule. Le second tient dans sa main gauche un téléphone cellulaire crachant une musique Bollywood. Quelques minutes plus tard, un cycliste me dépasse laissant également des airs de Bollywood sur son passage. **10 h 27.**

06 avril 2015. 18 h 36. River Front

Après avoir monté une première volée de marches, il faut en descendre trois pour accéder à la rive de la rivière Sabarmati. Au milieu de la seconde volée, je suis entouré de béton. Sur les côtés, deux murs, l'un retenant la terre, l'autre le regard. En face, le même escalier, identique construit en symétrie, et puis un son, sourd. Sa tonalité neutre teinte, cet environnement de béton, d'une touche futuriste. En descendant, marche par marche, le sentiment de pénétrer une chambre anéchoïque m'envahit.

Arrivé en bas, le long de l'eau, ce son inébranlable rencontre l'immobilité de la scène que je découvre. Il fait encore jour, il n'est pas question de marche nocturne ni de course à pied ni même toute autre activité physique. La scène que je découvre n'est paradoxalement pas déserte, mais immobile.

Trois hommes discutent assis en tailleur sur l'assise qui sert de garde-corps le long de l'eau. Tous trois semblent sortir du bureau. Ils ont déchaussé leurs chaussures noires cirées, ils ont pris soin de les aligner ensemble au sol avant de s'asseoir. Trois étudiantes en école d'infirmière, identifiable à leur *kurta-sarwaal*¹ d'un bleu

1 habit traditionnel. *Kurta* est le nom de la tunique longue et le *sarwaal* désigne le pantalon qui peut être bouffant ou taillé serré. On

uniforme et à leur blouse blanche, prennent des *selfies*¹ en pouffant de rire devant l'étendue d'eau. Un couple assis chuchote en gardant leurs lèvres si proches que l'on pourrait penser qu'ils s'embrassent. Un petit garçon, assis à côté de son grand-frère, triture la montre en or de ce dernier qui reste insensible à l'émerveillement de son benjamin. Un garde affalé contre le garde-corps regarde une vidéo sur le minuscule écran de son téléphone portable. Le bâton de bambou posé à côté de lui n'a pas l'air d'être d'une grande utilité au regard de la quiétude qui règne. Une balle de cricket surgit du haut du mur, rebondit par deux fois avant d'être relancée à son propriétaire. Et l'immobilité reprend son cours. **19 h 08.**

.....
peut le trouver orthographié *sarwaal-kamiz* selon les régions.

1 action de prendre une photo de soi-même avec son propre téléphone mobile ou appareil photo. Cette tendance est apparue avec l'intégration de caméra frontale sur les téléphones portables ainsi qu'avec l'essor des réseaux sociaux et la nécessité de fournir des photos pour ajouter son profil. Le terme *selfie* est un anglicisme qui pourrait être décomposé en self-photography. En français il pourrait être traduit par photo de soi-même.

16 janvier 2015. 12 h 29. Himalaya Mall

J'occupe un banc, un de ceux que j'aurais aimé occuper la dernière fois. Il s'est libéré sous mes yeux, je n'ai su résister. En face de moi, l'ascenseur en verre a une forme d'octogone tronqué. Il ressemble à une capsule spatiale avec son chapeau doré. Au niveau de sa base, au rez-de-chaussée, une vitrine haute d'un mètre est occupée par des statuts de cygnes et de papillons démesurément grands, entourés de fleurs. Trois jeunes hommes sont en train d'être photographiés devant ce fameux ascenseur. Un escalier part à droite de la base de l'ascenseur et, après avoir amorcé une légère courbe, mène jusqu'à la galerie du premier étage. Une échoppe de bijoux fantaisie est installée au pied de l'escalier. Quatre vitrines disposées en carré sont remplies de sacs et de bijoux. Le vendeur attend au centre de ce carré à hauteur de comptoir.

Une technicienne de surface passe devant moi. Elle porte — par-dessus son *saree* violet à bandes blanches et gros pois jaunes et verts — une veste grise sans manches sur laquelle on peut lire en lettre brodée de fils blancs « HK ». Elle utilise un balai persillère à franges bleues. Régulièrement, elle se baisse pour gratter le sol de sa plaquette de métal. Le carrelage est blanc cassé avec par intermittence, de grands carreaux de quarante — quarante, orange.

Derrière moi, il y a ce patio vitré qui donne sur les escalators menant au sous-sol. Au-dessus, il y a ce dôme de toile translucide tendue sur une structure d'acier dont la poussière a eu raison de la blancheur. L'ascenseur dessert les quatre étages de galeries bordant la façade intérieure de l'immense hall central. Dans l'épaisseur de la dalle qui sépare chaque étage sont fixés tout le long les enseignes de chaque magasin.

Un homme de la sécurité passe. C'est un vieil homme sec portant un uniforme noir des chaussures au képi. Sur son torse, un imposant écusson brodé de lettres dorées « SECURITY ». Juste à ma gauche, un ballet de *selfies* animé par un garçon vêtu d'une chemise bleue, avec chaussé sur ses yeux, une vraie contremarque de fausses lunettes de soleil. Quatre femmes se dirigent vers *Big*

Bazaar (*n.b* : une enseigne de supermarché) à l'opposé de l'entrée, quatre femmes et quatre générations différentes, les trois plus âgées, la fille, la mère et la grand-mère, qui, elle, porte dans ses bras la plus jeune. Elles peinent à marcher sur leurs talons compensés. Un groupe de six jeunes marchent crânement autour du patio central. L'un d'entre eux enlace d'un bras les épaules d'un de ses amis.

Arrivant du sous-sol, un homme vient d'atteindre le rez-de-chaussée. Sur son épaule droite, il porte un volumineux carton soutenu par sa main droite. Au dos de son polo vert clair, il est inscrit « *Go Green* ». Une femme d'un âge avancé trace lentement sa route vers le *Big Bazaar*. De sa main droite, elle agrippe un sac de toile bleu et blanc. Cinq lycéens viennent d'emprunter l'escalier menant au premier étage. Les deux garçons du groupe marchent en tête. Tous portent leur sac très bas dans le dos. Au vu de l'ampleur de cette mode intergénérationnelle, je m'interroge, cela aurait-il un lien avec la nécessité de ventilation dorsale ?

Un homme portant une chemise, dont la tension des boutons laisse à penser qu'elle n'est pas adaptée à sa corpulence, guide ventre en avant sa femme enveloppée dans une écharpe de fin coton jaune. Le long de son *saree* vert, elle porte un sac à carreaux blancs et roses. L'homme se retourne vers elle pour lui parler. Elle sourit. Juste à mes côtés, deux femmes toutes de noires vêtues viennent de s'asseoir. Elles prennent le temps de ranger leurs achats dans un sac-a-dos de badminton avant d'entamer un jus de grenade en briquette. La plus âgée porte un voile gris clair à motifs linéaires gris foncé. Elle s'acharne sur la paille fournie avec la briquette.

Une voiture télécommandée passe. C'est un service offert dans ce hall. Il est possible de louer une voiturette à l'échelle d'un enfant qu'un employé de cette écurie de cinq véhicules fait ensuite voyager tout autour du patio central.

La briquette est vide. **13 h 25.**

17 janvier 2015. 14 h 18. Fernandiz Bridge

Il m'a fallu vingt minutes pour rejoindre le Fernandiz Bridge. Vingt minutes pour traverser le tumulte de la place du Badra Fort, qui, en ce samedi après-midi, est noire de monde. Tous les magasins s'étendent sur la rue. Dans leur prolongement, des étalages temporaires achèvent de comprimer l'espace alloué aux voitures. En ce samedi après-midi, les alentours de Badra Fort sont une cacophonie ambiante. Un mélange indistinct de bruits, de cris, de klaxons et de fumée de pots d'échappement. Pour atteindre le Fernandiz Bridge, il faut marcher tout droit après avoir passé les trois arches (*Tin Darwaja*), au niveau de la patte d'oie, continuer dans la rue la plus étroite sur la droite puis tourner à gauche. Ce pont n'a pas l'envergure d'un fly-over, c'est un simple pont qui couvre sur vingt-cinq mètres de long la rue de cinq mètres de large. Règne sous ce pont une ombre épaisse qui engloutit dans sa fraîcheur la morsure du soleil.

Les parois du tunnel sont recouvertes de livres. Sur un mètre cinquante de hauteur, des structures métalliques à section carrée soutiennent des piles de livres. Entre chaque structure, les vendeurs attendent sur leur tabouret d'acier noir.

Je ne me suis pas assis en arrivant. J'ai continué ma route faisant mine que cet amas de papiers imprimés ne m'intéressait pas. Je m'engouffre dans la première ruelle qui s'offre à ma droite. La quiétude, qui y règne, m'inquiète tant elle contraste avec le tumulte de la place du Badra Fort. Je ne cherche rien ou sinon à me perdre. Ce sont des ruelles partiellement couvertes par les colombages des *Havelis* (ancienne maison bourgeoise ayant pour la plupart conservé leur structure en bois sculpté) bordant les ruelles. Des colonnes de bois, vieilles de plusieurs siècles, sont taillées avec autant de précision qu'une pièce d'orfèvrerie. Plus loin, des pierres sculptées en dentelle soutiennent un colombage prêt à s'effondrer. À mesure que les ruelles rétrécissent, la limite entre privé et public se fragilise. C'est dans ces *pols* que l'on peut se retrouver coincé dans une cour intérieure sans plus savoir où en est l'issue. Puis, il suffit qu'une personne apparaisse sous un porche qui jusqu'alors

semblait être l'entrée d'une maison, pour que la dérive reprenne son cours.

Fernandiz Bridge est le point où se cristallise l'identité de ce quartier. Dans sa précarité, il ressemble à un réseau de recel de livres. En réalité, les vendeurs postés dans l'ombre du pont aux côtés de leurs piles de livres concentrent à eux seuls un quartier entier de papetiers et de bouquinistes.

Ici s'échangent les ouvrages scolaires, de l'école élémentaire jusqu'aux études supérieures. Il y en a sur les mathématiques, la mécanique, la science comportementale, l'anglais et la biologie. Pour préparer un concours, c'est ici qu'il faut venir négocier le prix d'un recueil de sujets d'Annales. Il est possible de trouver les derniers ouvrages de littérature générale. Ouvrages en *hindi*, *gujarati* et anglais se côtoient et les plus belles premières de couverture sont mises en évidence. Il y a des piles aux tranches jaunies par le temps écrasant des volumes neufs.

Un bouquiniste réorganise ses piles et réajuste les ouvrages disposés à la verticale. Dans l'attention qu'il porte à ses gestes, il semble vouloir donner à son étalage entier un nouvel attrait pour les passants venus chercher un titre précis. **15 h 10.**

09 janvier 2015. 18 h 15. Shastrinagar Market

J'ai traversé une première fois le marché, avant de retourner sur mes pas, pour demander à m'asseoir sur une chaise de plastique gris clair appartenant au vendeur de légumes à ma droite. Je suis sur le trottoir et fais face à la route. Une deux fois trois voies dont deux voies sont utilisées par le marché du côté où je me trouve.

Le vendeur, à ma gauche, est installé sur le trottoir. Des bassines recouvertes de tissus sont remplies de légumes divers. Haricots, aubergines, choux, carottes, lady-fingers, herbes fraîches, poivrons, choux-fleurs. Il est assis contre la grille qui sépare le marché de la cour du lotissement à l'arrière. Il a une balance digitale posée sur une caisse recouverte d'une écharpe orange à petits motifs blancs en forme de losanges. Le vendeur, assis à sa gauche, juste à côté de l'accès au lotissement, tient un stand à peu de détails près identique.

Il faut distinguer les occupants du trottoir de ceux des deux colonnes d'en face. D'une hauteur de vingt centimètres, ce trottoir permet aux trois types de stands de cohabiter. La première catégorie comporte les vendeurs sur kart. Ces objets roulants sur quatre roues de vélo au rayonnage renforcé et surmonté d'une plate-forme de bois d'un mètre cinquante sur un et soutenu par de longues plaquettes métalliques arquées de sorte à joindre les roues et la plate-forme de bois. Il n'est pas rare de voir sur les grands axes, des pousseurs de kart acheminer leur engin jusqu'aux espaces de marchés après s'être réapprovisionnés dans les marchés en gros.

Le vendeur assis à ma gauche appartiendrait plus à une seconde catégorie. Ses produits sont surélevés de la route par la hauteur du trottoir. Les légumes sont disposés sur des pyramides de bassines retournées évitant un contact direct avec le sol. La troisième catégorie est représentée par les vendeurs, moins nombreux, installés directement sur le trottoir qu'ils revêtent d'une pièce de tissu ou de toile de jute avant d'étaler leurs légumes.

Le trottoir est un jeu de hauteur longiligne bordant l'allée d'une ligne saccadée. L'allée qu'il borde est d'une largeur presque

inférieure à un mètre et demi. Sa largeur est relativement faible au regard de la fréquentation de ce marché nocturne. Elle prend des airs de boulevard bondé lorsque les sacs gonflés de légumes s'entrechoquent et où les épaules se frôlent risquant à tout moment de se rencontrer. De l'autre côté du trottoir, une ligne de kart borde cette allée. C'est une ligne régulière, la fabrique artisanale de ces karts leur assure une hauteur de quatre-vingt-dix centimètres. Cette ligne est doublée d'une seconde colonne de karts non pas tournés vers le trottoir, mais vers la deux fois trois voies. Au milieu, les vendeurs séparent ces deux rangées de karts. Ça et là, aux endroits où les détaillants de fruits et légumes n'ont su combler les vides, scooters et motos des clients s'agglutinent.

Ainsi se dessine ce marché, quatre lignes parallèles longeant la route sur trois cents mètres. Le trottoir, l'allée, la double rangée de karts.

La nuit est déjà tombée. Tous ont un point en commun, c'est une petite installation précaire qui cache une organisation rigoureuse. Chacun dispose d'une lumière. Un néon cylindrique long de quinze centimètres émettant une lumière blanche. Il est directement posé sur une petite batterie, de celle que l'on utilise pour les scooters. À l'heure où le marché se dissipera, chacun de ces petits systèmes sera récupéré par un pousseur de kart. Les batteries rechargées pendant la nuit reprendront du service le lendemain.

En face, une femme vêtue d'un *saree* jaune à grosses fleurs rouges et bleues choisit ses tomates. Devant elle, un kart recouvert uniquement de ce fruit oblong. Leur amoncellement aléatoire est ceinturé par une petite muraille d'une hauteur de deux tomates. Le vendeur tend à la femme en jaune une petite bassine rose. Une fois son choix fait, il les pèsent avant de les lui remettre dans un sac de plastique transparent vert. Quelques minutes plus tard, le vendeur sort de derrière sa balance pour réarranger la petite muraille afin de réorganiser le hasard qui régit l'amoncellement de ses tomates.

19 h 23.

27 janvier 2015. 6 h 07. Parimal Garden

Je suis assis sur un banc public de béton recouvert de céramique brisée le long de CG Road, à l'extérieur du Parimal Garden. À ma droite, un *tchaiwalah* en bonnet gris, porte une chemise blanche à rayures verticales noires. L'ombre de la barrière de Parimal Garden se surajoute à ce motif simple. À ma gauche, un étalage étrange sur lequel sont disposées des bouteilles remplies de sirop. Des bouteilles d'eau et de soda sont disposées au bout de cette rangée colorée. Je suis assis à côté d'Hitesh et Nelvish qui viennent de terminer leur nuit de travail dans un call-center. Ils vendent des voyages organisés et des croisières pour le compte d'une agence basée au Royaume-Uni. La journée commence pour eux à six heures et demie du soir et se termine le lendemain à quatre heures trente. Selon Hitesh, Parimal Garden est le seul endroit qui ouvre à cinq heures et demie et où il est possible de satisfaire sa faim. Il y a, à ma droite, un jeune homme aux jambes croisées. Il échange parfois quelques mots avec le vendeur de thé. Il a les bras croisés sur le ventre, un plus à la chaleur de son pull-over noir. Sur l'étalage, à la droite du vendeur de thé, le vendeur de jus de fruits prépare depuis une demi-heure les fruits et légumes qui lui serviront à préparer ses jus. Après le bruit des grenades égrainées à coups de couteau au creux de la main, vient celui du mixeur s'acharnant sur des carottes. Un groupe de vieux messieurs passe le long de la route. Ils viennent de terminer leur gymnastique matinale. Un mélange de tai-chi et d'exercices d'élocutions sous des airs de thérapie de groupe. Tous les étalages ne sont pas encore installés mais il est déjà possible de trouver du thé, du café, du *poha*, des *maskabuns*, de l'*upmal* et toutes sortes de *vada pav*. Le jour se lève et le vendeur de thé enlève son bonnet gris. Il discute avec un groupe de cinq hommes d'âge mur. L'un d'eux porte un manteau de femme en feutre noir et une grossière imitation de chaussures de sport.

La disposition des véhicules stationnés est méthodiquement organisée. Entre les voitures garées en épis approximatifs, viennent se garer une à une les motos et les scooters. Parfois, un vendeur descend du trottoir pour venir délivrer les clients terrés au chaud dans leur habitacle en similicuir. Un rickshaw vient de se stationner à proximité du vendeur de thé. Sur la banquette arrière se trouvent des caisses de plastique bleues remplies de sacs de lait d'un litre, de la marque *Amul*, une coopérative de producteur de lait née dans le Gujarat dans les années 70.

Bien que les derniers clients aient déjà été servis depuis bien dix minutes, le vendeur de thé continue de chauffer sa casserole dans laquelle bouillonne une nouvelle cuvée de thé. Une fois prête, il transvase le contenu dans une théière en inox avant de recommencer une nouvelle cuvée.

À l'extrémité de la rue, au niveau du croisement, il y a un temple. Les cloches se mettent à tinter pour l'offrande du matin.

Un arbre s'arque au-dessus de l'étalage du vendeur de thé. Les branches suspendues au-dessus de ses casseroles servent de support pour sa petite lampe à quatre leds et pour sa pancarte recouverte de gros caractères gujaratis noirs. Au bout d'une branche cassée pend un sac plastique rempli de sachets de lait vides. Un chiffon est coincé entre le sac plastique et le tronc.

Aucun des étalages ne dépasse à proprement parler sur la route. La seule largeur du trottoir, pas plus d'un mètre vingt, suffit à chacun pour installer tablette en fer, kart roulant et bouteilles de gaz. De fait, seule la clientèle, constituée de véhicules stationnés, servis en drive-in, et de petits groupes discutant autour d'un thé participe à amputer la route de deux voies. Dans la largeur de la bande d'asphalte séparant les voies et le trottoir sont disposées des poubelles de plastique vert remplies d'assiettes en carton ondulé. Dans cette même largeur trônent à intervalle irrégulier des arbres. Ils ont invariablement la base peinte en rouge sur un mètre surmonté d'une bande blanche haute de trente centimètres. Depuis le jardin résonne le son de groupe récitant à haute voix une suite de chiffres pour se tonifier. Le flux de voitures commence à s'intensifier de sorte que les cris des oiseaux se mêlent à celui des moteurs et au tourbillonnement du mixeur avalant une à une les carottes du vendeur de jus. D'étalage en étalage les vendeurs s'interpellent construisant des bribes de conversation entre chaque client. Une jeune femme au visage creusé vient de commander pour vingt roupies de thé. Elle repart, emmitouflée dans sa couverture verte brodée dans un pur style gujarati, avec dans sa main droite un petit sachet gonflé de thé. Un homme d'une cinquantaine d'années slalome entre les véhicules stationnés avec son scooter blanc et finit par se garer au nu du trottoir, le temps d'ôter ses lunettes *Wayfarer* et le voilà avec un verre de thé à la main. **8 h 02**

11 février 2015. 7 h 34. Parimal Garden

Je suis assis sur une chaise. À ma droite, un kart est encore emballé dans sa bâche bleue maintenue par de vieilles chambres à air.

Le vendeur de thé, à ma gauche, sert trois clients avant qu'un quatrième ne vienne, brutalement, passer commande. En face de moi, un chien clair aux grands yeux marron me regarde. Il ne m'aime pas. Il vient de se recoucher sous la table en inox du vendeur de thé. Entre deux bidons d'eau non filtrée, il scrute la rue sur son trône de jute. Un peu plus loin sur la droite, l'étal d'un vendeur de *poha* fume. Garés, sur la rue, deux scooters, sur celui de gauche, deux jeunes hommes discutent avec une jeune femme assise sur la selle. À droite, en face d'eux, trois jeunes hommes — dont la présence de la jeune femme semble absorber leur regard — discutent. Elle porte une épaisse tresse noire et un pull bordeaux. Un des trois hommes la regarde sans discontinuer, la tête droite et les bras croisés sur la poitrine.

Le camion d'eau filtrée vient de reprendre son itinéraire de livraison. Sur la route, des écoliers dans leur uniforme côtoient sur leur vélo les motos pressées d'atteindre leur destination.

Tous ici sont habillés proprement et coiffés habilement. Comme si chaque instant passé à l'extérieur du cocon familial était une occasion de se présenter dans le plus urbain des appareils.

Deux hommes arrivés sur un vélo se partagent un *Mumbai Behl* servi dans une coupelle en polystyrène. Ils portent tous les deux un bonnet. En dépassant la jeune fille à la natte noire, l'un d'eux détourne ostensiblement son regard afin d'embrasser sans gêne le potentiel charnel de ses hanches. Debout à côté de leur vélo ils s'abîment pensivement dans la contemplation de cette curiosité aux formes complexes et au charme sûr.

Il y a sur le sol, à ma droite, deux sacs blancs. L'un est rempli d'oignons, e l'autre jaillissent des gerbes de coriandre. Un homme est assis sur une glacière rouge. Il mange du *poha*. Dans une glacière indépendante il vient de se servir une poche d'eau de deux cents millilitres vendue deux roupies. Après avoir arraché le coin supérieur entre ses incisives, il la presse afin d'en extraire le nectar. Voilà, maintenant il s'est rassis, il va pouvoir se remettre à la tâche.

Avant, il a pris soin de couvrir le muret avec un couvre selle en cuir. Derrière sa planche de découpe, il commence par les piments qu'il réduit par dizaine en fines rondelles. Une fois découpé, il pousse ces rondelles dans une assiette en inox. Ils serviront à la prochaine tournée de *poha*. **8 h 4**

02 avril 2015. 14 h 23. Parimal Garden

La température a atteint son maximum. L'air se déplace par masse de chaleur. Le long de la barrière de Parimal Garden où sont installés tous les stands de restauration, l'ombre épaisse des *ficus religiosas* couvre le trottoir. Deux hommes sont allongés de toute leur longueur sur leur moto. Une sieste mécanique sous les bons auspices du feuillage. Rien ne semble pouvoir troubler leur sommeil, ni le bruit du trafic qui à cette heure-ci est réduit ni le troisième homme assis en tailleur sur sa moto à côté d'eux et qui crie dans son téléphone mobile. Ces deux dormeurs profitent de la quiétude passagère de ce lieu avant de reprendre la route de leur bureau respectif. L'ambiance est lente. Tout empressement risquant de rendre la chaleur insupportable, tous prennent leur temps sans brusquer les gestes. Sur un des bancs publics, trois étudiants discutent avec le vendeur de thé. L'un d'eux est son neveu. C'est la raison pour laquelle ces trois étudiants en informatique viennent ici tous les jours. Pour boire un thé avec l'oncle avant de reprendre les cours. L'un des trois jeunes hommes pince pensivement la chair de la dernière phalange du pouce gauche de son voisin. Impassible à ce contact amical, ce dernier poursuit la discussion en gujarati.

Devant le stand de thé, il y a une poubelle verte de la municipalité. Un vieil homme aux coudes arqués, par la besogne d'une vie, dépose un grand sac de chantier au pied de la poubelle. Il scrute furtivement le sol pour repérer les ordures qu'il recherche. Il se baisse pour ramasser un sachet d'eau vide avant de se plonger dans la poubelle pour en dégager une bouteille de plastique vide.

Le vendeur de jus de fruits, en l'absence de clients, épluche ses fruits un par un. Son regard est vacant, parfois dirigé vers la route, autrefois sur ses fruits. En négatif de ce regard fuyant, ses mains achèvent des gestes compulsifs, rapides et précis. Cette dissociation de l'esprit et du faire témoigne d'un savoir-faire indiscutable. **15 h 10**

08 avril 2015. 7 h 47. Parimal Garden

À l'entrée de Parimal Garden la cloche du temple tinte à un rythme effréné. Passé le portique de grès rouge, le trafic disparaît dans mon dos. C'est un tout autre trafic que je découvre. Une foule défile d'un pas pressé, dans le sens des aiguilles d'une montre. Tout le monde semble emporté dans ce flot de marcheurs. Ils sont animés par une mécanique invisible à l'intérieur de laquelle quelques coureurs osent s'aventurer. Ce mouvement dynamique n'a pas de code. Tous les âges sont représentés bien qu'il faille l'avouer, les jeunes gens sont moins présents que les couples de quarantennaires venus se dégourdir avant d'entamer la journée. Cette circulation continue se fait sous les yeux des groupes de vieux hommes assis sur les bancs disposés en U. Parfois, un marcheur salue l'un d'eux d'un geste bref pour ne pas casser le rythme de la marche. En revanche, lorsqu'un vieil homme s'introduit dans un groupe déjà assis, il prend le temps de saluer tout le monde d'une poignée de main avant de s'asseoir à son tour dans un des angles resté libre. **Au centre du cercle de marcheurs, une grande étendue d'herbe sert de salle de gymnastique à deux groupes distincts aux gestes coordonnés. D'un côté les femmes en sarees, de l'autre, les hommes vêtus de jogging et de t-shirt. Le chef d'orchestre de cette chorégraphie est un homme portant un survêtement gris posté en hauteur sur le bord d'un kiosque. Proche d'eux, un petit garçon joue au badminton avec son père pendant qu'un couple face à face se passe une balle de football.**

Ce débordement d'énergie éclipse toute notion de temps. L'animation des discussions des groupes d'anciens concurrence la **célérité du pas des marcheurs. Toute cette agitation semble mêler chaque génération. Ici est interprété le préambule d'une journée qui s'annonce tout aussi ordinaire que mouvementée. 8 h 22**

22 janvier 2015. 11 h 33. Jamalpur Market

Jamalpur Market est connu pour être l'un des marchés trois marchés de gros d'Ahmedabad et aussi pour son marché aux fleurs. En arrivant directement du pont en aval d'Ellis Bridge, je me suis arrêté. Avant le marché de légumes au détail, il y a à droite de la route quelques étalages couverts de parasols. À l'ombre, des grands-mères enfilent des têtes de fleurs sur de la ficelle invariablement blanche. Entre ces fleuristes et les maraîchers trône un portail de fer forgé orné de fleurs de lys et de têtes de chameaux en ferronnerie. Il donne sur une ruelle intérieure pavée de larges pierres rouges longues de soixante centimètres. La largeur de cette ruelle — débordement des fleuristes non inclus — permet tout juste à une camionnette ramasseuse de déchets et à un vélo de se croiser. On pourrait parler de cour intérieure, les locaux des fleuristes sont organisés en U de sorte que la ruelle se termine par un cul-de-sac. « Ruelle » semble néanmoins plus approprié. Il semble que tous les attributs de la rue soient réunis dans cette enclave à plus petite échelle.

Le bruit du trafic et des klaxons est réduit à l'écho de la route perpendiculaire qui joint le pont au fly-over de Jamalpur. Cette enclave n'a rien gardé de l'épaisse pollution. L'odeur des fleurs fraîches prédomine sur toute fumée néfaste qui voudrait s'introduire. Chaque respiration est une surprise. Si l'on croit reconnaître l'odeur d'une rose, l'inspiration suivante dément notre pressentiment au profit du jasmin. Comme il est d'usage dans les étroites ruelles des pols de Lal Derwadja, le ciel est par des pièces de bâches tressées vertes et blanches. L'entrée est couverte par une immense pièce de tissu de seize mètres carrés (un grand carré de quatre mètres sur quatre). Cette tenture est accrochée sur la dalle du premier étage du marché en gros qui enjambe le marché aux fleurs.

Un livreur au guidon d'un tricycle vient de quitter la ruelle pour s'engouffrer sur la route, sur sa plateforme arrière, trois imposants sacs, faits de bâches blanches nouées, remplis de fleurs

et trois boîtes en carton. Un vieil homme portant un *topi noir* et une *kurta pyjama blanche*, tendant vers le jaune, vient de s'arrêter dans l'encadrement de la grille de fer forgé. Il maintient son vélo, un modèle très répandu produit par Hero à doubles rayonnages et au cadre renforcé par une barre supplémentaire. Sur son porte-bagage, une pièce de glace, maintenue en équilibre par une chambre à air, goutte sur le sol. Cette glace, une fois cassée au pic à glace sert aux marchands de fleurs pour conserver les fleurs déjà coupées.

Depuis que la camionnette de ramassage des déchets est rentrée dans la ruelle, deux hommes remplissent la petite benne. Ils passent entre les étalages pour récupérer les amas de déchets organiques à l'aide de leur pelle.

Le long de cette ruelle, une quarantaine de marchands de fleurs. Chaque marchand dispose d'un local pas plus grand que trois mètres sur trois. Le seuil d'un mètre vingt de profondeur est surélevé à soixante centimètres du sol. Une structure couverte de tôles longe les locaux et protège les seuils du soleil. Enfin, en avant du seuil sont disposées des caisses de fleurs coupées, des bâches de plastique blanc dissimulées sous des tas de pétales. Des tabourets métalliques soutiennent d'importants plateaux débordant de roses. Des colliers sont faits sur place. Les fleurs coupées sont enfilées une à une. Sous certains seuils, une ligne de crochets permet aux vendeurs de suspendre les colliers comme l'on suspendrait une tête de veau à mesure que la production avance.

Janvier, février, la saison des mariages. Du tailleur au fleuriste, tous les artisans sont débordés. Des fanions « Happy Mariage » annoncent les étals spécialisés dans la confection de bouquets. D'autres préparent les assortiments de fleurs et de guirlandes qui serviront aux offrandes.

Les acheteurs repartent avec des sacs plastiques gonflés de fleurs vendues au poids. **12 h 53**

01 avril 2015. 12 h 40. Jamalpur Market

En arrivant depuis le pont, le marché aux fleurs est désert. Le long de la route, quelques restes de fleurs jaunes et orange sont les derniers témoins gisant sur les quatre grandes dalles de béton. Ces dalles, c'est la première fois que je les vois inoccupées et leur dimension me frappe. Elles se distinguent des dalles de béton du Gujari Market et de celles de Jamalpur Market. Le souvenir du mémorial de Eisenmann à Berlin (n.b : *Denkmal für die Juden Europas ermordeten*) me vient à l'esprit : toutes ces dalles, tombeaux des traditions ahmedabadi. Lentement, le commerce est séparé de la terre jusqu'à ce qu'il en soit déconnecté. Pensée étrange au milieu de cette rue remplie de fleurs, de fruits et de légumes tout au long de la journée. Je pénètre sous le Jamalpur fly-over en quête d'une place au milieu des marchands de légumes. Je me laisse attirer par un morceau de dalle libre encadré d'immenses sacs de choux-fleurs. Je suis assis le long de l'allée qui sépare les deux rangées de dalles dédiées aux marchés aux légumes et aux fruits. L'une est occupée par les vendeurs au détail, les clients, arrivant depuis le pont, s'arrêtent le long du marché pour acheter des légumes depuis la banquette de leur scooter, l'autre est occupée par les grands sacs des vendeurs en gros. Ces sacs sont chargés dans les rickshaws de livraison qui stationnent le long de celle-ci.

À peine assis, je suis entouré par ce qui me paraît être une foule. Combien sont-ils en réalité ? Une quinzaine ? Quelques regards insistants et la vie reprend son cours. Cinq personnes restent autour de moi me regardant fixement sans chercher à m'interpeller.

À ma droite, un homme trie des piments. Un sac de jute éventré, d'où se déverse une montagne de piments verts, est posé à sa droite. Piment par piment, sans brusquer le geste, il isole dans un plus petit tas les piments rouges, intrus dans cette marée verte. Ses gestes sont si mesurés que ses doigts glissent sur chaque piment avant de se saisir d'un de ses intrus. Le tas qui était devant lui est purgé de ces derniers, de sa main droite il fait glisser un

nouveau tas à trier en déversant les piments encore dans le sac de jute vers lui. Patient, il prend quelques secondes pour considérer ce nouveau tas avant de reprendre son tri.

Il est aux alentours d'une heure de l'après-midi, la fréquentation est moindre. Certains porteurs se réunissent en famille, dans l'intimité d'une forteresse de sacs de légumes pour partager un *thali*. Ceux, encore en activité, répartissent des sacs remplis à ma gauche. Un sac de haricots éventré est inspecté par une vieille dame qui finit par réajuster le plastique pour mettre en évidence la déchirure afin d'éviter toutes fuites futures. **13 h 24**

06 janvier 2015. 16 h 35. Jamalpur Market

Un premier sentiment. Le vide. Quelques vaches se collent à la paroi de la première travée du Jamalpur fly-over à la recherche de fraîcheur. Tout semble horizontal. Aucune voix ne s'élève trop haut, aucun camion ne vient écraser de ses odeurs de moteur l'activité qui se déroule au sol. De l'activité survoltée du début du jour, il ne reste que peu de témoignages. Des étals de légumes sont installés au sol sur le bas-côté le long de la hall du marché de gros. Exclusivement tenus par des femmes, ils reposent sur des sacs de jutes éventrés. Sous le fly-over, rien ne reste de sa fonction de livraison. Seules les dalles en face de l'entrée du marché de gros sont occupées par des détaillants de fruits et légumes. Sur l'un des étals qui longent le marché de gros, une femme découpe les feuilles abîmées de ses choux blancs. À sa gauche, deux femmes se disputent. Cela semble concerner la qualité de la coriandre vendue en gros par la femme qui se tient debout en face de la détaillante assise sur son étal. La dispute étouffée, une troisième femme reste pour plaider la cause vaine de sa consœur vendeuse en gros auprès de deux marchands de légumes entourés de leurs sacs d'aubergines, de lady-fingers et de choux. Un vendeur de pois chiches grillés remonte la rue à contre sens avec son kart roulant. Il interpelle le propriétaire du tricycle rempli de légumes bloquant le passage devant lui et qui ne réagit pas.

La vendeuse en gros qui avait déclenché la dispute revient. Elle reprend son baluchon de coriandre, l'objet du différend, qu'elle ne vendra finalement pas. Elle revient avec un plein sac de haricots. Des pourparlers reprennent entre les deux femmes. La vendeuse au détail est assise. Elle épluche des oignons sauvages. Elle semble ignorer la vendeuse en gros qui ne cesse de parler depuis qu'elle a déposé le sac de haricots, debout, la main tendue. La marchande assise finit par tendre plusieurs billets de dix roupies. Lors du passage de main à main, la vendeuse criant une dernière fois tente de retenir la main de la vendeuse assise, entre les premières phalanges de son pouce et de son index en signe de protestation. Après de longues tractations, la transaction est scellée. En partant, la vendeuse en gros se sert d'un bouquet d'oignons sauvages sur l'étal de la marchande de légumes comme pour apaiser sa propre insatisfaction. Elle s'en ira assise à cheval sur le tricycle qui tout à l'heure bloquait le vendeur de pois chiches. **17 h 22**

08 avril 2015. 6 h 43. Jamalpur Market

Le marché aux fleurs illuminé par des ampoules halogènes fourmille d'artisans assemblant colliers de fleurs et bouquets. La lumière blafarde rebondit et se reflète dans les tas de fleurs. Tous sont assis en tailleur. Des têtes dépassent d'entre ces amas colorés. Plus loin, les détaillants brassent de grandes quantités de légumes. Ils vident le grand sac plastique transparent acheté au marché de gros, pèsent tomates ou citrons avant de remplir des sacs de plus petite dimension. Avant de débiter leur activité de détaillant, ils assurent la transition entre le marché de gros et les marchés locaux. En divisant les grands sacs en plus petites quantités, ils traduisent la quantité du global vers celle du local.

Sous le fly-over de Jamalpur, la majorité des dalles sont occupées par les marchands de fruits et légumes, mais aussi par les sacs de marchandises en attente d'être livrés. Des dalles sont occupées par des activités annexes participant au bon

fonctionnement de cet univers. Vendeur de thé, de snacks, barbiers, vendeurs de tabac à chiquer se partagent les espaces libres le long du fly-over.

Je suis assis derrière deux marchands de thé installés à l'extrémité de deux dalles différentes. En symétrie, seule une allée où passent les porteurs les sépare. Cette position me place dans les coulisses de l'activité de ce lieu. La fréquence à laquelle sont sollicités les vendeurs de thé est un indicateur quant à l'occupation de ses différents acteurs. À l'heure qu'il est, tous se pressent pour lancer la machine du commerce de fruits et légumes qui tournera toute la journée. Les porteurs s'enchaînent, le crâne chargé d'un voire deux sacs surdimensionnés. Femmes et hommes gardent le dos droit ajustant leur charge d'une main laissant l'autre ballante. Le regard est plongé loin devant pour prévenir le moindre obstacle. Les mouvements sont fluides parce que trop répétés. Aucun pas n'est lancé au hasard. Sur le chemin du retour, un homme consume hâtivement un *bidi* avant de devoir à nouveau se concentrer sur la charge qu'il devra transférer. Dans le sens inverse, une fine femme surmontée d'un sac de courges pousse les marcheurs indécis d'un geste vif de sa main libre. Il n'y a aucune malveillance dans ce geste délicat. Il fait partie d'un corps plus large de sons et de gestes que tous utilisent comme une signalétique pour cohabiter au sein de cette activité frénétique. 7 h 52

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«12 h 45, le soulagement.» Un morceau de béton derrière un marchand de légumes, à droite d'une vendeuse d'ail. Le temps de sortir mon matériel, respire, tout commence.»

Ce mémoire part des lieux pour raconter des objets. C'est une tentative de comprendre la ville par l'écriture. Plus précisément celle d'Ahmedabad, une ville du nord-ouest de l'Inde qui pendant plus d'un an n'a cessé de nourrir cet exercice d'écriture. Sans être à proprement parler une expérimentation, ce mémoire est le récit d'une démarche empirique, sinon processuelle destinée à éprouver ce qui nous intrigue dans l'écriture.

Annexe mémoire de master - ensan 2016

Annexes 2

Ahmedabad hors des mots

Étudiant: Antoine Mounier
Encadrement: Amélie Nicolas

Période: septembre 2015-aout 2016 dans le cadre du séminaire
Mémoires des villes, récits de ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Note au lecteur:

Sans découvrir les lieux dans leur ensemble, ces photos donnent un point de vue différent sur les objets abordés dans la seconde partie de notre mémoire. Si la totalité de ce dernier a été pensé uniquement par le mot, ce recueil d'illustrations peut aussi être vu comme une manière pour le lecteur d'enrichir l'imaginaire qu'il s'est progressivement construit au cours de la lecture. Cependant, le risque que l'imaginaire des mots rentre en conflit avec l'imaginaire dévoilé dans ces images persiste. Je tiens à préciser que si conflit il y a, ma responsabilité d'auteur s'arrête ici, à l'instant où vous tournez cette page.



ECOLEN

UNIVERSITE NANTES

ci-contre: Fernandiz Bridge. 24 avril 2015, 8h14. Un vendeur fait sa prière matinale après avoir préparé son kart

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Bhadra Place. 24 avril 2015. 8h04. Des karts encore empaquetés.



Bhadra Place. 24 avril 2015. 8h04. Un vendeur de chaussures prépare son étal.



Mughli Bibi's Tomb. 15 mars 2015. 10h05. Une femme est assise sur un charpoy en face de son étal.



Gita Mandir Road. 27 mars 2015. 12h05. Des vêtements sèchent sur des lits renversés.



Gulbai Tekra. 6 avril 2015. 14h56. Des femmes prennent un temps de pause après avoir envoyé les derniers enfants à l'école



Arjun Tower, Gathlodia. 9 novembre 2014. 11h15. Des vieux *rabaris* prennent le thé.



Gandhi Road. 24 avril 2015. 8h26. Deux femmes font leur lessive au pied d'une maison.



Chaumukji Ni Pole 13 mars 2015. 15h56.



Gujari Market. 1 aout 2015. 13h12. Un jeune garçon teste un lot de piles d'occasion vendues à l'unité.



Gujari Market. 1 aout 2015. 12h37. Un menuisier vend un de ses lits.



Gujari Market. 1 aout 2015. 12h38. Un vendeur d'étagères métalliques resserre un boulon.



ci-contre: Bathiyar Gully. 17 avril 2015. 8h41. Pesée des poulets.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Jamalpur Flower Market. 13 avril 2015. 5h54. Une famille enfile des fleurs pour en faire des colliers.



Jamalpur Market. 3 aout 2015. 6h13. Un vendeur de citrons divise les sacs venus du marché de gros en portion plus petite pour les revendre aux détaillants.



NATIONAL SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ci-contre: Shastrinagar Market. 18 janvier 2015. 23h22.



Manek Chowk. 4 février 2015. 14h56. Un enfant dort sous un kart pendant que sa mère vend des légumes



Jamalpur Market. 3 aout 2015. 6h40. Un porteur arrange son turban .



Jamalpur Market. 3 aout 2015. 6h22. Un porteur chargé de lady-fingers



Jamalpur wholesalesale market. 3 aout 2015. 6h37.



Bathiyar Gully, marché aux poissons. 3 aout 2015. 7h03.



Mojari bazaar. 7 aout 2015. 15h12. Une femme tri des piments secs pour en extraire les graines.



Parimal Garden. 1 avril 2015. 14h22. Un vendeur de thé installé le long de la barrière de Parimal Garden.



Parimal Garden. 3 août 2015. 7h53. Un groupe d'homme suit un professeur de tai-shi.



Parimal Garden. 19 avril 2015. 7h35.



Shahibaug. 16 février 2015. 16h13. Un livreur en mobylette délivre une partie de sa marchandise.



Desai Ni Pol. 7 aout 2015. 14h23. Un vendeur de thé et un vendeur de pans occupent des alcôves donnant sur le trottoir.



Karmachari road. 13 septembre 2014. 16h09. Un cordonnier accompagné de son frère aîné



Desai Ni Pol. 7 aout 2015. 14h23.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

photographies: Antoine Mounier

© tous droits réservés pour un usage sous licence copyleft

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR